



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Crus

18


30

5

*Bibliothèque
Museum Paris*

Crus 18.30.5

HARVARD UNIVERSITY LIBRARY



FROM THE LIBRARY OF
COUNT PAUL RIAN T

MEMBER OF THE
INSTITUTE OF FRANCE
HISTORIAN OF THE
LATIN EAST

MDCCC GIFT OF J. RANDOLPH COOLIDGE
AND ARCHIBALD CARY COOLIDGE





RÉCIT

DE LA

PREMIÈRE CROISADE.

RÉCIT
DE LA
PREMIÈRE CROISADE

EXTRAIT DE LA CHRONIQUE DE MATTHEU D'ÉDESSE,

ET TRADUIT DE L'ARMÉNIEN

*d'après quatre manuscrits de la Bibliothèque du couvent de Saint-Lazare, à Venise, et un manuscrit
de la Bibliothèque Nationale, à Paris,*

PAR M. ÉDOUARD DULAURIER,

PROFESSEUR DE MALAT ET DE JAVARAT A L'ÉCOLE SPÉCIALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

PARIS

**BENJAMIN DUPRAT, LIBRAIRE DE L'INSTITUT DE FRANCE
ET DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE, ETC.,
RUE DU CLOITRE-SAINT-BENOIT, 7.**

—
1850

Ctus 18.30.5

Harvard College Library
Blunt Collection
Gift of J. Randolph Coolidge
and Archibald Cary Coolidge
Feb. 26, 1900.

PRÉFACE.

De toutes les littératures qui se développèrent en Orient sous l'influence du christianisme, celle de l'Arménie est, sans contredit, la plus remarquable par sa richesse et son originalité. C'est à l'inspiration chrétienne qu'elle doit l'esprit éminemment religieux et le caractère de vérité historique qui distinguent les productions qu'elle nous a données.

Déjà, dans les temps antérieurs à notre ère, les relations politiques des Arméniens avec les Grecs et les Romains avaient répandu parmi eux la connaissance et le goût de la langue grecque. L'usage de cet idiome et l'intelligence des chefs-d'œuvre qu'il a produits leur devinrent encore plus familiers lorsqu'ils eurent adopté les dogmes de l'Évangile. Athènes, Alexandrie, Constantinople, les virent accourir dans leur sein, et se presser autour des chaires où étaient alors enseignées avec tant d'éclat les belles-lettres, la philosophie et les sciences. Aucun peuple n'étudia les monuments littéraires de la Grèce plus anciennement et avec plus d'ardeur que les Arméniens. C'est dans leur langue que nous a été conservée la chronique d'Eusèbe, dont la version, faite par eux au cinquième siècle, acquiert, par son antiquité, presque l'autorité de l'original (1); et que nous possédons une partie des œuvres de Philon et un grand nombre de traités des Pères de l'Église grecque, aujourd'hui perdus. La découverte de ces ouvrages, due aux recherches infatigables des RR. PP. Mekhitharistes de Saint-Lazare à Venise, et les témoignages des écrivains arméniens des différents âges, qui citent des traductions de divers auteurs grecs, prouvent combien ces investigations pourraient devenir fécondes, s'il nous était donné d'explorer les contrées de l'Arménie, où probablement beaucoup de livres restent encore enfouis et oubliés (2).

Placés dans le voisinage des grands empires qui s'élevèrent dans l'Asie occidentale, et mêlés aux vicissitudes qui en marquèrent l'existence et la chute, les Arméniens nous ont conservé le souvenir de faits ignorés des historiens grecs

et romains, ou que ceux-ci n'apprirent que d'une manière imparfaite. Limitrophes des peuples de race scythe ou tartare, ils ont connu et retracé avec soin et exactitude les origines et les migrations de ces peuples.

Si, par sa position géographique et par ses plus anciennes traditions, l'Arménie plonge dans le monde oriental, d'un autre côté, elle se rattache à l'Occident par la rénovation intellectuelle et morale que le Christianisme lui fit subir. Sa littérature reflète ces deux systèmes de civilisation d'une tendance si opposée. C'est l'esprit grec ou occidental, l'esprit chrétien qui révéla aux Arméniens ce que les Orientaux ignorèrent toujours, l'art de subordonner les conceptions de l'entendement aux règles de la logique, les artifices du style, l'économie d'un plan sagement tracé et les mouvements d'une éloquence naturelle et sans écarts. Ces qualités, par lesquelles se distinguent plusieurs de leurs écrivains, se retrouvent à un haut degré dans deux historiens du cinquième siècle, Moïse de Khoren (3) et Elisée (4), devenus, à juste titre, classiques parmi leurs compatriotes, et dont les compositions rappellent les grands modèles que Rome et la Grèce nous ont légués.

Lorsque, dans les âges postérieurs, l'Arménie fut déchirée par des dissensions intérieures, envahie par les Perses et les Grecs à la fois, et plus tard par les Arabes, le goût des études littéraires s'affaiblit par intervalles, mais pour se ranimer, dans les moments de paix et de tranquillité, plus vif que jamais. Cette époque produisit aussi des travaux historiques importants, mais bien inférieurs, pour le style et la forme, à ceux des siècles précédents. Ce sont, pour la plupart, de simples chroniques où les événements sont présentés, année par année, dans un style qui se ressent de la décadence vers laquelle commença à incliner la langue arménienne, à partir du neuvième siècle. Mais cette incorrection de langage ne diminue en rien la valeur des faits que ces chroniques nous ont transmis, et dont la plupart ne sont mentionnés nulle part ailleurs. Les écrivains arméniens, placés à un point de vue tout à fait différent des auteurs musulmans, complètent ou contredisent leurs récits, et l'on peut affirmer que l'histoire orientale, telle que ces derniers nous l'ont racontée, c'est-à-dire avec la partialité inséparable de leurs idées politiques et religieuses, est appelée à trouver son développement et sa contre-partie dans les témoignages chrétiens contemporains que fournit l'Arménie. C'est ainsi que, pour les invasions des Arabes, des Turks seljoukides et des Mongols, et pour les croisades, le patriarche Jean VI, Assolig, le prêtre Léonce, Arisdaguès, Guiragos de Kandzag, le moine Malachie, le docteur Vartan et plusieurs autres écrivains arméniens, qui sont restés jusqu'à présent inconnus à nos érudits, nous offrent dans leurs ouvrages une mine nouvelle et féconde de renseignements sur ces grands mouvements de peuples qui exercèrent une influence profonde sur les destinées des nations de l'Asie et de l'Europe.

Parmi ces documents, l'un des plus précieux est la chronique de Matthieu d'Edesse dont nous publions ici un fragment. Elle s'étend de l'année 401 de

l'ère arménienne jusqu'en 585 (de 952 à 1136 de J.-C.). Elle fut continuée par Grégoire Erétz ou le Prêtre, à partir de cette dernière date jusqu'en 611 de l'ère arménienne, ou 1162 de J.-C. Elle comprend donc, en totalité, un espace de deux cent dix ans.

En commençant sa narration presque un siècle et demi avant le départ des croisés pour la Terre-Sainte, et en nous faisant connaître les événements accomplis dans cette première période, Matthieu expose et nous explique très-bien l'état dans lequel les Franks trouvèrent l'Orient à leur arrivée. On peut donc considérer comme formant une sorte d'introduction au récit des croisades, ce qu'il raconte touchant l'expédition tentée par l'empereur Jean Zimisès en Palestine (5), l'établissement des Turks seljoukides dans l'Asie-Mineure (6), où les Franks eurent tant de fois à se mesurer avec eux ; sur la politique et les révolutions de l'empire grec ; sur l'extinction de la dynastie des Bragatides qui régnait dans la Grande Arménie (7), et qui fut remplacée par celle des princes Roupéniens en Cilicie (8), où ceux-ci furent continuellement en relation avec les chrétiens venus d'Occident. Dans cette lutte de la religion de l'Évangile contre celle du Koran, les Arméniens sentirent se réveiller en eux cet héroïsme dont ils avaient donné des preuves si nombreuses et si éclatantes lorsque, dans le cinquième siècle, ils défendirent leur foi et leur indépendance nationale contre les Perses. On les vit s'empressez de fournir aux croisés des secours de toute espèce, et combattre avec intrépidité dans leurs rangs (9).

Nous ne savons de la vie de Matthieu que ce qu'il nous en apprend lui-même dans son livre. On voit qu'il prend toujours le titre ethnique d'*Ourhaetsi*, qui signifie habitant ou plutôt natif d'*Ourha* ou Edesse. C'est dans cette célèbre ville de la Mésopotamie qu'il recueillit les matériaux de sa chronique, qui lui coûta quinze années de travail. Il était procureur ou économiste, *vanérets*, de l'un des couvents d'Edesse. Comme la majeure partie de ses compatriotes, il professait le monophysisme, c'est-à-dire le dogme qui n'admet qu'une seule nature en Jésus-Christ, et qui fut condamné par le Concile de Chalcédoine, en 451. La date précise de sa naissance et celle de sa mort nous sont inconnues. Cependant un historien arménien moderne, le R. P. Michel Tchamitch, penche à croire que Matthieu, déjà très-avancé en âge, fut enveloppé dans le massacre des habitants d'Edesse, lors de la prise de cette ville en 1144, par Emsad-eddin Zenghi, père du fameux Nur-eddin, prince de la dynastie des Atabegs de Syrie (10).

Quant au continuateur de Matthieu, le prêtre Grégoire, nous ne savons absolument rien de sa biographie. Il paraît seulement qu'il remplit un rôle distingué parmi les Arméniens ses compatriotes, puisque la première page de sa chronique nous le montre s'adressant aux grands et au gouverneur de la ville de Kesson, en Cilicie, lorsqu'en 1137 elle fut abandonnée par ses habitants menacés par les Franks et les Turks, pour les exhorter à rester dans cette ville afin de la défendre, et s'y renfermant avec eux

Le fragment qui va passer sous les yeux du lecteur se compose de la fin de la chronique de Matthieu. La partie de ce morceau, qui va jusqu'à l'année 560 de l'ère arménienne (1111 de J.-C.), a été déjà traduite par feu M. Cirbied, professeur d'arménien à l'École spéciale des langues orientales vivantes. Mais cette version a été faite sur un manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris, transcrit à une époque assez récente (11), par un scribe à la main inhabile et ignorant, qui a défiguré le texte par des fautes si nombreuses et des omissions si fréquentes, que sa copie est souvent inintelligible. Je n'ai pas besoin de dire que le travail de M. Cirbied se ressent de l'imperfection du manuscrit unique qu'il avait entre les mains. Ce savant a eu, en outre, le tort d'éliminer de sa traduction la mention de plusieurs faits religieux qui se lient essentiellement à l'histoire des croisades, et celle des phénomènes célestes ou naturels, expliqués par Matthieu avec cet esprit de foi naïve et superstitieuse qui peint si bien le siècle où il vivait (12).

Pour donner une version supérieure à celle de mon devancier, j'ai senti avant tout le besoin d'avoir sous les yeux un texte correct. Je me suis adressé, pour l'obtenir, aux RR. PP. Mekhitharistes de Saint-Lazare, qui se sont empressés, avec une obligeance et un désintéressement dont je me plais à leur témoigner ici publiquement ma reconnaissance, de transcrire pour moi la dernière moitié de l'ouvrage de Matthieu, avec l'appendice de Grégoire. Cette copie a été collationnée par eux sur quatre manuscrits de leur bibliothèque. La partie de cette chronique qui traite de la première croisade paraît donc en entier pour la première fois.

J'ai rendu ma traduction aussi littérale que possible, m'attachant même à reproduire la simplicité de style qui caractérise l'original et à suivre invariablement l'ordre dans lequel les faits et les pensées se succèdent. J'ai conservé, sans chercher aucune atténuation, les expressions énergiques et quelquefois injurieuses par lesquelles Matthieu flétrit les excès auxquels plusieurs chefs latins, entraînés par une coupable ambition, se livrèrent contre ses compatriotes. Mon but a été de faire connaître la chronique d'un moine arménien du douzième siècle, dans toute la vérité de la couleur locale dont elle est empreinte.

On y lira quelques détails nouveaux et curieux sur la part active et glorieuse que le grand comte Raymond de Saint-Gilles, son fils Bertrand et son petit-fils Pons ont prise aux guerres saintes. La Société archéologique de Toulouse a pensé, qu'à ce titre, les fragments suivants pouvaient prendre place dans la collection de Mémoires qu'elle publie. Je ne saurais jamais assez me féliciter d'avoir trouvé dans mes études l'occasion de m'associer aux vues patriotiques qui l'animent dans ses savants efforts pour restaurer les monuments de notre ancienne histoire, et raviver les souvenirs de cette illustre famille de comtes qui régna sur la vieille et noble cité dont nous sommes les enfants.

Paris, novembre 1850.

I.

EXTRAIT DE LA CHRONIQUE DE MATTHIEU D'ÉDESSE.



I. (1) En l'année 545 de l'ère arménienne (1096 de J.-C.), (2) s'accomplit la prophétie du patriarche saint Nersès (3), relative à l'expédition entreprise par les Occidentaux (Romains) (4), et qu'il révéla aux satrapes et aux chefs de l'Arménie. Ce qu'avait prédit bien des années auparavant, ce qu'avait annoncé, à l'heure de sa mort, ce grand saint, ce thaumaturge, cet homme de Dieu, nous l'avons vu de nos propres yeux se réaliser dans notre siècle. C'était la vision qui apparut à Daniel, lorsqu'à Babylone il vit la figure d'un animal monstrueux, vision qui se manifesta à lui ouvertement, et qu'il expliqua en disant que cet animal dévorerait, mettrait en pièces et foulerait aux pieds les débris échappés à la fureur des bêtes précédentes (5).

Au temps précité, eut lieu l'irruption des Romains, et *la porte des Latins s'ouvrit*. C'est avec leurs bras que Dieu voulait combattre les Perses (6). Il apaisa sa colère, suivant cette parole du prophète David : « Lève-toi ; pourquoi dors-tu, Seigneur ? Lève-toi, et ne nous rejette pas tout à fait (7). » « Le Seigneur se réveilla de son sommeil, pareil à un homme fort, pour enlever son prix ; il a repoussé ses ennemis et les a rendus un objet d'opprobre éternel (8). » Cette année, les populations de l'Italie et de l'Espagne, jusqu'aux confins de l'Afrique, et les nations des Franks les plus reculées se mirent en mouvement, et accoururent par masses immenses et formidables, aussi pressées que les sauterelles, que l'on ne peut compter, ou le sable de la mer dont les grains

sont au-dessus de tout calcul. Dans toute la force et l'éclat de leur puissance, marchaient les plus grands capitaines du pays des Franks, chacun à la tête de ses troupes. Ils venaient briser les fers des chrétiens, affranchir du joug des infidèles la sainte cité de Jérusalem, et arracher des mains des Musulmans (Dadjigs) (9) le tombeau vénéré qui reçut un Dieu. C'étaient des chefs illustres, rejetons de familles souveraines, éminents par leur foi et leur piété, et élevés dans la pratique des bonnes œuvres. Voici leurs noms : le valeureux Godefroy (Gontop'hré) (10), issu de la race des rois des Romains (11), lequel avait en sa possession la couronne et l'épée de l'empereur Vespasien, cette épée qui détruisit Jérusalem; le frère de Godefroy, Baudouin (Baghdin); le grand comte Boëmond (Bémount) et Tancrede (Dankri), son neveu; le comte de Saint-Gilles (Zendjil), homme redoutable et d'une haute illustration; Robert (Roubérth), comte de Normandie, ainsi qu'un autre Baudouin (12); puis venait le comte Josselin (Djoslin), distingué par sa bravoure et sa force. Ces intrépides guerriers s'avançaient avec des armées innombrables comme les étoiles du firmament. A leur suite figuraient une foule d'évêques, de prêtres et de diacres.

La route des Franks s'effectua péniblement dans les provinces les plus reculées de l'Empire Romain. Ce fut avec des fatigues inouïes qu'ils franchirent la contrée des Hongrois (Ounkr), à travers les étroits et inaccessibles défilés de ses montagnes. De là, ils arrivèrent chez les Bulgares, qui étaient alors sous la domination d'Alexis, roi des Grecs (13). Ce fut en cheminant de la sorte qu'ils parvinrent à la grande cité de Constantinople.

Alexis, ayant eu connaissance de leur marche, avait envoyé des troupes contre eux. Un combat fut livré, dans lequel il y eut des pertes considérables des deux côtés; mais les Franks mirent les Grecs en fuite. Cette journée fut des plus sanglantes. De même les populations des pays par où les croisés passaient, se montraient partout hostiles et les incommodaient beaucoup. A la nouvelle de cette défaite, Alexis arrêta son glaive, et cessa de s'opposer à eux. Lorsqu'ils furent

arrivés aux portes de Constantinople, ils firent halte, et demandèrent à traverser l'Océan (14). Alexis fit paix et alliance avec leurs chefs, les conduisit dans l'église de Sainte-Sophie, et leur donna en présent des sommes considérables d'or et d'argent. Ils convinrent que toutes les provinces qui avaient appartenu aux Grecs et dont les Franks s'empareraient sur les Perses, seraient rendues à Alexis, et que les conquêtes faites en pays perse ou arabe seraient réservées aux Franks. Ce pacte fut scellé par un serment prononcé sur la croix et l'évangile, et à jamais inviolable. Après avoir obtenu du roi un renfort de troupes et des officiers, ils traversèrent l'Océan sur une flotte et arrivèrent en masse devant Nicée, non loin de la mer.

Les Perses s'étant réunis vinrent attaquer les croisés dans le camp que ceux-ci avaient établi en cet endroit; mais la victoire resta aux chrétiens, qui mirent les ennemis en fuite, et, s'élançant à leur poursuite l'épée à la main, inondèrent de sang toute la contrée. Puis ayant entrepris le siège de Nicée, ils s'en rendirent maîtres de vive force, et massacrèrent tous les infidèles. Abattus par cet échec, les Perses coururent porter leurs doléances au sultan Kildj Arslan (Kildj Aslan) (15), occupé en ce moment au siège de Mélitène, et lui racontèrent leur défaite. Ce prince, ayant rassemblé des troupes innombrables, se porta à la rencontre des Franks, dans la province de Nicée. L'action s'engagea terrible des deux côtés; les deux armées se précipitèrent avec rage l'une contre l'autre, et se heurtaient comme des bêtes féroces. Au milieu des éclairs que lançaient les casques reluisants, du craquement des cuirasses brisées et de la vibration des arcs, les infidèles resserraient leurs rangs avec une nouvelle ardeur. Les clameurs des combattants ébranlaient la terre, et le sifflement des flèches faisait trembler les chevaux. Les plus braves, les héros, se prenaient corps à corps, et, pareils à de jeunes lions, se frappaient à coups redoublés. Cette première journée fut grande et solennelle; car le sultan avait sous ses ordres 600,000 combattants. Mais les Franks triomphèrent, mirent les Perses en fuite, et les exterminèrent sans miséricorde sur tous les points. La plaine fut jonchée de

cadavres, le butin immense, et les captifs se comptaient par milliers. Les dépouilles, en or et en argent, dépassaient toute évaluation.

Au bout de trois jours, le sultan réunit de nouveau des forces imposantes et recommença l'attaque. Une seconde bataille fut livrée, plus terrible que la précédente. Les Chrétiens vainquirent encore les Perses, les taillèrent en pièces, sans faire quartier à aucun; leur enlevèrent quantité de prisonniers et les chassèrent du pays. La ville de Nicée fut remise par eux au roi Alexis.

II. L'année 546 de l'ère arménienne (1097 de J.-C.), au temps des deux patriarches d'Arménie, le seigneur Vahram et le seigneur Parsegh (Basile) (1), et sous le règne d'Alexis, le camp des Romains se mit en marche, fort de 500,000 hommes environ. Thoros (Théodore), seigneur d'Edesse, en fut prévenu par une lettre, ainsi que le grand chef arménien, Constantin, fils de Roupén (2), lequel occupait le mont Taurus, dans le pays de Gobidar (3), dans le district de Maraba (4), et s'était rendu maître d'un grand nombre de provinces. Constantin était sorti des rangs de l'armée de Kakig (5). Les Franks traversèrent la Bithynie et la Cappadoce en colonnasserrées, qui s'étendaient au loin, et parvinrent aux pentes abruptes du Taurus; ils passèrent par les défilés étroits de cette chaîne de montagnes pour gagner la Cilicie, et aboutirent à Troade, c'est-à-dire à Anazarbe (6), et de là arrivèrent à Antioche. Leur vaste camp se déploya sous les murs de cette ville, et leurs bataillons couvrirent l'immense plaine qu'elle domine. Le général perse Aghousian (7), et la garnison qui défendait Antioche, y furent bloqués pendant six mois, et eurent à soutenir de vigoureux assauts. A la nouvelle de ce siège, les chefs perses du voisinage accoururent avec des forces considérables pour s'opposer aux Franks; mais ils furent repoussés avec perte. Cependant les infidèles se réunirent de tous côtés : ceux de Damas (Temischg), les Africains, ceux du littoral, de Jérusalem; tous les peuples limitrophes de l'Égypte, ceux d'Alep (Halab), d'Émesse (Héms), jusqu'au grand fleuve Euphrate, tous marchèrent contre les Franks. Les croisés, instruits de leur approche, prirent les armes et cou-

rurent à leur rencontre. Boëmond et Saint-Gilles, ces deux héros, s'élançèrent à la tête de dix mille hommes contre cent mille, dans la province d'Antioche, les battirent complètement, et les ayant mis en fuite, en firent un carnage affreux.

Cependant l'intrépide Soukman, fils d'Artoukh (8), et le seigneur de Damas, lesquels étaient deux émirs illustres et du plus haut rang, rassemblèrent les troupes turques de Mossoul et de toute la Babylonie, au nombre de 30,000 hommes, pour aller se mesurer avec les Franks. Le noble duc Godefroy marcha, avec 7,000 hommes, contre les infidèles, sur les confins d'Alep, et leur livra un grand combat. L'émir de Damas, Toghtéghin (Doughdigin) (9), s'étant précipité sur Godefroy, le fit voler de son cheval; mais la cotte de maille du héros chrétien résista au coup que Toghtéghin lui porta et le garantit. Au même instant, les chrétiens mirent les infidèles en déroute, les poursuivirent et les taillèrent en pièces. Après ce succès éclatant, ils rentrèrent au camp.

La multitude des Franks était si considérable, qu'un nouveau danger vint les frapper : la famine leur fit sentir ses rigueurs. Les chefs arméniens qui habitaient le Taurus, Constantin, fils de Roupén (10), Pazouni, le second de ces princes, et Ôschin le troisième (11), envoyèrent aux généraux franks toutes les provisions dont ceux-ci avaient besoin. Les moines de la Montagne-Noire (12) leur fournirent aussi des vivres; tous les fidèles, en cette occasion, rivalisèrent de dévouement. A la suite de la disette, la maladie s'introduisit parmi les croisés; sur sept hommes ils en perdirent un. Les survivants se voyaient dans la plus triste position, loin de leur patrie. Mais la Providence ne les abandonna pas : elle veillait sur eux avec une sollicitude paternelle comme autrefois sur les enfants d'Israël, dans le désert.

III. Cette même année une comète se montra vers l'occident. Sa queue, qui était petite, dessinait dans le ciel des rayons lumineux. Au bout de quinze jours elle disparut et cessa tout à fait de briller.

IV. Cette même année un signe terrible et étrange se manifesta dans le ciel, du côté du nord, signe tel, que personne n'en avait jamais vu

d'aussi merveilleux. Dans le mois de *maréri* (1) la face du ciel s'enflamma, et, par une atmosphère sereine, se colora d'un rouge ardent. Elle était contractée, comme seraient des collines entassées : tout embrasée, elle prit des teintes diversement nuancées. Ces masses s'avancèrent en glissant droit vers l'orient, et, après s'être accumulées, se séparèrent en plusieurs parties, et couvrirent presque toute la voûte céleste ; elles étaient colorées d'un rouge foncé et dont l'aspect était étonnant. Puis, elles s'élevèrent jusqu'au méridien (2). Les savants et les sages interprétant ce phénomène, dirent qu'il annonçait l'effusion du sang. En effet, de terribles événements et des catastrophes, dont notre livre contient le récit, ne tardèrent pas à s'accomplir.

V. En l'année 547 de l'ère arménienne (1098 de J.-C.), le comte Baudouin s'étant mis à la tête de cent cavaliers, vint s'emparer de la ville de Thelbaschar (1). A cette nouvelle, Thoros, gouverneur romain (2) d'Edesse, fut rempli de joie. Il envoya vers le comte frank, à Thelbaschar, pour le prier de venir à son secours contre ses ennemis, les émirs du voisinage, qui l'inquiétaient beaucoup. Baudouin, répondant aussitôt à cet appel, se rendit à Edesse avec soixante cavaliers. Les habitants, accourant au-devant de lui, l'introduisirent dans la ville avec empressement. Sa présence causa une grande joie à tous les fidèles. Thoros, curopalate, lui témoigna beaucoup d'amitié, le combla de présents et fit alliance avec lui. Le chef arménien Constantin (Gostant) arriva de Gargar (3) sur ces entrefaites. Au bout de quelques jours, le curopalate les envoya assiéger Samosate et faire la guerre à l'émir Baldoukh (4). Les troupes de la ville, ainsi que l'infanterie de toute la province, accompagnaient les Franks. Ils marchèrent en nombre considérable contre Samosate et saccagèrent les maisons situées hors des murs de cette ville. D'abord les Turks n'osèrent pas bouger : mais les troupes chrétiennes s'étant mises toutes ensemble à piller, à cette vue, un détachement de trois cents cavaliers turks sortit pour les attaquer. Les infidèles furent vainqueurs et mirent les Franks en fuite, ainsi que les gens du pays venus avec eux. Depuis Samosate jusqu'à Thil (5), ce ne fut qu'un

l'ère arménienne jusqu'en 585 (de 952 à 1136 de J.-C.). Elle fut continuée par Grégoire Erétz ou le Prêtre, à partir de cette dernière date jusqu'en 611 de l'ère arménienne, ou 1162 de J.-C. Elle comprend donc, en totalité, un espace de deux cent dix ans.

En commençant sa narration presque un siècle et demi avant le départ des croisés pour la Terre-Sainte, et en nous faisant connaître les événements accomplis dans cette première période, Matthieu expose et nous explique très-bien l'état dans lequel les Franks trouvèrent l'Orient à leur arrivée. On peut donc considérer comme formant une sorte d'introduction au récit des croisades, ce qu'il raconte touchant l'expédition tentée par l'empereur Jean Zimisès en Palestine (5), l'établissement des Turks seljoukides dans l'Asie-Mineure (6), où les Franks eurent tant de fois à se mesurer avec eux ; sur la politique et les révolutions de l'empire grec ; sur l'extinction de la dynastie des Bragatides qui régnait dans la Grande Arménie (7), et qui fut remplacée par celle des princes Roupéniens en Cilicie (8), où ceux-ci furent continuellement en relation avec les chrétiens venus d'Occident. Dans cette lutte de la religion de l'Évangile contre celle du Koran, les Arméniens sentirent se réveiller en eux cet héroïsme dont ils avaient donné des preuves si nombreuses et si éclatantes lorsque, dans le cinquième siècle, ils défendirent leur foi et leur indépendance nationales contre les Perses. On les vit s'empresser de fournir aux croisés des secours de toute espèce, et combattre avec intrépidité dans leurs rangs (9).

Nous ne savons de la vie de Matthieu que ce qu'il nous en apprend lui-même dans son livre. On voit qu'il prend toujours le titre ethnique d'*Ourhaïetzi*, qui signifie habitant ou plutôt natif d'*Ourha* ou Edesse. C'est dans cette célèbre ville de la Mésopotamie qu'il recueillit les matériaux de sa chronique, qui lui coûta quinze années de travail. Il était procureur ou économ, *vanérétz*, de l'un des couvents d'Edesse. Comme la majeure partie de ses compatriotes, il professait le monophysisme, c'est-à-dire le dogme qui n'admet qu'une seule nature en Jésus-Christ, et qui fut condamné par le Concile de Chalcédoine, en 451. La date précise de sa naissance et celle de sa mort nous sont inconnues. Cependant un historien arménien moderne, le R. P. Michel Tchamitch, penche à croire que Matthieu, déjà très-avancé en âge, fut enveloppé dans le massacre des habitants d'Edesse, lors de la prise de cette ville en 1144, par Emad-eddin Zenghi, père du fameux Nour-eddin, prince de la dynastie des Atabegs de Syrie (10).

Quant au continuateur de Matthieu, le prêtre Grégoire, nous ne savons absolument rien de sa biographie. Il paraît seulement qu'il remplit un rôle distingué parmi les Arméniens ses compatriotes, puisque la première page de sa chronique nous le montre s'adressant aux grands et au gouverneur de la ville de Kesson, en Cilicie, lorsqu'en 1137 elle fut abandonnée par ses habitants menacés par les Franks et les Turks, pour les exhorter à rester dans cette ville afin de la défendre, et s'y renfermant avec eux.

des tourments affreux, et en le criblant de coups d'épée. Ce fut un forfait épouvantable aux yeux de Dieu. Lui ayant attaché une corde aux pieds, ils le traînèrent ignominieusement par les places publiques, parjures au serment qu'ils avaient fait. Baudouin fut mis aussitôt en possession de la ville d'Edesse.

VI. Cette même année, Kara-boga (Gourabaghad) (1), général de la cavalerie de Barkiarok (Bargiaroukh), sultan de Perse (2), arriva avec une armée formidable pour porter la guerre contre les Franks. Il établit son camp aux portes d'Edesse, et y séjourna avec toutes ses forces jusqu'à l'époque de la moisson, ravageant les campagnes et dirigeant des assauts contre la ville. Il avait réuni autour de lui des troupes innombrables. Au bout de quarante jours, le fils d'Aghousian, émir d'Antioche, vint trouver Kara-boga, et s'étant jeté à ses pieds, implora son assistance, et lui raconta que l'armée franke était très-réduite et souffrait beaucoup de la famine.

Cette même année, tout le Khorassan (3) se souleva en armes, et ce mouvement s'étendit de l'orient à l'occident, depuis l'Égypte jusqu'à Babylone, en y comprenant le pays des Grecs et l'Orient (4), Damas et les contrées du littoral, depuis Jérusalem jusqu'au désert. On vit 800,000 cavaliers et 300,000 fantassins s'avancer fièrement à rangs pressés et couvrant au loin les plaines et les montagnes. Ils vinrent se présenter devant l'armée franke aux portes d'Antioche, avec une arrogance capable d'inspirer la crainte. Mais Dieu, qui ne voulait pas la destruction de la petite armée chrétienne, étendit sur elle sa protection, comme autrefois sur les enfants d'Israël. Tandis que les infidèles étaient encore écartés, un des principaux de la ville députa un messenger vers Boëmond et les autres chefs de la croisade, pour leur dire qu'il leur remettrait Antioche, à condition que ses biens paternels lui seraient conservés ; et ayant reçu d'eux cette promesse confirmée par un serment, il livra en secret pendant la nuit la ville à Boëmond. Il ouvrit la forteresse par la porte qui donne dans le rempart, et introduisit les Franks dans Antioche. A l'aurore, ceux-ci ayant fait retentir leurs trompettes, à ce

I.

EXTRAIT DE LA CHRONIQUE DE MATTHIEU D'ÉDESSE.

I. (1) En l'année 545 de l'ère arménienne (1096 de J.-C.), (2) s'accomplit la prophétie du patriarche saint Nersès (3), relative à l'expédition entreprise par les Occidentaux (Romains) (4), et qu'il révéla aux satrapes et aux chefs de l'Arménie. Ce qu'avait prédit bien des années auparavant, ce qu'avait annoncé, à l'heure de sa mort, ce grand saint, ce thaumaturge, cet homme de Dieu, nous l'avons vu de nos propres yeux se réaliser dans notre siècle. C'était la vision qui apparut à Daniel, lorsqu'à Babylone il vit la figure d'un animal monstrueux, vision qui se manifesta à lui ouvertement, et qu'il expliqua en disant que cet animal dévorerait, mettrait en pièces et foulerait aux pieds les débris échappés à la fureur des bêtes précédentes (5).

Au temps précité, eut lieu l'irruption des Romains, et *la porte des Latins s'ouvrit*. C'est avec leurs bras que Dieu voulait combattre les Perses (6). Il apaisa sa colère, suivant cette parole du prophète David : « Lève-toi ; pourquoi dors-tu, Seigneur ? Lève-toi, et ne nous rejette pas tout à fait (7). » « Le Seigneur se réveilla de son sommeil, pareil à un homme fort, pour enlever son prix ; il a repoussé ses ennemis et les a rendus un objet d'opprobre éternel (8). » Cette année, les populations de l'Italie et de l'Espagne, jusqu'aux confins de l'Afrique, et les nations des Franks les plus reculées se mirent en mouvement, et accoururent par masses immenses et formidables, aussi pressées que les sauterelles, que l'on ne peut compter, ou le sable de la mer dont les grains

sont au-dessus de tout calcul. Dans toute la force et l'éclat de leur puissance, marchaient les plus grands capitaines du pays des Franks, chacun à la tête de ses troupes. Ils venaient briser les fers des chrétiens, affranchir du joug des infidèles la sainte cité de Jérusalem, et arracher des mains des Musulmans (Dadjigs) (9) le tombeau vénéré qui reçut un Dieu. C'étaient des chefs illustres, rejetons de familles souveraines, éminents par leur foi et leur piété, et élevés dans la pratique des bonnes œuvres. Voici leurs noms : le valeureux Godefroy (Gontop'hré) (10), issu de la race des rois des Romains (11), lequel avait en sa possession la couronne et l'épée de l'empereur Vespasien, cette épée qui détruisit Jérusalem; le frère de Godefroy, Baudouin (Baghdin); le grand comte Boëmond (Bémount) et Tancrede (Dankri), son neveu; le comte de Saint-Gilles (Zendjil), homme redoutable et d'une haute illustration; Robert (Roubérth), comte de Normandie, ainsi qu'un autre Baudouin (12); puis venait le comte Josselin (Djoslin), distingué par sa bravoure et sa force. Ces intrépides guerriers s'avançaient avec des armées innombrables comme les étoiles du firmament. A leur suite figuraient une foule d'évêques, de prêtres et de diacres.

La route des Franks s'effectua péniblement dans les provinces les plus reculées de l'Empire Romain. Ce fut avec des fatigues inouïes qu'ils franchirent la contrée des Hongrois (Ounkr), à travers les étroits et inaccessibles défilés de ses montagnes. De là, ils arrivèrent chez les Bulgares, qui étaient alors sous la domination d'Alexis, roi des Grecs (13). Ce fut en cheminant de la sorte qu'ils parvinrent à la grande cité de Constantinople.

Alexis, ayant eu connaissance de leur marche, avait envoyé des troupes contre eux. Un combat fut livré, dans lequel il y eut des pertes considérables des deux côtés; mais les Franks mirent les Grecs en fuite. Cette journée fut des plus sanglantes. De même les populations des pays par où les croisés passaient, se montraient partout hostiles et les incommodaient beaucoup. A la nouvelle de cette défaite, Alexis arrêta son glaive, et cessa de s'opposer à eux. Lorsqu'ils furent

arrivés aux portes de Constantinople, ils firent halte, et demandèrent à traverser l'Océan (14). Alexis fit paix et alliance avec leurs chefs, les conduisit dans l'église de Sainte-Sophie, et leur donna en présent des sommes considérables d'or et d'argent. Ils convinrent que toutes les provinces qui avaient appartenu aux Grecs et dont les Franks s'empareraient sur les Perses, seraient rendues à Alexis, et que les conquêtes faites en pays perse ou arabe seraient réservées aux Franks. Ce pacte fut scellé par un serment prononcé sur la croix et l'évangile, et à jamais inviolable. Après avoir obtenu du roi un renfort de troupes et des officiers, ils traversèrent l'Océan sur une flotte et arrivèrent en masse devant Nicée, non loin de la mer.

Les Perses s'étant réunis vinrent attaquer les croisés dans le camp que ceux-ci avaient établi en cet endroit; mais la victoire resta aux chrétiens, qui mirent les ennemis en fuite, et, s'élançant à leur poursuite l'épée à la main, inondèrent de sang toute la contrée. Puis ayant entrepris le siège de Nicée, ils s'en rendirent maîtres de vive force, et massacrèrent tous les infidèles. Abattus par cet échec, les Perses coururent porter leurs doléances au sultan Kilidj Arslan (Kilidj Aslan) (15), occupé en ce moment au siège de Mélitène, et lui racontèrent leur défaite. Ce prince, ayant rassemblé des troupes innombrables, se porta à la rencontre des Franks, dans la province de Nicée. L'action s'engagea terrible des deux côtés; les deux armées se précipitèrent avec rage l'une contre l'autre, et se heurtaient comme des bêtes féroces. Au milieu des éclairs que lançaient les casques reluisants, du craquement des cuirasses brisées et de la vibration des arcs, les infidèles resserraient leurs rangs avec une nouvelle ardeur. Les clameurs des combattants ébranlaient la terre, et le sifflement des flèches faisait trembler les chevaux. Les plus braves, les héros, se prenaient corps à corps, et, pareils à de jeunes lions, se frappaient à coups redoublés. Cette première journée fut grande et solennelle; car le sultan avait sous ses ordres 600,000 combattants. Mais les Franks triomphèrent, mirent les Perses en fuite, et les exterminèrent sans miséricorde sur tous les points. La plaine fut jonchée de

cadavres, le butin immense, et les captifs se comptaient par milliers. Les dépouilles, en or et en argent, dépassaient toute évaluation.

Au bout de trois jours, le sultan réunit de nouveau des forces importantes et recommença l'attaque. Une seconde bataille fut livrée, plus terrible que la précédente. Les Chrétiens vainquirent encore les Perses, les taillèrent en pièces, sans faire quartier à aucun ; leur enlevèrent quantité de prisonniers et les chassèrent du pays. La ville de Nicée fut remise par eux au roi Alexis.

II. L'année 546 de l'ère arménienne (1097 de J.-C.), au temps des deux patriarches d'Arménie, le seigneur Vahram et le seigneur Parsegh (Basile) (1), et sous le règne d'Alexis, le camp des Romains se mit en marche, fort de 500,000 hommes environ. Thoros (Théodore), seigneur d'Edesse, en fut prévenu par une lettre, ainsi que le grand chef arménien, Constantin, fils de Roupên (2), lequel occupait le mont Taurus, dans le pays de Gobidar (3), dans le district de Maraba (4), et s'était rendu maître d'un grand nombre de provinces. Constantin était sorti des rangs de l'armée de Kakig (5). Les Franks traversèrent la Bithynie et la Cappadoce en colonnasserrées, qui s'étendaient au loin, et parvinrent aux pentes abruptes du Taurus ; ils passèrent par les défilés étroits de cette chaîne de montagnes pour gagner la Cilicie, et aboutirent à Troade, c'est-à-dire à Anazarbe (6), et de là arrivèrent à Antioche. Leur vaste camp se déploya sous les murs de cette ville, et leurs bataillons couvrirent l'immense plaine qu'elle domine. Le général perse Aghousian (7), et la garnison qui défendait Antioche, y furent bloqués pendant six mois, et eurent à soutenir de vigoureux assauts. A la nouvelle de ce siège, les chefs perses du voisinage accoururent avec des forces considérables pour s'opposer aux Franks ; mais ils furent repoussés avec perte. Cependant les infidèles se réunirent de tous côtés : ceux de Damas (Temischg), les Africains, ceux du littoral, de Jérusalem ; tous les peuples limitrophes de l'Égypte, ceux d'Alep (Halab), d'Émesse (Héms), jusqu'au grand fleuve Euphrate, tous marchèrent contre les Franks. Les croisés, instruits de leur approche, prirent les armes et cou-

rurent à leur rencontre. Boëmond et Saint-Gilles, ces deux héros, s'élançèrent à la tête de dix mille hommes contre cent mille, dans la province d'Antioche, les battirent complètement, et les ayant mis en fuite, en firent un carnage affreux.

Cependant l'intrépide Soukman, fils d'Artoukh (8), et le seigneur de Damas, lesquels étaient deux émirs illustres et du plus haut rang, rassemblèrent les troupes turques de Mossoul et de toute la Babylonie, au nombre de 30,000 hommes, pour aller se mesurer avec les Franks. Le noble duc Godefroy marcha, avec 7,000 hommes, contre les infidèles, sur les confins d'Alep, et leur livra un grand combat. L'émir de Damas, Toghtéghin (Doughdigin) (9), s'étant précipité sur Godefroy, le fit voler de son cheval; mais la cotte de maille du héros chrétien résista au coup que Toghtéghin lui porta et le garantit. Au même instant, les chrétiens mirent les infidèles en déroute, les poursuivirent et les taillèrent en pièces. Après ce succès éclatant, ils rentrèrent au camp.

La multitude des Franks était si considérable, qu'un nouveau danger vint les frapper : la famine leur fit sentir ses rigueurs. Les chefs arméniens qui habitaient le Taurus, Constantin, fils de Roupén (10), Pazouni, le second de ces princes, et Ôschin le troisième (11), envoyèrent aux généraux franks toutes les provisions dont ceux-ci avaient besoin. Les moines de la Montagne-Noire (12) leur fournirent aussi des vivres; tous les fidèles, en cette occasion, rivalisèrent de dévouement. A la suite de la disette, la maladie s'introduisit parmi les croisés; sur sept hommes ils en perdirent un. Les survivants se voyaient dans la plus triste position, loin de leur patrie. Mais la Providence ne les abandonna pas : elle veillait sur eux avec une sollicitude paternelle comme autrefois sur les enfants d'Israël, dans le désert.

III. Cette même année une comète se montra vers l'occident. Sa queue, qui était petite, dessinait dans le ciel des rayons lumineux. Au bout de quinze jours elle disparut et cessa tout à fait de briller.

IV. Cette même année un signe terrible et étrange se manifesta dans le ciel, du côté du nord, signe tel, que personne n'en avait jamais vu

d'aussi merveilleux. Dans le mois de *maréri* (1) la face du ciel s'enflamma, et, par une atmosphère sereine, se colora d'un rouge ardent. Elle était contractée, comme seraient des collines entassées : tout embrasée, elle prit des teintes diversement nuancées. Ces masses s'avancèrent en glissant droit vers l'orient, et, après s'être accumulées, se séparèrent en plusieurs parties, et couvrirent presque toute la voûte céleste ; elles étaient colorées d'un rouge foncé et dont l'aspect était étonnant. Puis, elles s'élevèrent jusqu'au méridien (2). Les savants et les sages interprétant ce phénomène, dirent qu'il annonçait l'effusion du sang. En effet, de terribles événements et des catastrophes, dont notre livre contient le récit, ne tardèrent pas à s'accomplir.

V. En l'année 547 de l'ère arménienne (1098 de J.-C.), le comte Baudouin s'étant mis à la tête de cent cavaliers, vint s'emparer de la ville de Thelbaschar (1). A cette nouvelle, Thoros, gouverneur romain (2) d'Edesse, fut rempli de joie. Il envoya vers le comte frank, à Thelbaschar, pour le prier de venir à son secours contre ses ennemis, les émirs du voisinage, qui l'inquiétaient beaucoup. Baudouin, répondant aussitôt à cet appel, se rendit à Edesse avec soixante cavaliers. Les habitants, accourant au-devant de lui, l'introduisirent dans la ville avec empressement. Sa présence causa une grande joie à tous les fidèles. Thoros, curopalate, lui témoigna beaucoup d'amitié, le combla de présents et fit alliance avec lui. Le chef arménien Constantin (Gostant) arriva de Gargar (3) sur ces entrefaites. Au bout de quelques jours, le curopalate les envoya assiéger Samosate et faire la guerre à l'émir Baldoukh (4). Les troupes de la ville, ainsi que l'infanterie de toute la province, accompagnaient les Franks. Ils marchèrent en nombre considérable contre Samosate et saccagèrent les maisons situées hors des murs de cette ville. D'abord les Turks n'osèrent pas bouger : mais les troupes chrétiennes s'étant mises toutes ensemble à piller, à cette vue, un détachement de trois cents cavaliers turks sortit pour les attaquer. Les infidèles furent vainqueurs et mirent les Franks en fuite, ainsi que les gens du pays venus avec eux. Depuis Samosate jusqu'à Thil (5), ce ne fut qu'un

carnage continuel. Un millier d'hommes resta sur la place. Constantin (Gostant) et le comte rentrèrent à Edesse auprès de Thoros, europalate. Ce combat eut lieu la seconde semaine du Carême. Lorsque le comte fut de retour à Edesse, il se trouva des traltres, conseillers pervers, qui complotèrent avec lui de faire périr Thoros. Certes, celui-ci était loin de mériter un sort pareil, après avoir rendu tant de services à la ville; car c'était par sa prudente habileté, par son ingénieuse industrie et sa bravoure, qu'elle avait été affranchie du vasselage de la féroce et cruelle race des Musulmans (Dadjigs). Quarante conjurés, associés pour cette œuvre de Judas, se rendirent, la nuit, auprès de Baudouin, frère de Godefroy, et, après l'avoir initié à leurs criminels desseins, promirent de lui livrer Edesse. Baudouin y donna son adhésion. Ils gagnèrent aussi le chef arménien Constantin. La cinquième semaine du Carême, ils soulevèrent contre Thoros la multitude qui, le dimanche suivant, pilla les maisons des Grands attachés au service du europalate, et ils s'emparèrent du corps supérieur de la citadelle. Le lendemain, ils se réunirent pour cerner le corps intérieur de la place où Thoros s'était renfermé et en firent le siège avec vigueur. Réduit aux abois, il leur dit que s'ils s'engageaient par serment à l'épargner, il leur abandonnerait la citadelle et la ville, et se retirerait avec sa femme à Mélitène. Alors il leur présenta la croix de Varak (6), et celle de Makénis (7), et Baudouin jura sur ces vénérables reliques, au milieu de l'église des Saints-Apôtres, de ne lui faire aucun mal. Il prit à témoin les Archanges, les Anges, les Prophètes, les Patriarches, les Apôtres, les saints Pontifes et toute la milice des Martyrs, qu'il exécuterait ce que Thoros lui avait demandé dans la lettre qu'il lui avait adressée. Après que le comte eut prêté ce serment, sanctionné par l'invocation de tous les saints, Thoros lui remit la citadelle, et alors Baudouin, ainsi que les Grands de la ville, y firent leur entrée. Le mardi, jour de la fête des Saints Quarante (8), les habitants se ruèrent en foule contre Thoros, armés d'épées et de gros bâtons, et le précipitèrent du haut du rempart, au milieu des flots tumultueux d'une populace déchainée. Ces furieux se jetant tous à la fois sur lui, le firent périr dans

des tourments affreux, et en le criblant de coups d'épée. Ce fut un forfait épouvantable aux yeux de Dieu. Lui ayant attaché une corde aux pieds, ils le traînèrent ignominieusement par les places publiques, parjures au serment qu'ils avaient fait. Baudouin fut mis aussitôt en possession de la ville d'Edesse.

VI. Cette même année, Kara-boga (Gourabaghad) (1), général de la cavalerie de Barkiarok (Bargiaroukh), sultan de Perse (2), arriva avec une armée formidable pour porter la guerre contre les Franks. Il établit son camp aux portes d'Edesse, et y séjourna avec toutes ses forces jusqu'à l'époque de la moisson, ravageant les campagnes et dirigeant des assauts contre la ville. Il avait réuni autour de lui des troupes innombrables. Au bout de quarante jours, le fils d'Aghousian, émir d'Antioche, vint trouver Kara-boga, et s'étant jeté à ses pieds, implora son assistance, et lui raconta que l'armée franke était très-réduite et souffrait beaucoup de la famine.

Cette même année, tout le Khorassan (3) se souleva en armes, et ce mouvement s'étendit de l'orient à l'occident, depuis l'Égypte jusqu'à Babylone, en y comprenant le pays des Grecs et l'Orient (4), Damas et les contrées du littoral, depuis Jérusalem jusqu'au désert. On vit 800,000 cavaliers et 300,000 fantassins s'avancer fièrement à rangs pressés et couvrant au loin les plaines et les montagnes. Ils vinrent se présenter devant l'armée franke aux portes d'Antioche, avec une arrogance capable d'inspirer la crainte. Mais Dieu, qui ne voulait pas la destruction de la petite armée chrétienne, étendit sur elle sa protection, comme autrefois sur les enfants d'Israël. Tandis que les infidèles étaient encore écartés, un des principaux de la ville députa un messenger vers Boëmond et les autres chefs de la croisade, pour leur dire qu'il leur remettrait Antioche, à condition que ses biens paternels lui seraient conservés ; et ayant reçu d'eux cette promesse confirmée par un serment, il livra en secret pendant la nuit la ville à Boëmond. Il ouvrit la forteresse par la porte qui donne dans le rempart, et introduisit les Franks dans Antioche. A l'aurore, ceux-ci ayant fait retentir leurs trompettes, à ce

bruit, les infidèles s'attroupèrent; mais ils ne purent se sauver, parce qu'ils étaient paralysés par la crainte. Alors les Franks, fondant sur eux, le glaive à la main, en firent un horrible massacre. L'émir Aghousian s'échappa de la ville, et fut tué dans sa fuite par des paysans, qui lui coupèrent la tête avec une faux. Ce fut de cette manière que fut prise cette cité jadis enlevée aux Arméniens (5). Les débris de la garnison restés dans ses murs se retranchèrent dans la citadelle et s'y défendirent. Trois jours après, l'armée perse approcha. Sept fois plus considérable que celle des Franks, elle les enveloppa de tous côtés; et les tenant étroitement bloqués, elle les inquiéta beaucoup. Ceux-ci furent en proie à toutes les souffrances de la faim; car déjà auparavant les vivres étaient épuisés dans Antioche, et chaque jour aggravait leur position désespérée. Ils résolurent de demander à Kara-boga de leur assurer, sous la foi du serment, la vie sauve, en promettant de lui abandonner Antioche, et de s'en retourner dans leur pays. Dieu ayant contemplé l'excès de leur misère, eut pitié d'eux et leur fit sentir sa compassion.

Une vision miraculeuse eut lieu parmi eux pendant la nuit; l'apôtre saint Pierre apparut à un Frank d'une haute piété, et lui dit : « Dans l'église, sur la gauche, est déposée la lance avec laquelle le Christ eut son côté immaculé percé par la nation athée des Juifs. Elle se trouve devant l'autel; allez l'en retirer, et, armés de ce signe sacré, marchez au combat. Par lui, vous triompherez des infidèles, comme le Christ de Satan. » Cette vision se renouvela une seconde et une troisième fois. Elle fut racontée à Godefroy et à Boëmond, ainsi qu'à tous les chefs. Après s'être mis en prière, ils pratiquèrent une ouverture dans l'endroit indiqué, et y trouvèrent la lance du Christ. C'était dans l'église de Saint-Pierre.

Sur ces entrefaites arriva du camp des infidèles un messager chargé de provoquer les Franks au combat. Ceux-ci étaient dans les transports de la joie. Boëmond et les autres chefs firent répondre à Kara-boga qu'ils acceptaient son défi pour le lendemain. L'armée franke était bien diminuée, elle ne comptait plus que 150,000 cavaliers et 15,000 fantas-

sins. Boëmond les disposa en ordre de bataille. Les chrétiens s'avancèrent au combat, précédés de la lance du Christ, comme d'un étendard. Les infidèles étaient déployés sur toute l'étendue de la vaste plaine d'Antioche, sur quinze rangs de profondeur.

Saint-Gilles se portant en avant, éleva la lance du Christ en face des étendards de Kara-boga. Celui-ci leur opposait des troupes innombrables, accumulées comme une montagne. Dans l'armée chrétienne, l'aile gauche était commandée par Tancrede, à l'aspect de lion (6), et l'aile droite par le comte de Normandie, Robert. Godefroy et Boëmond faisaient face au centre des Turks. Alors, ayant invoqué à haute voix l'assistance de Dieu, et pareils à la foudre qui éclate du haut des cieux et brûle le sommet des montagnes, les croisés fondirent tous à la fois sur les infidèles et les mirent en fuite. Dans leur fureur, ils les poursuivirent, en les exterminant, une grande partie de la journée. Leurs glaives dégouttaient de sang, et la plaine fut couverte de cadavres. Mais c'est surtout sur l'infanterie ennemie qu'ils firent tomber les rigueurs de la vengeance divine; car ils firent périr par le feu 30,000 hommes (7). De fétides émanations infectèrent tout le pays. Après quoi les Francks rentrèrent dans Antioche, chargés de butin, trainant après eux de nombreux captifs, et au comble de la joie. Ce fut une journée grande et mémorable, qui fit éclater l'allégresse parmi les fidèles.

VII. Cette même année un nouveau signe apparut dans le ciel, du côté du nord. A la quatrième heure de la nuit (1), la voûte céleste se montra plus enflammée encore que la première fois, et d'une couleur rouge sombre. Ce phénomène dura depuis le soir jusqu'à la quatrième heure de la nuit. Jamais on n'en vit de plus sinistre; il grandit, en s'élevant successivement, et sous la forme d'un réseau de veines, enveloppa toute la partie nord du ciel jusqu'à son sommet. Les astres prirent une teinte de feu. Ce phénomène était un présage de colère et d'extermination.

VIII. L'an 548 de l'ère arménienne (1099 de J.-C.), il y eut une éclipse de lune à la manière accoutumée. Cet astre devint d'abord d'une

teinte de sang foncée, depuis la première veille jusqu'à la quatrième heure; puis il prit une couleur sombre, tout en conservant un aspect ensanglanté. L'obscurité qui le voilait était si intense, que toute la création fut plongée dans les ténèbres. Les savants prétendirent que cette éclipse annonçait que le sang serait répandu par les Perses, comme la lune l'indiquait évidemment d'après le livre que possédait cette nation.

Cette même année, les Franks se dirigèrent vers la sainte cité de Jérusalem, afin que s'accomplît la prophétie de saint Nersès, patriarche d'Arménie, qui a dit : « C'est de la race des Franks que viendra le salut de Jérusalem; mais cette ville, en punition de ses péchés, retombera sous le joug des infidèles (1). » Dès que l'armée chrétienne fut en marche, les Turks, de leur côté, se mirent en mouvement, de même que les Amalécites s'avancèrent contre les chefs des enfants d'Israël. Lorsqu'elle fut parvenue devant Arka (Arga) (2), les infidèles l'attaquèrent vivement; mais elle remporta la victoire et put continuer sa route tranquillement. Arrivée sous les murs de Jérusalem, elle livra de grands combats. Dans ce moment, le seigneur Vahram, patriarche d'Arménie, se trouvait dans cette ville. Les infidèles voulurent le tuer, mais Dieu le sauva de leurs mains. Après des assauts réitérés, les Franks élevèrent des tours en bois et les approchèrent des remparts, et par des prodiges de valeur, à la pointe de l'épée et avec une résolution inébranlable, ils se rendirent maîtres de la cité sainte. Godefroy ayant pris en main le glaive de Vespasien, se précipita de toute sa force contre les infidèles. Il en immola 65,000 dans le temple, sans compter ceux qu'il fit périr dans les autres parties de la ville. Ce fut ainsi que fut prise Jérusalem, et que le tombeau du Christ, notre Dieu, fut délivré de la servitude des Musulmans (Dadjigs). C'est pour la troisième fois que l'épée de Vespasien sévissait contre Jérusalem depuis que le Seigneur avait été crucifié.

IX. Cette même année, il y eut un rassemblement immense de troupes en Egypte, jusqu'au pays de Seythie (Sguth) (1) et de Nubie, et jusqu'aux confins des Indes (2). 300,000 hommes s'avancèrent, armés de

piéd en cap, contre Jérusalem. Cette nouvelle fit trembler les Franks. N'osant pas attendre l'ennemi dans Jérusalem, ils marchèrent à sa rencontre, dans la pensée que s'il était impossible de soutenir le choc de cette masse d'infidèles, ils pourraient se frayer un passage pour regagner leur patrie. Les deux armées se trouvèrent en présence non loin de l'Océan. Dès que le roi d'Égypte aperçut les Franks, il donna l'ordre aux siens de les attaquer; aussitôt les Franks s'élancèrent en avant, chargèrent les Egyptiens et les mirent en déroute. Ce n'étaient pas eux qui combattaient, mais Dieu qui soutenait leur cause, comme il fit contre Pharaon dans la Mer Rouge, en faveur des enfants d'Israël. Ils repoussèrent si vigoureusement l'ennemi, qu'ils culbutèrent 100,000 hommes dans la mer, où ils furent engloutis. Les autres furent exterminés ou mis en fuite. Après cette insigne victoire, les Franks rentrèrent à Jérusalem, chargés de butin.

X. Cette même année, Grégoire (Krikor), curopalate d'Orient, frère du seigneur Basile (Parsegh), patriarche universel d'Arménie, réunit des troupes et marcha contre les Turks qui stationnaient dans la province d'Aschornék (1). Cet intrépide guerrier étant arrivé avec les siens dans le village de Gaghzouan (2), battit les infidèles, les mit en fuite et leur tua beaucoup de monde. Après quoi il reprit le chemin de la ville d'Ani (3). Sur la route, un soldat turk, qui s'était posté en embuscade sous un arbre, l'atteignit avec une flèche à la bouche. Grégoire, renversé par ce coup terrible, tomba à terre et rendit l'âme. Sa mort fut pleurée par toute la nation arménienne. Telle fut la fin du brave Grégoire, de ce chrétien fervent. Il était fils de Vassag, fils d'Abirad, fils de Hassan, de la race des héros, et descendait des Bahlavouni (4).

XI. Cette même année, le comte de Saint-Gilles s'en revint chez les Franks (1), emportant la lance du Christ, qui avait été trouvée à Antioche. Après en avoir fait présent à Alexis, roi des Romains, il se mit en route.

XII. Cette même année, mourut le grand prince arménien Constantin, fils de Roupén, laissant deux fils, Thoros (Théodore) et (Léon) Lé-

von. Il avait étendu sa domination sur un grand nombre de villes et de provinces, et s'était emparé de la majeure partie du mont Taurus, qu'il avait enlevée aux Perses par la vigueur de son bras. Il avait été un des chefs de l'armée de Kakig, le Bagratide, fils d'Aschod.

Un prodige qui eut lieu dans son palais annonça sa mort. Un jour, un éclair étincelant de mille feux fendit la nue, et la foudre éclata sur la forteresse de Vahga (1). Elle pénétra dans la maison des gens de service, frappa un bassin d'argent, et en enleva un fragment du fond. Les sages dirent que c'était un indice que la dernière année de la vie de Constantin était arrivée, et, en effet, il mourut avant qu'elle fût écoulée. Il fut enterré dans le couvent de Gasdaghôn (2).

XIII. Cette même année, apparut le troisième signe igné, de couleur rouge foncée. Il se maintint jusqu'à la septième heure de la nuit, en se dirigeant du nord vers l'est ; ensuite il prit une teinte noire. On assura que ce phénomène indiquait l'effusion du sang des chrétiens, prédiction qui, en effet, se réalisa. Depuis le jour où les Franks entreprirent leur expédition, aucun signe favorable n'apparut ; tous les présages, au contraire, marquaient l'extermination, la ruine, la mort, les massacres, la famine et des catastrophes.

XIV. Cette même année, la famine désola toute la Mésopotamie et principalement la ville d'Edesse. De toute l'année il ne tomba pas une goutte de pluie dans les campagnes ; le ciel refusa sa rosée fécondante. Privée d'eau, la terre se dessécha, les arbres et les vignes périrent, les sources tarirent, et la disette occasionna une grande mortalité à Edesse. Cette ville vit se reproduire dans ses murs les scènes qui s'étaient passées à Samarie, au temps du prophète Isaïe. Une femme, chrétienne et romaine, fit cuire son jeune enfant et se nourrit de sa chair. Un infidèle, musulman (dadjig) de nation, pressé par les angoisses de la faim, mangea aussi sa femme. Dieu avait affaibli la vertu du pain ; il ne rassasiait plus. Quantité de gens prétendirent que c'était un effet de la colère divine, qui vengeait l'injuste trépas de Thoros, curopalate. Les habitants avaient juré sur la croix et l'Évangile de respecter sa vie ; et ils

violèrent ce serment en le faisant périr dans les plus affreux tourments, en plaçant sa tête au bout d'une perche, pendant qu'ils vomissaient des imprécations contre lui, et en plantant cette perche devant l'église du Sauveur, jadis construite par le saint Apôtre Thaddée. C'est en expiation de ce crime que Dieu envoya ce châtiment au peuple d'Abgar (1). D'année en année, il ne cessa d'appesantir son bras sur cette ville coupable.

XV. Au commencement de l'année 549 de l'ère arménienne (sur la fin de 1099 de J.-C.), l'abondance revint partout. Il y eut à Edesse du froment et de l'orge avec une profusion qui fit oublier la disette précédente. Un boisseau produisit au centuple, les arbres furent chargés de fruits, les sources regorgèrent d'eau, et les hommes et les animaux eurent de tout à satiété.

XVI. Cette même année, Godefroy, général des Franks, étant venu avec ses troupes à Césarée de Philippe, ville qui est sur le bord de l'Océan (1), les chefs musulmans (dadjigs) vinrent à lui, sous prétexte de faire la paix; ils lui apportèrent des vivres, et les servirent devant lui. Godefroy accepta et mangea sans défiance ces mets qui étaient empoisonnés. Quelques jours après il mourut, et quarante personnes avec lui. Il fut enterré à Jérusalem, devant le saint Golgotha, parce qu'il se trouvait dans cette ville au moment de sa mort. En même temps on envoya chercher son frère Baudouin, qui était à Edesse, et on lui donna le trône de Jérusalem. Tancrede étant parti, se rendit à Antioche, auprès du comte Boëmond qui était son oncle maternel (2).

XVII. A cette époque, le général des Romains (1), Prince des princes (2), résidait à Marasch (3), ville qui appartenait au roi des Grecs Alexis, et qui lui avait été cédée par les chefs franks dans la première année de la guerre sainte. Mais ceux-ci renièrent leurs serments; ils avaient promis, et ils se dédirent de leur parole. Le grand comte Boëmond s'étant mis en marche avec Richard (Aradchart), fils de sa sœur (4), tous les deux rassemblèrent les Franks et se portèrent contre Marasch. Ils attaquèrent le Prince des princes, nommé Thathoul, exigeant de lui

qu'il leur remit cette ville, et dirigèrent contre elle des assauts réitérés. Mais Thathoul, qui était un brave et qui se voyait entouré, à Marasch, de sa nombreuse noblesse, méprisait leurs efforts. Boëmond, après avoir établi son camp dans la plaine de Marasch, soumit toute la province qui en dépend.

XVIII. Cette même année, l'émir perse Danischmend (Tanischman) (1), lequel était seigneur de Sébaste et de tout le Pays Romain (2), arriva à la tête d'une armée considérable contre Mélitène, qu'il attaqua vivement. Le commandant de Mélitène, Khôril (3), envoya prier Boëmond de venir à son secours, promettant de lui donner cette ville. Aussitôt Boëmond et Richard s'avancèrent à la tête de leurs troupes contre Danischmend, tandis que ce dernier faisait partir des détachements pour soutenir la lutte contre les Franks dans la plaine de Mélitène. Il plaça des embuscades dans une foule d'endroits, et se mit en marche lui-même avec des forces considérables. Cependant Boëmond et Richard, de leur côté, cheminaient sans précaution et dans une sécurité complète; leurs soldats avaient quitté leurs armures et s'étaient parés d'ornements, comme des femmes qui accompagnent un convoi funéraire; ils avaient confié le soin de porter leurs armes à leurs serviteurs. Ces guerriers, s'assimilant à des captifs, s'étaient dépouillés de leur équipement militaire. Tout à coup les gens de Danischmend fondirent sur eux, et une lutte acharnée s'engagea. Les Franks et les Arméniens furent exterminés, et Boëmond et Richard faits prisonniers. Dans cette journée, deux évêques arméniens, Cyprien, évêque d'Antioche, et Grégoire (Krikorès), évêque de Marasch, perdirent la vie. Boëmond les avait auprès de lui par suite de la haute estime qu'il professait pour eux. Ce désastre jeta la consternation parmi les chrétiens, et répandit l'allégresse parmi la nation des Perses; car les infidèles regardaient Boëmond comme le véritable roi des Franks, et son nom faisait trembler tout le Khorassan. Baudouin, comte d'Edesse, ainsi que tous les Franks d'Antioche, ayant appris ce fatal événement, se mirent à la poursuite de Danischmend. Celui-ci conduisit Boëmond et Richard, chargés de chaînes, à Néo-Césarée (Nigisar) (4). Comme ils étaient

déjà partis, Baudouin s'en retourna à Edesse, et remit cette ville à un autre Baudouin, surnommé Du Bourg (Deborg), qui avait été précédemment page de Boëmond. Après avoir soumis les habitants d'Edesse à toute sorte d'exactions et leur avoir extorqué des sommes énormes, il acheta à Jérusalem la couronne de son frère Godefroy, et devint roi. Tancrede reprit le chemin d'Antioche, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Le désastre qui frappa les Franks fut la punition de leurs œuvres d'iniquité. Ils s'étaient écartés de la droite voie pour suivre le sentier de perdition, transgressant les commandements divins, pratiquant le mal, plongés dans la dissolution, et n'ayant aucun souci des préceptes du Seigneur; ce qu'il défend, c'est ce qu'ils convoitaient. Aussi Dieu leur retira son appui et la victoire, comme autrefois aux enfants d'Israël. Ce fut la première défaite que les Franks essayèrent. Maintenant prêtez votre attention et ne vous laissez pas.

XIX. Cette même année, l'émir perse Soukman, fils d'Artoukh, dont le courage égalait la férocité sanguinaire, ayant rassemblé des forces considérables, se porta contre la ville de Seroudj (1), et fit des incursions dans toute la contrée voisine. Le comte Baudouin Du Bourg et Foucher (P'houtchér) (2), comte de Seroudj, prévenus de cette invasion, marchèrent à la rencontre des Turks. Mais leur imprévoyante négligence causa leur défaite. Après une lutte acharnée, les infidèles vainquirent les Franks et en firent un grand carnage, ainsi que des Arméniens qui s'étaient joints à ces derniers. Le comte de Seroudj, Foucher, fut tué. C'était un homme d'un courage héroïque et d'une pureté de mœurs parfaite. Le comte Baudouin se réfugia avec trois des siens dans la citadelle d'Edesse, réduit à un état pitoyable. Mais les principaux de la ville l'ayant invité à rentrer parmi eux, le replacèrent sur son trône. Au bout de trois jours, il partit pour Antioche afin d'aller chercher des troupes. Cependant les infidèles attaquèrent la forteresse de Seroudj, où tous les chrétiens de la ville s'étaient retirés, et avec eux l'archevêque latin (Babiôs) (3) d'Edesse. Alors les habitants de Seroudj traitèrent avec les Turks. Au bout de vingt-cinq jours arriva Baudouin avec 600 cavaliers et 700 fantas-

sins. Il mit en fuite les infidèles; mais les gens de Seroudj refusèrent de reconnaître son autorité. Les Franks aussitôt attaquèrent cette ville, en massacrèrent la population et saccagèrent toutes les maisons; ils emmenèrent à Edesse une multitude immense de jeunes garçons, de jeunes filles et de femmes; Antioche et tous les pays occupés par les Franks regorgèrent de captifs, et Seroudj nagea dans le sang.

XX. Cette même année, pour la quatrième fois, le ciel se colora en rouge dans la partie nord par un phénomène encore plus effrayant que les précédentes fois; puis cette teinte se changea en noir. Cette quatrième apparition fut accompagnée, tout le temps qu'elle dura, d'une éclipse de lune. Ces signes annonçaient les effets de la colère céleste qui menaçait les chrétiens, comme l'atteste le prophète Jérémie par ces paroles: « Du côté du nord s'allumera sa colère. » Et en effet, il survint des malheurs comme jamais on n'aurait pu en prévoir.

XXI. L'année 550 de l'ère arménienne (1101 de J.-C.), un prodige surprenant et terrible eut lieu dans la sainte cité de Jérusalem. La lumière du tombeau du Christ, notre Seigneur, cessa de s'enflammer comme d'habitude (1); elle ne brilla pas le jour du samedi, et les lampes restèrent éteintes jusqu'au dimanche; après quoi elles s'allumèrent à partir de la neuvième heure. Ce phénomène plongea dans la stupeur tous les fidèles. Ce qui l'occasionna, c'est qu'ils avaient dévié vers la gauche de la route et abandonné la voie légitime, qui est à la droite du chemin des péchés. Ils goûtèrent au calice rempli d'une lie amère. Les ministres même de la sainte Église se vautraient dans la fange avec une ardeur qui n'était jamais satisfaite. Au milieu de pareils désordres, ils avaient cessé de détester le péché, quelque énorme qu'il fût. Mais, ce qui est pire encore, ils avaient préposé des femmes au service du saint Sépulcre et de tous les couvents de Jérusalem. Les crimes les plus abominables s'accumulaient devant Dieu. Ils chassèrent des monastères les Arméniens, les Romains, les Syriens et les Géorgiens. Lorsque les Franks eurent vu ce prodige, qui était un indice accusateur contre eux, ils éloignèrent les

femmes du service des couvents et rétablirent chaque nation dans ceux qui lui appartenaient. En même temps, les cinq nations fidèles (2) se mirent à adresser leurs prières à Dieu. Le Seigneur les exauça, et la lampe du saint Sépulcre prit feu le dimanche, ce qui ne s'était jamais vu auparavant; car cette lumière commençait toujours à briller à point nommé le samedi, à la onzième heure du jour (3).

XXII. Cette même année, le comte de Saint-Gilles retourna de chez les Franks, parce qu'à l'époque où la sainte cité de Jérusalem fut enlevée aux infidèles, il prit la lance du Christ et partit; et lorsque l'on sut qu'il l'avait emportée, toutes les populations se soulevèrent. Il revint dans l'intention d'attaquer Tripoli (1). Il comptait 100,000 guerriers sous ses ordres. Arrivé à Constantinople, il fut comblé de présents par Alexis, qui lui fournit les moyens de traverser l'Océan. Mais le roi des Grecs renouvela envers les Franks l'œuvre de Judas; car il fit dévaster par l'incendie tous les pays qu'ils avaient à parcourir, ordonna de les guider à travers des plaines désertes, et empêchant qu'ils reçussent des vivres, les condamna à souffrir les tourments de la faim. Réduits aux dernières extrémités, ils mangèrent leurs chevaux. Alexis, qui avait fait prévenir sous main les Turks de leur marche, souleva toutes leurs forces contre eux. Le sultan Kilidj Arslan accourut, leur livra une grande bataille dans les environs de Nicée, et en fit un horrible carnage. Cent mille Franks périrent. Saint-Gilles se sauva avec trois cents hommes seulement et se réfugia dans Antioche (2). Tout le reste de l'armée chrétienne avait passé sous le tranchant du glaive. Les femmes et les enfants furent emmenés esclaves en Perse. Cette défaite fut le châtiment de leurs péchés; car tous avaient suivi avec amour la voie criminelle, et abandonné celle de Dieu. Le comte d'Antioche, Tancrède, profita de l'occasion pour s'emparer de la personne de Saint-Gilles, et le fit conduire chargé de chaînes dans la ville de Sarouantavi (3). Quelque temps après, le patriarche des Franks, qui était à Antioche, et les autres membres du clergé intercédèrent pour lui auprès de Tancrède, qui lui rendit la liberté. Saint-Gilles, délivré de ses fers, réunit des troupes et alla in-

vestir Tripoli ; il pressa vivement cette ville , et en construisit une tour auprès (4).

A la même époque , le grand comte frank de Poitou (5), à la tête d'une armée de 300,000 cavaliers , traversa le pays des Romains et des Grecs , et parvint avec ces forces imposantes devant Constantinople. Il parla avec une souveraine hauteur à Alexis , lui accordant seulement le titre d'*Eparche* et non de *Roi*, quoique le comte ne fût lui-même qu'un jeune homme de vingt ans environ. Il effraya Alexis et tous les Grecs. Le roi se rendit au camp du comte de Poitou avec les grands de sa cour , et , à force d'instances , l'amena dans la ville. Il lui fit une magnifique réception , lui donna d'immenses trésors et de splendides festins , et fit de grands frais pour le transporter de l'autre côté de l'Océan , dans la contrée de Kamir (6). Il lui donna aussi des troupes grecques pour l'accompagner. Dès ce moment il mit à exécution ses projets perfides , en prescrivant à ses officiers de conduire les Franks à travers des lieux inhabités. On leur fit parcourir pendant quinze jours des solitudes dépourvues d'eau , où rien ne s'offrait aux regards que le désert dans toute son aridité , rien que les âpres rochers des montagnes. L'eau qu'ils trouvaient était blanche comme si l'on y avait dissous de la chaux , et salée. Alexis avait recommandé de mêler de la chaux au pain , et de le leur fournir ainsi apprêté. C'était un crime énorme devant Dieu. Ainsi affamés et épuisés pendant une longue suite de jours , les croisés virent la maladie se glisser dans leurs rangs. La conduite de ce prince à leur égard avait pour motif la rancune qu'il nourrissait contre eux de ce qu'ils avaient violé le serment qu'ils lui avaient fait dans l'origine , et n'avaient pas tenu leurs promesses. Mais les Grecs n'en furent pas moins coupables aux yeux de Dieu , en se montrant impitoyables envers les croisés , en les rendant victimes de leurs vexations et de leur perfidie , et en causant leur ruine (7). Aussi le Seigneur permit que les infidèles marchassent contre les Grecs et leur fissent expier leurs péchés.

XXIII. Le grand sultan d'Occident , Kilidj Arslan , ayant appris l'arrivée des Franks , écrivit à Néo-Césarée (Nigisar) , pour en prévenir

Danischmend, ainsi que les autres émirs. Puis, à la tête d'une armée immense, il s'avança contre les chrétiens. Ceux-ci se rencontrèrent avec les infidèles dans la plaine d'Aulos (1). Une lutte acharnée s'ensuivit et dura une bonne partie du jour; le sang coula à flots. Les Franks, écrasés et perdus dans un pays étranger pour eux, ne voyaient aucun moyen de sortir de leur situation désespérée. Dans leur perplexité, ils se groupèrent et s'arrêtèrent comme des bestiaux effrayés. Ce fut une journée sanglante et terrible pour eux. Sur ces entrefaites, le général qui commandait les Grecs prit la fuite. Le comte de Poitou, placé sur une montagne voisine dont les infidèles entouraient la base, contemplait la défaite des siens. Quel spectacle ! Les arcs vibraient de tous côtés avec un bruit strident; les chevaux se cabraient effrayés, et les montagnes retentissaient du bruit du combat. A la vue de ses soldats exterminés, le prince frank pleura amèrement. Les infidèles ayant redoublé d'efforts, le comte, acculé sur tous les points, prit la fuite avec 400 cavaliers. Son armée, forte de 300,000 hommes, fut détruite entièrement. Il alla chercher un asile à Antioche, auprès de Tancrede, et de là se rendit à Jérusalem. Il en partit au bout de quelques jours pour le pays des Franks, d'où il était venu. Il jura par un serment solennel de revenir contre les Perses, de tirer vengeance de cet échec et de punir la perfidie du roi des Grecs. Il voyait, en effet, ses soldats traînés captifs par milliers en Perse.

XXIV. Cette même année, l'Egypte entière se mit en mouvement, et s'étant réunie en une armée immense, marcha contre Jérusalem. Le roi de la ville sainte s'avança contre les infidèles avec une poignée de troupes qui furent mises en déroute. Baudouin courut se réfugier à Jérusalem. Ce fut dans cette rencontre que fut tué le comte de Delouk (1), Guillaume Sandzavel (2). Le roi Baudouin avait d'abord gagné Baalbek, et c'est de là qu'il arriva chez lui; tandis que les infidèles, fiers de ce triomphe signalé, rentraient à Ascalon, qui leur appartenait (3).

XXV. L'année 551 de l'ère arménienne (1102 de J.-C.), fut marquée par une violente perturbation de la foi religieuse, dont la célébration de

la Pâque devint l'occasion. Dix nations chrétiennes tombèrent à ce sujet dans l'erreur, à l'exception des Arméniens et des Syriens, qui maintinrent la véritable tradition. Les Romains et les Franks reçurent la mauvaise semence répandue par l'infâme hérétique Iridon, qui établissait l'ère de la Pâque au 5 avril, et faisait coïncider la pleine lune avec la fête de saint Lazare, en fixant cette ère au samedi, tandis que pour les Arméniens, les Syriens et les Hébreux, elle tombait au 6 avril. Lui, la fit cadrer avec le dimanche des Rameaux. Ce philosophe Iridon, qui était Romain d'origine, avait ainsi faussé l'ordre du calendrier, parce que lorsque le calendrier fut établi, d'après la forme du cycle composé de dix-neuf divisions, les autres savants ne l'avaient pas appelé pour concourir à ce travail. Cet oubli lui inspira une extrême animosité contre eux; il vint, et s'étant saisi furtivement de leurs livres, il fit du 6 un 5, et des premiers nombres les derniers : calcul qui déplace la célébration de la Pâque tous les vingt-cinq ans. C'est là ce qui produisit l'erreur dans laquelle se trouvèrent les Grecs et les Romains, à chaque renouvellement de cette période. Tel fut le comput auquel Iridon donna cours parmi les Romains, et d'où naquirent de grands débats entre les Grecs et les Arméniens. Les Franks n'avaient aucun souci de disputer avec ces derniers sur ce point de doctrine; mais il en fut tout autrement des Grecs, qui eurent les plus violentes querelles avec les Arméniens. Les habitants d'Antioche, de toute la Cilicie et d'Edesse eurent des discussions sans fin à soutenir avec eux sur ce point de théologie, parce que les Grecs s'efforçaient d'imposer aux Arméniens leur calendrier vicieux. Par ces luttes, ils suscitèrent des désagréments à notre nation, sans toutefois réussir à l'ébranler. Les Syriens d'Edesse, cédant à la crainte, embrassèrent le parti des Grecs, et renoncèrent à l'alliance qu'ils avaient formée avec les Arméniens.

Précédemment les Grecs étaient tombés dans une erreur semblable, et les lampes [du saint Sépulcre] ne s'allumèrent pas. Dans cette occasion, les infidèles massacrèrent les pèlerins accourus pour visiter les saints lieux. C'était sous le règne de [l'empereur] Basile, et dans l'année

455 de notre ère (1106 de J.-C.). Dans cette troisième partie de notre histoire (1), les Grecs se montrent pour la seconde fois dans l'aberration sur le même sujet. Les ecclésiastiques d'Edesse en avertirent par une lettre le patriarche universel d'Arménie, Grégoire (Krikor), qui habitait la Montagne-Noire, dans le célèbre couvent d'Arek ; et il leur répondit de sa propre main pour les engager à demeurer fermes dans la foi orthodoxe (2). En recevant sa lettre, les fidèles d'Edesse furent plus que jamais confirmés dans la véritable doctrine. A la Pâque, les habitants de Jérusalem allumèrent les lampes (du saint Sépulcre) par supercherie et en fraude ; et trompant leurs nationaux, se servirent pour ces lampes divines d'un feu subreptice. Mais elles s'allumèrent exactement à la Pâque des Arméniens, comme en furent témoins tous les Chrétiens qui se trouvaient à Jérusalem. Alors les Grecs furent couverts de confusion, parce qu'ils avaient célébré cette fête le jour du dimanche des Rameaux..

XXVI. Cette même année, le roi d'Egypte et celui de Damas firent une nouvelle levée de troupes, et s'avancèrent avec des forces très-considérables contre Jérusalem. Le roi Baudouin se porta à leur rencontre. Les Egyptiens avaient déjà mis les chrétiens en déroute, après une lutte acharnée, lorsque l'on vit débarquer des masses de Franks, qui repoussèrent les Egyptiens, les mirent en fuite et les taillèrent en pièces, sans faire quartier à aucun (1).

Baudouin étant parti pour retourner à Jérusalem, un Musulman (Dadjig) d'Acre, éthiopien de nation, qui se tenait en embuscade sous un arbre, l'atteignit d'un coup de pique dans les côtes. Le meurtrier fut tué sur la place même, mais la blessure du roi resta incurable jusqu'à sa mort. Jérusalem, désolée de ce funeste accident, fut plongée dans le deuil et la tristesse. Ce malheur fut la punition de la fausse célébration de la Pâque.. Déjà les Grecs avaient osé donner l'exemple d'une pareille subversion sous le règne de l'empereur Basile, lorsque les lampes ne s'allumèrent pas, et que les infidèles massacrèrent les pèlerins dans l'église de la Résurrection, à l'entrée du saint Sépulcre.

XXVII. Au commencement de l'année 552 de l'ère arménienne (1103 de J.-C.), un châtement terrible frappa la ville d'Edesse. Une inondation survint le cinquième jour de la Petite semaine (1), inondation qui rappela le souvenir du déluge universel. L'air, violemment agité, se condensa dans l'atmosphère; des bruits accompagnés d'éclats de tonnerre se firent entendre; toute la face du ciel était bouleversée avec un fracas horrible : quelques personnes pensaient que c'en était fait de la ville d'Edesse. A partir de l'aurore, il tomba des torrents de pluie mêlés de grêle. Au lever du soleil, les eaux se frayant une issue du côté de l'ouest, se développèrent dans toute l'étendue qui va d'une colline à l'autre; elles se précipitèrent contre le rempart, et l'entr'ouvrant, envahirent toute la ville, dont une partie fut détruite. Un grand nombre de maisons s'écroulèrent, et beaucoup d'animaux périrent. Mais personne ne perdit la vie dans ce désastre si imprévu et si subit, parce qu'il eut lieu de jour, et que chacun put s'échapper.

XXVIII. Cette même année, le comte des Franks, Boëmond, fut racheté des mains de Danischmend, au prix de 100,000 tahégans (1), par l'intermédiaire et grâce à la générosité du grand chef arménien Kôgh Vasil (2). C'est lui qui fournit les fonds de cette rançon, tandis que le comte d'Antioche n'y contribua en rien. Vasil réunit tout ce qu'il put d'argent, en employant, pour se le procurer, toutes les ressources et tous les soins imaginables, et fit porter la somme exigée jusqu'aux limites de sa province. Vasil alla au-devant de Boëmond devenu libre; le reçut avec hospitalité dans son palais, le traita avec la plus grande distinction et lui offrit de magnifiques présents. Il ne se montra pas moins généreux envers ceux qui avaient amené le comte : les largesses qu'il leur distribua montaient à 10,000 tahégans. Au bout de quelques jours, Boëmond partit pour Antioche, après être devenu, par la consécration de serments solennels, le fils adoptif de Kôgh Vasil. Quant à Richard, neveu de Boëmond, Danischmend l'offrit en cadeau au roi Alexis, en retour de sommes considérables que celui-ci lui donna.

XXIX. Cette même année, le comte d'Edesse, Baudouin, rassem-

bla des troupes et entreprit une expédition contre les Turks, sur le territoire des Musulmans (Dadjigs), dans le district de Mardin (1). Il les extermina, et fit prisonnier leur émir Oulough-Salar (2). Il s'empara de leurs femmes et de leurs enfants qu'il rendit esclaves; il prit aussi des troupeaux de brebis par milliers, environ mille chevaux, et autant de gros bestiaux et de chameaux. Il rentra à Edesse avec ce butin.

XXX. Cette même année, le patriarche d'Arménie, le seigneur Basile, (Parsegh), étant parti de la ville d'Ani, escorté de tous ses serviteurs, de nobles, d'évêques et de prêtres, se rendit à Edesse. Le comte Frank, Baudouin, l'accueillit avec les égards dus à sa haute dignité ecclésiastique, lui donna des villages, le combla de présents et lui témoigna beaucoup d'amitié.

XXXI. Cette même année, mourut le patriarche d'Albanie (1), le seigneur Etienne (Sdép'hanos). Alors le patriarche d'Arménie, le seigneur Basile, et les évêques d'Albanie tinrent une assemblée, et le frère d'Etienne fut sacré et installé comme son successeur, dans la ville de Kandzag (2). Mais dans la suite il se montra indigne de ces augustes fonctions : il fut excommunié par le seigneur Basile, puis chassé de son siège et privé de sa dignité. Cette punition lui fut attirée par sa mauvaise vie.

XXXII. L'année 553 de l'ère arménienne (1104 de J.-C.), le comte d'Edesse Baudouin et Josselin rassemblèrent des troupes et marchèrent contre Kharran (1). Ils envoyèrent à Antioche, appeler le grand comte des Franks, Boëmond, ainsi que Tancrède. Ils s'adjoignirent toutes les troupes arméniennes, et formèrent une armée très-nombreuse. Arrivés devant Kharran, ils assiégèrent vigoureusement cette ville; elle eut cruellement à souffrir du manque de vivres. Pendant ce siège, un Frank fit une chose très-déplaisante à Dieu. Après avoir ouvert un pain et y avoir fait ses ordures, il alla le déposer en face de la porte de la ville. Par malheur, les habitants ayant aperçu ce pain, l'un d'eux se jeta dessus et s'en saisit pour le manger; mais ayant découvert les saletés qu'il contenait, il fut pris de dégoût. Néanmoins il l'emporta et vint le

montrer aux autres. A cette vue, des gens judicieux dirent : « C'est là un péché que Dieu ne laissera pas impuni ; il ne leur accordera pas la victoire, parce qu'ils ont souillé le pain ; profanation sans exemple sur la terre. »

Cependant les Perses marchèrent contre les chrétiens, ayant à leur tête Djeghermisch, émir de Mossoul (2), et Soukman, fils d'Artoukh. Les chefs des Franks ayant appris l'approche des infidèles, partirent tous joyeux pour aller à leur rencontre. Ils étaient déjà à deux journées de marche de la ville, à un lieu nommé Auzoud (Sablonneux). Le comte d'Edesse et Josselin, pleins de présomption, placèrent Boëmond et Tancrede dans un poste éloigné, en se disant : « C'est nous qui attaquerons les premiers les infidèles et seuls nous aurons l'honneur de la victoire. » Mais lorsque la lutte se fut engagée entre Baudouin et Josselin d'un côté, et les Turks de l'autre, l'action devint sanglante et terrible ; un pays étranger, celui des Musulmans (Dadjigs), en était le théâtre. Les Perses eurent le dessus et firent tomber sur les chrétiens le châtimeut d'un Dieu irrité. Le sang coula à torrents, et les cadavres jonchèrent le sol. Plus de 30,000 chrétiens furent immolés et la contrée resta dépeuplée. Le comte d'Edesse Baudouin et Josselin furent faits prisonniers, et trainés en captivité. Les autres [deux chefs franks], ainsi que leurs troupes, n'éprouvèrent aucun mal. Ils prirent avec eux leurs plus vaillants soldats et coururent chercher un asile à Edesse.

Ce qui affligea surtout les chrétiens d'Edesse, c'est que les habitants de Kharran, coupant la retraite à ces débris échappés aux mains des infidèles, cernèrent la montagne et la plaine, et massacrèrent tous les fuyards, au nombre de dix mille. Ils causèrent plus de mal aux fidèles que les Turks eux-mêmes. Une profonde douleur, les plaintes, la tristesse, les pleurs, tel était le spectacle que présentait Edesse. On n'entendait partout que lamentations et gémissements. Toutes les contrées chrétiennes étaient livrées au désespoir. Le comte Baudouin fut conduit à Mossoul, ville des Musulmans (Dadjigs), et Josselin à Harsenkev (3), chez Soukman, fils d'Artoukh. Ce fut Djeghermisch qui emmena Baudouin.

Cependant Boëmond conçut le projet de retourner dans le pays des Franks pour aller chercher du renfort, et il laissa le gouvernement d'Edesse et d'Antioche à son neveu Tancrede. Lorsqu'il fut parvenu chez les Franks, il rencontra une dame fort riche, qui avait été mariée à Etienne Pôl (Sdep'han Bôl), comte frank d'une illustre origine. Boëmond ayant habité chez cette dame, elle le retint de force, en lui disant : « Prends-moi pour ta femme, car j'ai perdu mon mari, et ma terre ainsi que ma cavalerie qui erre à l'aventure, sont sans maître. » Mais Boëmond rejeta ces propositions : « Je suis venu ici, lui répondit-il, lié par un serment solennel, pour me procurer des troupes, et je désire m'en retourner promptement, pour porter secours aux débris de l'armée chrétienne, entourée en ce moment par les infidèles de la Perse. » Cette femme renouvela ses instances avec une violence extrême, quoique Boëmond lui opposât toujours les mêmes refus. Voyant sa persistance inébranlable, elle le fit charger de chaînes et jeter en prison. Après y avoir demeuré quelques jours, il céda, et l'ayant épousée, il eut d'elle deux fils. Au bout de cinq ans, le grand comte des Franks mourut, sans avoir revu l'Asie (4).

XXXIII. Cette même année, Danischmend, grand émir du pays des Romains, et Arménien d'origine, cessa de vivre. C'était un homme bon, le bienfaiteur des populations, et très-miséricordieux envers les fidèles. Sa perte fut vivement sentie par les chrétiens qui dépendaient de lui. Il laissa douze fils, dont l'ainé, nommé Gazi (Khazi) (1), lui succéda et se défit secrètement de ses frères.

XXXIV. Cette même année, mourut Soukman, fils d'Antoukh, qui possédait autrefois la sainte cité de Jérusalem. Antoukh y laissa des traces bien visibles de son passage dans l'église de la Résurrection. Car on y remarque trois flèches qu'il lança au plafond, et qui y sont restées fixées jusqu'à présent. Il finit ses jours à Jérusalem, et fut enterré sur le chemin qui conduit au temple de Salomon. Son fils, Soukman, était un méchant homme, une bête féroce, ardente à verser le sang. Il avait rassemblé des troupes perses et marchait au secours de Tripoli contre

les Franks, lorsque la mort le surprit en route. Aussitôt ses soldats se débandèrent et s'en revinrent dans leur pays.

XXXV. Cette même année, mourut le roi des Perses, Barkiarok, fils de Mélik-Schah, fils d'Alp-Arslan (Apaslan). Il eut pour successeur Dap'har (1), qui était né d'une femme Kep'htchakh (2), la même qui avait empoisonné le puissant monarque Mélik-Schah, à Bagdad.

XXXVI. Cette même année, la ville de Marasch fut perdue pour les Grecs ; le Prince des princes ayant quitté cette ville, la céda à Josselin. Il vendit en outre l'image de la sainte Mère de Dieu, pour une forte somme, au grand chef arménien, Thoros (1), fils de Constantin, fils de Roupén, et partit pour Constantinople.

XXXVII. L'année 554 de l'ère arménienne (1105 de J.-C.), le saint patriarche Grégoire (Krikorès), nommé aussi Vahram, fils de Grégoire (Krikor), fils de Vassag, et Bahlavouni d'origine, termina sa carrière. Ainsi tomba la colonne de la foi arménienne, le rempart de l'Eglise de la Nation orientale, le véritable pasteur du troupeau du Christ, et le modèle des religieux, qu'il surpassait tous par ses austérités, sa science et l'exercice des plus solides vertus (1). Après avoir siégé pendant quarante ans sur le trône pontifical, il se trouvait au moment de sa mort chez le grand prince arménien Kôgh Vasil, cet illustre guerrier auprès duquel s'étaient alors groupés les débris de notre armée nationale. Il y avait là aussi un jeune homme nommé Grégoire (Krikorès) (2), petit-neveu (fils du fils de la sœur) du seigneur Vahram. Le patriarche Grégoire (Krikorès) le désigna, dans une assemblée, pour lui succéder comme patriarche universel de l'Arménie, après la mort du seigneur Basile (Parsegh), et plaça l'exécution de ses volontés sous la sauvegarde de Vasil, seigneur de Kessoun et autres lieux. Le seigneur Basile se conforma aux ordres de Grégoire, et, dès ce jour, il prit auprès de lui Grégoire, fils d'Abirad, patriarche désigné. C'est dans le mois de Dré, la première semaine du carême de l'été (3), un samedi, que mourut ce saint patriarche ; il fut enterré avec solennité à Garmir-Vank (4), non loin de Kessoun (5). Le seigneur Etienne (Sdep'hianos), supérieur de ce couvent, réunit autour de son

tombeau des moines et des prêtres, et l'envoya rejoindre les milices des saints avec les honneurs dus à son rang de pontife. Vasil et les autres membres de la noblesse arménienne versèrent des larmes amères sur cette perte, et déplorèrent profondément le vide qu'elle allait produire parmi eux. Les Arméniens pleurèrent au souvenir de cet homme de bien et en se rappelant le sort qui les condamnait à vivre déshérités de leur souveraineté nationale au milieu des nations étrangères, et à mourir loin de leur patrie.

XXXVIII. Cette année, mourut le thaumaturge, l'éminent Marc, ermite. Il avait passé soixante-cinq années de sa vie dans la retraite, ne se nourrissant que d'herbages, sans goûter au pain ni à aucun autre aliment. Il possédait l'intuition des prophètes, et beaucoup de personnes avaient acquis la certitude que tous les jours l'Esprit-Saint se révélait à lui. Il habitait dans la province de Mog (1), sur une montagne aride appelée Gonkanak. Il était Syrien de Kharsina (2), d'un endroit voisin du territoire de la ville de Marasch. Par ses prières, il fit jaillir de l'eau en deux endroits différents, dans ce pays. Lorsque les Franks conquièrent la sainte cité de Jérusalem, il prédit que les Perses reprendraient le dessus et pénétreraient, le glaive à la main, jusqu'au bord de la mer Océane, prédiction dont nous avons vu, en effet, l'accomplissement.

[Voici ses paroles :]—« Nous dirons au sujet des prêtres et des peuples, qu'ils se relâcheront de la foi, et que le culte de Dieu cessera parmi eux, leur croyance s'affaiblira, et les portes de la sainte Eglise se fermeront. Ils seront aveuglés par leur perversité; ils oublieront de nouveau les préceptes de l'Evangile. Les péchés et le mal inonderont la surface de la terre, et les fils des hommes seront emportés au milieu du débordement des crimes, comme au milieu des flots de la mer. Toutes les nations fidèles cesseront de pratiquer la justice. »

Ce digne moine fut enterré dans le couvent de Gasdaghôn, auprès du château fort de Vahga, dans la chaîne du Taurus.

XXXIX. Cette même année, Djeghermisch, émir de Mossoul et de Nisibe (Medzpin), vint, à la tête de forces considérables qu'il avait réunies,

camper à la porte d'Edesse au moment de la moisson. Le général des Franks, Richard, auquel Tancrede avait confié la défense de cette ville, fit imprudemment une sortie à la tête de son infanterie, pour se mesurer avec les milices aguerries de la Perse. Celles-ci, profitant de cette faute, fondirent sur eux, et les rejetèrent tous dans les fossés de la ville. Les Chrétiens perdirent quatre cent cinquante hommes. Les infidèles écorchèrent les têtes des cadavres, et les emportèrent en Perse. Ce désastre jeta le désespoir dans Edesse. Chaque famille était dans la désolation, chaque maison retentissait de gémissements. Les campagnes ruisselaient de sang. Après quoi, Djeghermisch rentra en triomphe dans son pays.

XL. Cette même année, mourut le comte des Franks, Saint-Gilles, pendant qu'il assiégeait Tripoli. Il laissa la ville extérieure qu'il avait bâtie (1) et ses troupes au fils de sa sœur, Bertrand (2), guerrier illustre. C'est ce Saint-Gilles qui avait emporté la lance du Christ et l'avait donnée au roi Alexis, à Constantinople.

XLI. Cette même année, la ville d'Ablastha, dans la province de Dchahan (1), eut à souffrir bien des tourments et des calamités de la part des Franks. Elle fut tellement maltraitée, que les habitants résolurent de s'en venger cruellement. Ils se tournèrent du côté des infidèles. Leur ayant envoyé un secret message, et ayant appelé dans leurs murs la cavalerie de la province, les Arméniens se liguèrent avec eux et investirent la forteresse. « Va-t'en chez ta nation, dirent-ils au chef des Franks, et que Dieu soit avec toi. » A ces mots, ceux-ci, furieux, s'élançèrent comme des bêtes féroces sur les habitants. Mais ces derniers furent vainqueurs et les massacrèrent tous, pas un n'échappa. Le Seigneur tint compte aux gens d'Ablastha de ce qu'ils avaient fait, comme d'un acte de justice. Cette journée vit périr environ trois cents hommes, qui expièrent ainsi les maux dont ils avaient accablé les fidèles, car ils avaient ruiné le pays et l'avaient dépeuplé. La terre ne portait plus que des ronces et était devenue stérile sous leurs pas. Les vignes et les arbres se séchèrent, les plaines se hérissèrent de chardons, les sources

tarirent. Ils détruisirent l'affection et la joie entre amis ; la trahison et la haine s'étendirent partout. Les fidèles, rebutés par les vexations dont ils les rendaient victimes, ne venaient plus avec un concours empressé à l'église. Les portes de la maison du Seigneur se fermèrent ; les lampes qui l'éclairaient s'éteignirent ; les bénédictions de Dieu cessèrent de s'attacher à son temple. Les prêtres furent courbés sous le joug de la plus dure servitude et jetés en prison. Les autels et les baptistères furent abattus et détruits ; les mystères de la croix disparurent dans l'ombre ; l'odeur de l'encens se perdit ; les louanges de Dieu furent empêchées tout à fait dans la province d'Ablastha. En d'autres endroits les chapelles furent démolies. Les prêtres devinrent un objet de mépris. La controverse religieuse fut abolie, la vérité persécutée, la justice rejetée, la piété proscrite. Le jugement du redoutable tribunal de Dieu fut mis en oubli. Ces maux furent l'ouvrage de la nation enragée des Franks. Car alors les chefs et les guerriers les plus illustres de cette nation n'existaient plus, et leurs principautés avaient passé à des successeurs indignes. Telle est la cause qui porta les Franks à susciter aux fidèles des persécutions et des tourments qui n'avaient au fond d'autre mobile que la cupidité.

XLII. Cette même année, l'église de Sainte-Sophie, à Edesse, s'écroula du côté occidental ; une grande partie de cet édifice tomba.

XLIII. Cette même année, apparut une comète d'un aspect terrible à la fois et merveilleux, et dont l'orbe immense inspira l'effroi à tous ceux qui aperçurent cet astre. Elle occupait le sud-ouest. Sa queue couvrait une vaste étendue de la voûte céleste. C'était le 13 février, le soir de la fête de la Purification, qu'elle se leva sur l'horizon. Elle brilla pendant cinquante jours, jetant la consternation dans tous les cœurs, parce que le mouvement de sa queue ressemblait aux ondulations d'un fleuve. Personne n'avait jamais ouï parler d'un phénomène pareil. Les savants et les gens d'expérience assurèrent que c'était l'astre d'un roi, et que cette année il en naîtrait un qui étendrait son empire d'une mer à l'autre, comme le grand Alexandre de Macédoine.

Cette même année, les Arabes sortirent de leur pays, au nombre de trente mille environ, pour venir s'emparer d'Alep et de toute la contrée des Musulmans (Dadjigs) (1). Le vaillant champion de Dieu, Tancrede, comte d'Antioche, s'avança contre eux, et les ayant mis en fuite, rentra dans cette ville avec un riche butin.

XLIV. L'année 555 de l'ère arménienne (1106 de J.-C.), Djeghermisch, émir de Mossoul, fut tué par Djawali (Dchauli) (1), émir perse, dans une lutte acharnée qui s'était déclarée entre eux. Djawali vainquit Djeghermisch, et l'atteignit d'une flèche. Quelques jours après, cette bête féroce expira, laissant sa principauté au sultan Kilidj Arslan. Il lui donna aussi Baudouin, comte d'Edesse, qu'il retenait dans les fers. Kilidj Arslan, sultan d'Occident, ayant réuni ses troupes, vint prendre possession de Mossoul, de Djezira (2), et de toutes les contrées qui appartenaient à Djeghermisch.

XLV. Cette même année, mais antérieurement à ces événements, Kilidj Arslan était venu avec des forces imposantes assiéger Edesse. Il fit pendant quelques jours de grands efforts pour se rendre maître de cette ville, mais il échoua. Ayant opéré sa retraite, il vint s'emparer de Khar-ran. Après avoir soumis tout le pays qui en dépend, il regagna ses états.

XLVI. L'année 556 de l'ère arménienne (1107 de J.-C.), une guerre terrible éclata dans la province de Mossoul qui appartient aux Musulmans (Dadjigs). Kilidj Arslan et l'émir Djawali, chacun à la tête de troupes nombreuses, en vinrent aux mains. Il y eut de part et d'autre beaucoup de sang répandu. Mais la victoire se déclara pour Djawali. Les débris de l'armée du sultan se sauvèrent à Mélitène. Ce dernier périt dans l'action et sa mort fut un deuil pour les chrétiens. Car c'était un prince d'une bonté et d'une bienveillance extrêmes. Ses quatre fils se mirent en possession des provinces qu'il avait assignées à chacun d'eux.

XLVII. Cette même année, un corps de douze mille Perses franchit le Taurus et pénétra dans la province d'Anazarbe, semant la désolation dans tout le pays appartenant à Thoros, fils de Roupén. Après avoir traversé la plaine de Marasch et avoir fait une multitude de captifs, ils

parvinrent sur le territoire de Kôgh Vasil, à un lieu nommé Pertousd (1), dans les limites consacrées (2). A la nouvelle de cette invasion, Vasil ayant réuni la légion arménienne, ces soldats intrépides comme des aigles, courageux comme de jeunes lions, coururent à l'ennemi, et après une lutte longue et acharnée, remportèrent une victoire complète. Ayant mis les Turks en déroute, ils se mirent tous ensemble à les poursuivre, l'épée dans les reins, et en les massacrant. Ils leur enlevèrent quantité de prisonniers, et leur reprirent le butin et les captifs dont ils s'étaient emparés. Vasil s'en revint avec toute la noblesse arménienne, fier et joyeux de ce beau succès, et rentra dans la ville de Kessoun. Il rendit des actions de grâces à Dieu, qui avait confondu les ennemis de la croix.

XLVIII. Au commencement de l'année 557 de l'ère arménienne (fin de 1107 de J.-C.), les Perses rassemblèrent une nouvelle armée, forte de six mille hommes, tous guerriers d'élite, placés sous le commandement de leur sultan. Ils marchèrent contre Vasil pour tirer vengeance de l'échec qu'il leur avait fait récemment éprouver à Pertousd. Comme des animaux furieux, ils arrivèrent sur le territoire de la ville de Hassan Messour (1), au temps de la moisson et des récoltes. Les ouvriers des champs furent, les uns exterminés, les autres réduits en servitude. Les infidèles s'arrêtèrent auprès de la forteresse de Harthan (2). Kôgh Vasil, instruit de leur approche, s'avança contre eux à la tête de cinq cents hommes. Cette poignée de braves arméniens combattit avec une rare intrépidité. Les nobles s'excitant l'un l'autre, à l'envi, se distinguèrent par les plus brillants faits d'armes. L'un d'eux, Ablasath, chargea à la tête des siens ; Pierre, oncle maternel de Kôgh Vasil, secondé par ses nobles, se signalait par ses prouesses ; Vasil, surnommé Dgha (jeune enfant), noble du côté de sa mère, à la tête d'un détachement, et en compagnie avec l'intrépide Dikran, qui descendait de l'une des plus illustres familles d'Arménie, culbuta les ailes de l'armée perse. La vaillante légion arménienne fit des prodiges de valeur, et remporta sur les infidèles une victoire décisive. Elle

en fit un horrible massacre, et s'empara de la personne du sultan d'Arménie(3) et d'une foule d'officiers perses. Kôgh Vasil les emmena en esclavage, en les faisant marcher devant lui. Après ce magnifique triomphe, il rentra, chargé de butin, dans sa ville de Kessoun. Il remit en liberté tous les prisonniers faits par les infidèles, et l'allégresse éclata parmi les chrétiens.

XLIX. Cette même année, Josselin racheta à Djawali le comte d'Edesse, Baudouin, pour une somme de trente mille tahégans. Ceux-ci se rendirent auprès de Vasil, qui les accueillit de la manière la plus honorable et les combla de présents. Baudouin étant parti, réunit un corps de cavalerie à Raban (1), ville qui appartenait à Vasil, dans l'intention de faire la guerre au pieux Tancrède. Baudouin et Josselin commirent une œuvre d'iniquité criminelle au plus haut point devant Dieu. Ils envoyèrent un message à l'émir perse Djawali, et lui persuadèrent de venir à leur aide avec cinq mille cavaliers, et attaquèrent avec acharnement le comte d'Antioche, Tancrède. Cette agression était motivée sur ce que Tancrède, pendant leur captivité, s'était emparé des districts qui leur appartenaient, et refusant de les rendre, voulait que ces deux princes fussent ses vassaux, prétention qu'ils repoussèrent bien loin. Vasil envoya aux deux chefs franks un corps de huit cents hommes, et un corps de Patzinaces (Badzénag) (2) qui faisaient partie de l'armée du roi des Romains, et qui étaient cantonnés dans la ville de Mopsueste (Msis) (3). Ces renforts réunis formèrent une armée considérable. Sur ces entre-faites, Tancrède, le champion du Christ, arriva avec un millier de cavaliers et un corps d'infanterie. L'engagement eut lieu sur les limites de Thelbaschar. Baudouin et Tancrède se combattirent l'un l'autre, avec rage et avec une valeur héroïque, tandis que les Perses écrasaient l'infanterie de Tancrède. Cependant celui-ci, tentant un suprême effort, vainquit Baudouin et le mit en fuite; puis fondant avec fureur sur Djawali et frappant à coups redoublés, il porta la mort dans les rangs de ses soldats. Dans cette journée, deux mille chrétiens restèrent sur la place. Après cette insigne victoire, Tancrède s'en retourna dans sa ville.

d'Antioche, et Baudouin, fugitif, alla se renfermer dans la forteresse d'Arventan (4). Josselin se sauva dans sa forteresse de Thelbaschar.

Lorsque les habitants d'Edesse connurent cette défaite, ils furent dans la désolation. Ils regrettaient Baudouin qu'ils croyaient mort. Alors ils tinrent, dans l'église de Saint-Jean, une assemblée où se trouvait l'archevêque frank de cette ville, pour se concerter sur le parti qu'il y avait à prendre ; car ils craignaient que la ville ne tombât de nouveau entre les mains de Tancrede, qui la remettrait sans doute à Richard. En effet, lorsque ce dernier occupait Edesse, il avait causé la ruine d'une foule de personnes. Dans cette réunion, les habitants inculpèrent vivement l'archevêque. « Que vos hommes, ajoutèrent-ils, et les nôtres, gardent la forteresse jusqu'à ce que nous sachions quel est le maître qui doit nous gouverner. » Mais le surlendemain arrivèrent Baudouin et Josselin qui firent leur entrée à Edesse et s'enquirent des propos qui avaient été tenus dans cette assemblée. Ils considérèrent ces propos comme très-dangereux et les interprétèrent dans un sens tout à fait criminel. Ils firent piller les maisons d'un grand nombre d'habitants et crever les yeux à des gens qui n'étaient nullement coupables. Ils indignèrent dans cette occasion de cruels supplices aux chrétiens, car les Franks prêtaient facilement l'oreille aux dénonciations les plus calomnieuses et se plaisaient à répandre le sang innocent. Ils poussèrent la cruauté à un tel excès qu'ils voulurent arracher les yeux à l'archevêque arménien, Etienne (Sdep'hanos). Les habitants, sachant qu'on n'avait rien à lui reprocher, le rachetèrent pour une somme de mille talégans.

L. Cette même année, l'hiver fut si rigoureux, que l'intensité du froid fit périr partout beaucoup d'animaux domestiques et d'oiseaux. En Perse, il tomba de la neige noire, phénomène qui fut interprété par les sages de cette nation, comme un présage funeste pour elle.

LI. Cette même année, il y eut dans la partie de l'Arabie qui se nomme Bosra (1), laquelle est la patrie de Job, de grands combats entre les Turks et les Arabes. Ceux-ci se défendirent avec la plus grande bravoure, mirent leurs ennemis complètement en déroute et les taillè-

rent en pièces. Cependant le général perse recruta de nouvelles troupes et se mit derechef en campagne. Après une lutte où il déploya une valeur extraordinaire, il repoussa les Arabes. Cinquante mille de ces derniers passèrent dans la province d'Alcp, afin de chercher à se mettre sous la domination de Tancrède, comte d'Antioche. Ayant demeuré là quelques jours, ils s'en retournèrent chez eux.

LII. L'année 558 de l'ère arménienne (1109 de J.-C.), Baudouin, comte d'Edesse, et Joscelin, comte de Thebaschar, réunirent des troupes, et se dirigèrent vers Kharran, afin de ravager le territoire de cette ville. Avec eux se trouvait un noble Arménien qui appartenait à l'armée de Vasil, et qui était fils de Dadjad (1), seigneur de Daron (2); il se nommait Ablasath, et était un des plus valeureux guerriers de son temps. Ayant quitté Vasil, par suite de quelques démêlés, il était venu à Edesse. Arrivés au vue de Kharran, les gens d'Edesse se mirent à ravager la campagne. Tout à coup quinze cents cavaliers turks fondirent sur eux et leur tuèrent cent cinquante hommes. Les Franks, qui étaient en petit nombre, prirent le parti de s'enfuir vers Edesse, tandis qu'Ablasath, poussant un cri d'aigle, et donnant ainsi le signal à ses troupes, se précipita sur les ennemis et les dispersa. Les Franks revinrent à la charge, mais les Turks les forcèrent de reculer. Ils se sauvèrent de nouveau vers Edesse, et quoique rudement menés par les infidèles, ils réussirent à rentrer sains et saufs dans ses murs. Ablasath, ne s'accommodant pas de la conduite des Franks, s'en retourna auprès de Vasil. Quoique blessé au bras, il ne succomba pas, parce que le fer (de son armure) avait arrêté la force du coup.

LIII. Cette même année, la ville maritime de Tripoli fut prise. Après onze ans de siège, les habitants fatigués des assauts terribles et du blocus rigoureux qu'ils soutenaient, car Baudouin, roi de Jérusalem et Bertrand, parent du grand comte de Saint-Gilles, les pressaient vivement, les habitants appelèrent Tancrède, comte d'Antioche, et lui donnèrent la ville.

Aussitôt le roi de Jérusalem et Bertrand se mirent en guerre avec

Tancrede ; en effet, c'étaient eux qui faisaient les travaux du siège. Le patriarche et les évêques franks intervinrent, et la paix ayant été rétablie, Tancrede reprit le chemin d'Antioche. Cependant le roi de Jérusalem équipa une flotte pour agir contre Tripoli, et ayant investi cette ville par mer et par terre, il l'attaqua avec vigueur. Les Franks l'ayant enfin emportée d'assaut, y mirent le feu, en exterminèrent la population, et y répandirent le sang à flots. Ils s'emparèrent de riches trésors, et emmenèrent d'innombrables captifs dans leur pays.

LIV. Au commencement de l'année 559 de l'ère arménienne (1110 de J.-C.), le comte d'Edesse voulut recommencer la guerre contre Tancrede. Baudouin et Josselin, le cœur plein de haine contre ce dernier, conçurent une pensée indigne d'un chrétien. Ils envoyèrent à Mossoul appeler à leur secours le général des Perses, Maudoud (Mamdoud) (1), guerrier intrépide, mais féroce et sanguinaire. Maudoud acquiesça à cette demande avec empressement, et ayant rassemblé tous ses Turks, il se mit en marche avec des forces imposantes et parvint sur le territoire de Kharran. Ayant mandé auprès de lui le comte d'Edesse, celui-ci, effrayé, n'osa pas se rendre à cette invitation. Maudoud, comprenant que le comte le fuyait (2), s'avança contre Edesse. Aussitôt Baudouin chargea Josselin d'aller chercher des troupes, et envoya dire au roi de Jérusalem d'accourir à son aide. Celui-ci était alors occupé au siège de Bérouth, ville située sur le bord de la mer Océane. Pendant que ces démarches avaient cours, l'émir Maudoud arrivait avec une armée qui se déploya sur toute l'étendue de la vaste plaine d'Edesse. Il investit de toutes parts la ville et couvrit [de ses bataillons] la montagne et les collines.

L'Orient entier était rangé sous ses drapeaux. Toutes les populations se sauvèrent et quittèrent le pays, qui devint désert, tandis que les assiégés, en butte à des attaques incessantes, étaient consternés. Pendant cent jours, ils furent dans la situation la plus critique et dans des angoisses extrêmes. Déjà accablés par les assauts qu'ils avaient à soutenir, ils commencèrent à souffrir de la famine. L'accès et la sortie de la ville étaient empêchés par la multitude des ennemis qui l'entouraient, et qui

massacraient tous ceux qui tombaient entre leurs mains. Dans la campagne aux environs s'amoncelaient les cadavres, l'incendie dévorait tout; pas un seul édifice ne resta sur pied. Par ce système de dévastations, Maudoud obéissait aux ordres du sultan, émir de l'Orient (3). Il détruisit les jardins qui étaient en dehors des murs et démolit jusqu'aux fondements les monastères qui s'élevaient sur la montagne. Cette guerre à outrance plongea Edesse dans la désolation.

Quelque temps après, et grâce à la protection de Dieu, Berouth était enlevée aux Musulmans (Dadjigs). Les habitants furent passés au fil de l'épée, et les Franks se gorgèrent de butin. Josselin assista à la prise de cette ville et y déploya la plus grande valeur.

De là il partit à la tête de l'armée pour marcher au secours d'Edesse, avec le roi de Jérusalem et Bertrand, comte de Tripoli. Ils allèrent trouver Tancrède à Antioche, et à force d'instances le décidèrent à les accompagner; puis, continuant leur route, ils arrivèrent chez le prince arménien Vasil, lequel donna l'ordre à ses troupes de s'équiper, et se dirigea vers Samosate. Le chef arménien Abelkharib (4), qui résidait dans la ville de Bir (5), prit part aussi avec ses troupes à cette expédition. Ces forces, réunies en un contingent considérable, parvinrent sur le territoire d'Edesse. A cette nouvelle, le général des Turks, Maudoud, leva le siège et se porta vers la ville de Kharran, tandis que les Franks arrivaient sous les murs d'Edesse, où ils établirent leur camp. Le lendemain, au point du jour, ils se disposèrent au combat. Déployant la sainte croix de Varak au haut d'une lance, ils la portèrent en tête de leurs bataillons. Sur ces entrefaites, les Turks reculèrent au delà de Kharran, afin d'attirer les chrétiens par un stratagème, dans un pays inconnu pour eux; en même temps, ils placèrent en embuscade, dans l'intérieur de la ville, un fort détachement. Les généraux franks ayant eu vent de ce piège, retournèrent sur leurs pas et vinrent camper non loin du château fort de Schénav (6), sur le territoire des Musulmans (Dadjigs), qu'ils attaquèrent résolument. Tancrède ayant su qu'une trame était ourdie contre les siens par les autres chefs, se retira

vers Samosate avec le corps qu'il commandait, et fit halte sur les bords de l'Euphrate. Bientôt toute l'armée franke vint le rejoindre. Les habitants d'Edesse et ceux de la province qui s'étaient renfermés dans la ville sortirent tous, jusqu'aux femmes et aux enfants, pour suivre les Franks.

Deux Franks accomplirent dans cette circonstance un acte de prévarication. Ils se rendirent au camp de Maudoud et abjurèrent la foi chrétienne. Ils lui annoncèrent la fuite et la retraite des leurs. Alors Maudoud se mit à leur poursuite, depuis Edesse jusqu'à l'Euphrate; il versa partout le sang, exterminant les populations de la ville et celles de la campagne. Parvenu sur la rive du fleuve, il en fit une boucherie horrible. Les Franks avaient déjà gagné le bord opposé. Les fidèles accourus, aussi nombreux que des troupeaux de brebis, passèrent sous le tranchant du glaive. Maudoud fit tomber sur eux le châtiment de la vengeance céleste avec une telle rigueur, que l'Euphrate ne roula que des flots de sang. Beaucoup se noyèrent dans ses eaux. Ceux qui s'y précipitaient à la nage et s'efforçaient d'atteindre l'autre rive ne pouvaient y parvenir. Un nombre plus considérable encore se jetaient dans les bateaux. Cinq ou six de ces embarcations sombrèrent pleines de monde, car chacun voulait y trouver place. Ce jour vit saccager et dépeupler toute la province d'Edesse. C'était le désastre que les anciens prophètes avaient désigné dans leurs livres : « Malheur, s'étaient-ils écriés, malheur à la nation d'Abgar ! » Les Franks qui stationnaient sur la rive occidentale contemplaient ces scènes douloureuses sans pouvoir les empêcher, et versaient des larmes amères. Après ce succès signalé, Maudoud s'en retourna à Kharran, et de là dans son pays, avec des masses de captifs et un butin incalculable.

Cependant, le sultan, grand émir de l'Orient, s'étant emparé de l'émir Balag (7), le fit charger de chaînes et renfermer dans la forteresse d'Aidzik, au pays de Daron. Les Franks s'en revinrent, la honte dans le cœur, parce qu'au lieu de sauver les fidèles, ils avaient causé leur ruine. Le vaillant champion du Christ, Tancrède, ayant réuni des troupes, vint dans la province d'Alep attaquer la place forte d'Ashareb (Thareb) (8). Après

un siège prolongé pendant quelque temps, il s'en rendit maître, mais il épargna la garnison.

LV. Cette même année, les Turks envahirent la province d'Anazarbe, et la ravagèrent dans tous les sens, ainsi que celle de Maraba. Le grand chef arménien Thoros, fils de Constantin, fils de Roupén, se tint sur la défensive en présence des forces considérables des Perses, et ne se risqua pas à aller les combattre. Les Turks, traînant après eux d'innombrables captifs et chargés de butin, s'en retournèrent dans leur pays, après avoir dévasté ce pays de fond en comble.

Cette même année, un phénomène terrible eut lieu en Arménie, dans la province de Vasbouragan (1). Un jour, pendant l'hiver, au milieu des ténèbres de la nuit, un feu éclata du plus haut de la voûte céleste, qui s'entr'ouvrit en lançant des tourbillons de flamme. Ce feu frappa la mer de Vasbouragan (2), dont les flots retentirent de violents mugissements; il atteignit aussi le littoral, et la terre et l'onde, agitées avec violence, tremblèrent. La mer prit une couleur de sang, et la flamme enveloppa toute la surface de l'abîme. A l'aurore on aperçut une immense quantité de poissons morts, accumulés sur le rivage comme des piles de bois. Cette masse de poissons répandit au loin l'infection. La terre, dans le voisinage, s'entr'ouvrit en crevasses d'une profondeur effrayante.

LVI. L'année 566 de l'ère arménienne (1117 de J.-C.), Maudoud tenta une nouvelle invasion à la tête d'une armée formidable de Turks. Il vint attaquer la forteresse de Thelgouran (1); la garnison, réduite à l'extrémité, se rendit. Il s'y trouvait quarante Franks que Maudoud fit passer au fil de l'épée. Il se rendit maître aussi de Kaudéthil (2). Après quoi il vint à Schénav, auprès de Mni, émir arabe. De là il se dirigea dans la province d'Edesse, vers la forteresse de Dthoulman (3), où des renforts considérables lui furent amenés par le grand émir Ahmed-ih (Ahmadil) (4), par Soukman, émir de l'Orient (5), et le fils de Boursoukh (Boursoukh) (6). Tous ensemble marchèrent contre Edesse. Après y avoir passé quelques jours, ils se rendirent à Seroudj; et ayant franchi

le grand fleuve Euphrate, ils parvinrent devant la forteresse de Telbaschar. Il y avait en ce moment dans ses murs le comte frank, l'intrépide Josselin. Les Turks, qui étaient en nombre immense, incommodèrent beaucoup les assiégés par leurs assauts répétés, mais ils échouèrent. L'émir perse Ahmed-ili, qui depuis longtemps avait entendu vanter la bravoure de Josselin, se lia d'amitié avec lui, et ils devinrent frères. De là Maudoud se dirigeant avec toutes les troupes perses vers Antioche, s'arrêta dans un lieu nommé Schézar (7). Alors Tancrede réunit autour de lui tous les Franks. Il fut rejoint par le roi de Jérusalem, Baudouin, par Bertrand, comte de Tripoli, et Baudouin, comte d'Edesse. Les infidèles et les chrétiens se rencontrèrent à Schézar, mais ils n'en vinrent pas aux mains; Maudoud se retira furtivement dans son pays, et les Franks rentrèrent chez eux en paix.

A cette époque, Soukman, émir de l'Orient, mourut subitement en chemin, trépas qu'il méritait bien et dont le Seigneur le frappa pour le punir d'avoir porté si souvent la ruine et le massacre dans la province d'Edesse.

LVII. Cette même année, Dieu vengea l'effusion du sang innocent par le châtiment qu'il infligea aux meurtriers de Kakig (1), Schahenschah (2), fils d'Aschod, Bagratide, en se servant du bras du valeureux prince arménien Thoros, fils de Constantin, fils de Roupén. Du temps de Thoros, les assassins de Kakig, roi d'Arménie, habitaient la forteresse de Gentrôsgavis. Ce château fort, entouré de formidables défenses, élevait fièrement ses murs inexpugnables de tous côtés. Les trois fils de Pantaléon (Mandalé) étaient encore vivants. L'un d'eux s'était allié à Thoros, et par suite de la parenté qui existait entre eux, ceux-ci lui avaient promis de lui livrer la forteresse; car elle était située sur les limites de la province de Thoros, dans le voisinage de la contrée nommée Dzeghen Dchour (Rivière du poisson), en face des montagnes de Kamir (la Cappadoce). Thoros partit avec un faible détachement de troupes pour aller leur faire une visite d'amitié. Parvenu sur leur territoire, il fit annoncer son arrivée. Alors un des meurtriers s'étant muni de présents, vint trouver le chef arménien, par lequel il fut accueilli parfaitement. Il

lui offrit un couteau de prix et un riche costume, et tous les deux s'assirent à la même table. Alors Thoros lui dit : « Maintenez-vous la promesse que vous m'avez faite au sujet de la forteresse ? Livrez-la-moi, et en retour vous choisirez tel lieu qui vous conviendra dans toute l'étendue de mes domaines. » Mais l'autre, démentant ce qui avait été convenu précédemment, lui dit : « Nous ne pouvons pas céder la forteresse, parce que c'est un héritage venu de nos pères, et la résidence de notre famille. » Thoros voyant qu'il avait été trompé, lui rendit les présents qu'il avait reçus, et ajouta avec colère : — « Va, pars, reviens-t'en chez toi, et dès ce moment soyez en garde contre moi. » Le déicide (3) s'en retourna, tandis que Thoros faisait semblant devant lui de prendre le chemin de sa résidence. Dès que le meurtrier eut disparu aux regards, Thoros revint sur ses pas avec ses troupes, et pendant la nuit il s'approcha jusque sous les murs de la forteresse. Là il plaça en embuscade ses fantassins et s'éloigna dans la campagne avec sa cavalerie, afin d'y faire une incursion. Au lever de l'aurore, les soldats de la garnison sortirent tous à la fois et se trouvèrent en face des gens appostés par Thoros. Aussitôt ils prirent la fuite et ceux-ci les poursuivirent en gravissant la colline abrupte que dominait la forteresse. A cette vue, les fuyards fermèrent la porte, tandis que les soldats de Thoros en barricadaient l'entrée par dehors. En même temps commençant l'attaque, ils mirent le feu à la toiture, qui s'enflamma rapidement. Témoins de l'incendie, ceux de l'intérieur ayant ouvert une issue qui donnait d'un autre côté, sortirent et se mirent à courir. Aussitôt les troupes de Thoros s'emparèrent de la forteresse, et firent prisonniers les fuyards. Ils vinrent raconter ce succès à Thoros, qui en fut tout surpris et qui, plein de joie, fit son entrée dans le fort. Le trésor fut le premier objet que cherchèrent les vainqueurs, car tout l'or et l'argent de la province y avaient été mis en dépôt et entassés. Thoros dit aux fils de Pantaléon : « Remettez-moi l'épée et les vêtements de Kakig, roi d'Arménie. » Ceux-ci lui obéirent. A la vue de ces objets, Thoros et tous les siens fondirent en larmes. Ensuite il leur dit de lui indiquer leur trésor, et comme ils s'y refusaient obstinément, il ordonna de les appliquer

à la torture. Un des trois frères ayant supplié les officiers de le conduire dans un endroit qui était escarpé, afin qu'il pût verser de l'eau, il profita de cette occasion pour se précipiter du haut du rocher, et il fut écarté du coup. Thoros ayant commandé de torturer l'un des deux qui restaient, celui-ci lui dit avec impudence : « Toi, tu es Arménien, et nous, nous sommes des chefs romains; quelle réponse vas-tu donner à notre souverain pour avoir condamné un Romain? Ces paroles rendirent Thoros furieux et sa figure changea de couleur. Saisissant un bâton qui servait de massue, il en frappa le Grec avec la rage d'un animal furieux. « Qui êtes-vous, lui criait-il, qui êtes-vous, vous autres qui avez assassiné un héros, le roi d'Arménie, consacré par l'onction sainte, et que répondrez-vous à la nation arménienne? et il continua de l'assommer, en lui arrachant des sanglots, jusqu'à ce qu'il l'eût fait périr de cette mort douloureuse. » Thoros rendit grâce à Dieu de ce que sa justice n'avait pas laissé impuni le meurtre de Kakig, car Thoros descendait de ce monarque par Roupén, son grand-père. Puis il enleva tout ce que les fils de Pantaléon possédaient de richesses, leurs trésors qui étaient considérables, des étoffes de brocart d'or, des croix en argent d'une très-grande dimension, des statues coulées en or et en argent. Il emporta ce riche butin au château de Valga, emmenant avec lui celui des trois frères qui avait survécu, et après avoir confié à ses troupes la garde de la forteresse dont il venait de se rendre maître.

LVIII. En l'année 561 de l'ère arménienne (442 de J.+C.), Mandoud, cette bête féroce, ce buveur de sang, ayant fait une nouvelle levée de troupes, marcha contre Edesse, dans un moment où l'on était loin de l'attendre. Il parut tout à coup devant cette ville, le lendemain de Pâques, jour de la fête des Morts (1), au commencement du mois de *sabzi* (2). Il arriva devant Goubin, et de là aux portes d'Edesse, avec toutes ses forces. Ayant resté en cet endroit huit jours, il se rendit sur le sommet de la montagne de Sassoan (3), d'où il descendit en se dirigeant vers les Saints-Martins, non loin du rempart. Le victorieux champion du Christ, le comte Josselin, à la tête de 300 cavaliers et de 100 fan-

tains; se porta vers Seroudj, où il entra. Aussitôt les Turks, au nombre de 1,500 cavaliers, dirigèrent une incursion vers cette ville, le samedi d'Élie (4). Josselin tomba sur eux; les battit; fit cinq de leurs chefs prisonniers et leur enleva tous leurs bagages. Les infidèles qui échappèrent à cette défaite coururent auprès de Maudoud, vers Édesse. Celui-ci; en apprenant cette nouvelle, s'avança contre Josselin vers Seroudj; mais Josselin, en étant parti furtivement; regagna Édesse. Maudoud; ayant demeuré sept jours à Seroudj, revint sur Édesse. Quelques traîtres, accourus à lui, lui dirent en route : Fais-nous miséricorde, et nous livrons aujourd'hui Édesse entre tes mains. Il consentit avec joie à cette proposition. Comme ces gens-là souffraient beaucoup de la disette; dans l'état de détresse où ils se trouvaient, ils ne surent pas ce qu'ils faisaient. Ayant conduit pendant la nuit Maudoud et cinq hommes (5) avec lui, ils leur livrèrent la populeuse cité d'Édesse. Ils leur remirent une tour qui dominait la ville du côté de l'est, et cent hommes en prirent possession; puis ils s'emparèrent de deux autres tours; où ils s'établirent en plus grand nombre. Mais Dieu, qui ne veut pas la perte des fidèles; avait conduit auparavant Josselin au secours d'Édesse, la ville bénie. Ce brave champion de Dieu, instruit de cette surprise, s'adjoignit le comte d'Édesse, Baudouin, et, à la tête des Franks, vola au rempart pour combattre les Turks. Il attaqua la tour avec tant de vigueur et d'intrépidité, qu'il précipita tous les infidèles du haut des murailles. Ce fut ainsi que périrent à la fois et les traîtres qui avaient livré la tour, et les ennemis qui s'en étaient rendus maîtres. En ce jour; Édesse fut délivrée des Turks par la bravoure de Josselin et des troupes de la ville. Ce prince, la colère dans le cœur; et excité par des délations calomnieuses; fit couler beaucoup de sang innocent parmi les habitants, ordonnant de les massacrer, de les brûler ou de leur infliger de cruels supplices. Cette injuste rigueur fut odieuse aux yeux du Seigneur. Maudoud; ayant levé le siège, vint s'emparer de Thelmeuzen (6); de là il se rendit dans le Rhomassan, couvert de honte et d'opprobre.

LIX. Cette même année, le comte d'Antioche, Tancrede, ayant rassemblé des troupes, marcha contre le prince arménien Kôgh Vasil. Il attaqua Raban, et après de vigoureux assauts, il lui enleva cette ville. De là, il s'avança sur Kessoun, et s'arrêta à l'extrémité de la plaine de Nerkiag, à Thil. Vasil, de son côté, réunit 5,000 hommes. Quelques jours s'écoulèrent sans qu'ils en vinsent aux mains; alors ils firent la paix, et Raban fut rendue à Tancrede par Vasil, qui avait pris aux Franks la province d'Hassan Messour, ainsi que Thourer (1) et Ouremn (2). Puis Tancrede s'en revint tranquillement chez lui, à Antioche.

LX. Cette même année, le 24 du mois d'*arek* (1), mourut le grand chef Kôgh Vasil. Cette perte occasionna un deuil universel parmi notre nation. Auprès de lui s'étaient réunis les débris de l'armée arménienne, les troupes des Bagratides et des Bahlavounis; à sa cour résidaient les princes du sang royal et la noblesse militaire d'Arménie, où ils vivaient en paix, et traités avec les honneurs dus à leur rang. Le siège du patriarcat avait été transféré dans ses États, dont il avait reculé au loin les limites par sa valeur. Les moines, les évêques, les pères et les docteurs s'étaient rassemblés auprès de lui, où ils passaient leur vie, parfaitement traités. Après sa mort, ce prince fut enterré à Garmir Vank. Son père spirituel et son confesseur était le seigneur Basile, patriarche d'Arménie. Pour prix de la sépulture qui fut accordée à Vasil, le couvent reçut mille tahégans. Cent cinquante, ou même plus, furent consacrés à des messes. Il y eut des repas sans fin pour les pauvres. Tancrede reçut en cadeau une foule d'objets précieux, qui lui furent apportés de la maison de Vasil, beaucoup d'argent, des étoffes de brocart d'or, des chevaux et des mulets. Le diadème de l'épouse de Vasil fut envoyé à la femme de Tancrede. Les autres chefs de provinces obtinrent aussi une grande quantité de présents. Les pauvres eurent également une bonne part de ces largesses. La principauté de Vasil fut donnée à Vasil Dgha (2), *comme à un fils dans le sein de son père* (3). C'était un jeune homme de bonne mine, à face de lion, habile, bonne tête, un fier et vaillant guerrier. Il avait vingt-cinq ans. On le fit asseoir

sur le trône de Vasil, et toute l'armée se soumit à lui, gagnée par la générosité et la munificence dont il donnait publiquement des marques à ses amis. Le seigneur Basile, ayant réuni une assemblée générale, lui remit les rênes du gouvernement. Ce choix fit éclater l'allégresse parmi la nation arménienne.

LXI. Cette même année, le 18 du mois de maréri, périt empoisonné le plus grand de tous les fidèles, Tancrede, comte d'Antioche (1). C'était un homme pieux et saint, d'un caractère bienveillant et plein de charité; il avait sans cesse l'attention tournée à faire le bien des chrétiens; il se montrait plein d'humilité envers tous et ne condamnait à mort que d'après les lois de Dieu. Il mourut à Antioche et fut inhumé dans la principale église de cette ville, à Saint-Pierre, dont les fondements avaient été posés jadis par les apôtres saint Pierre et saint Paul. Conformément aux volontés de Tancrede, on lui donna pour successeur le fils de sa sœur, Roger (Rôdjêr) (2), qui était un intrépide guerrier. Le patriarche et tous les chefs franks l'ayant installé sur le trône, le mirent en possession d'Antioche.

Cette année, deux chefs qui faisaient partie de l'armée de Vasil, le grand Tigrane (Dikran) et Ablasath furent tués par les Turks, dans le pays de Léon (Lévon), fils de Roupên.

LXII. L'année 562 de l'ère arménienne (1113 de J.-C.), l'émir Maudoud, général des Perses, ce scélérat sanguinaire, s'avança à la tête de troupes innombrables contre les Franks; il arriva à Kharran, ville des Musulmans (Dadjigs). En ce moment, Baudouin, comte d'Édesse, se trouvait avec ses troupes dans la ville de Thelbaschar. Quelques Franks, gens pernicious et habitués à ruminer le mal, rapportèrent au comte des propos inventés par la méchanceté et la perfidie, et lui dirent qu'une foule d'habitants s'étaient concertés pour livrer Édesse aux Turks; le comte ajouta foi à ces calomnies et écouta les paroles de ces langues menteuses. Un mauvais dessein émana de sa pensée; il envoya immédiatement le comte de Seroudj, Payen (Baiên), à Édesse, avec l'ordre d'en faire sortir les habitants, de manière à ce qu'il n'y en restât

pas un seul! Cette nation, à l'aspect fideux; résolut de les chasser ce jour même, l'épée à la main; et de les massacrer. Les Franks s'empressèrent ainsi de répandre le sang innocent, d'immoler des gens qui n'avaient commis volontairement aucune faute; mais cette nation au cœur pervers regardait toutes les autres comme capables de mal.

Le 20 du mois de saïmi, un dimanche, à l'heure du repas (1), une horrible calamité tomba sur Édesse : le père méconnut son fils, le fils renia son père; les plaintes, les lamentations et les gémissements éclataient partout; chaque maison plongée dans le deuil, le chagrin et le désespoir, retentissait de cris. Ils expulsèrent les habitants de leurs foyers, les chassèrent hors de la ville et ordonnèrent de brûler ceux qui se trouvaient renfermés dans les maisons; il n'en resta pas un seul, à l'exception de quatre-vingts hommes, qui se réfugièrent vers le soir dans l'église de Saint-Thoros (Théodore) et qui furent renfermés dans la citadelle, sous la garde de soldats. Ce fut un jour terrible pour Édesse. Chacun de ceux qui en furent témoins déplorait le sort qui le frappait. Il n'y eut pas d'atrocités que les Franks ne commissent. Alors s'accomplit la parole des anciens prophètes, qui avaient dit : Malheur au peuple d'Abgar! Ces infortunés proscrits se retirèrent à Samosate; et Édesse, cette illustre capitale, resta déserte; elle devint comme une femme veuve, celle qui auparavant était la mère de tous, qui groupait autour d'elle les populations dispersées des autres pays et ceux aussi qui accoururent avec la croix au-devant des Franks, lorsque ces derniers vinrent à eux en mendians. Et maintenant, pour prix des bienfaits qu'Édesse leur avait prodigués, ils l'ont accablée des plus indignes traitements et ont fait le malheur des fideles.

LXIII. A cette époque, les troupes turkes qui stationnaient à Rharan, ayant franchi l'Euphrate, se portèrent en nombre immense contre Jérusalem, pour attaquer le roi de la cité sainte et toute la race des Franks. Baudouin, en apprenant cette nouvelle invasion de Maudoud, et son arrivée aux portes de Jérusalem, eut honte de la trahison dont il

s'était rendu coupable envers les habitants d'Édessa. Il écrivit pour donner l'ordre de les y faire rentrer, et au bout de trois jours, chacun d'eux revit ses foyers.

Les infidèles campèrent auprès de la ville de Tibériade (Dabar), non loin de la mer de ce nom (1). Le roi de Jérusalem envoya chercher à Antioche le grand comte des Franks, Roger, toutes les troupes frankes et le comte de Tripoli, fils de Saint-Gilles (2), qui tous répondirent à cet appel. Cependant, les troupes de Jérusalem, enflées d'orgueil, se hâtèrent de s'avancer contre les Turks, afin de prévenir l'arrivée de celles d'Antioche et leur enlever l'honneur de la victoire. Mais Dieu, offensé de cette pensée présomptueuse, la fit tourner à leur confusion. Les deux armées étant venues aux mains, les Turks culbutèrent les chrétiens, les mirent en fuite et leur tuèrent plusieurs chefs d'un haut rang. Toute l'infanterie franke fut exterminée. Un infidèle, qui était un des plus braves, fondant sur le roi de Jérusalem, lui asséna sur les épaules un coup de sa massue de fer. Mais Dieu veillait sur le roi et le sauva; car dans ce moment survinrent ceux d'Antioche et de Tripoli. A la vue des Franks ainsi maltraités, le comte d'Antioche, Roger, rugissant comme un lion, se précipita sur les Turks, les mit en fuite et dégagea le roi de Jérusalem et son armée. De là, les infidèles allèrent camper sur un des flancs de la montagne, et le combat prit fin. Après s'être arrêté quelques jours, Maudoud se retira à Damas, tandis que les divers corps frankes reprenaient chacun la route de leurs villes respectives.

Pendant son séjour à Damas, Maudoud conçut la pensée de faire périr Toghtéghin, émir de cette ville, dans l'intention de s'en emparer. Cette trahison étant parvenue aux oreilles de l'émir, il tira de prison un condamné à mort, Perse de nation, lui promit sa grâce et des honneurs, s'il voulait tuer Maudoud, et lui donna en même temps cinq cents tahégans. Au moment où Maudoud sortait de la mosquée, où il était allé faire sa prière, et qu'il était debout au milieu du portique, auprès d'une colonne rouge, le Perse s'approcha et, lui plongeant tout à coup son couteau dans le flanc gauche, lui donna la mort. Telle fut la fin de cette bête

féroce, altérée de sang. Le meurtrier fut impitoyablement massacré sur le lieu même; et les troupes de Maudoud se débandant, s'en retournèrent en Perse.

LXIV. Cette même année, le 5 du mois de dré, mourut le patriarche d'Arménie, le seigneur Basile (Parsegh), par un accident qui fut l'œuvre du démon. Un jour, il était monté sur la terrasse de sa maison dans le village de Vartahéri, situé non loin et sur les confins de Behesni (1). Il était là en prière avec ses disciples, des prêtres et des évêques, lorsque tout à coup la maison s'écroula. Personne n'éprouva de mal, si ce n'est Basile, qui se heurta et se brisa le côté contre la muraille. Il survécut trois jours à cette blessure. Il se fit transporter à son couvent de Schougr (2); et, avant de rendre le dernier soupir, il donna lui-même le trône et le voile du patriarcat à Grégoire (Krikorès), fils d'Abirad qui était le fils de la sœur du seigneur Vahram. Basile fut enterré à Schougr avec une pompe solennelle, et déposé dans le tombeau des patriarches.

LXV. Cette même année, le seigneur Grégoire (Krikorès), fils d'Abirad, fut élevé sur le siège pontifical d'Arménie. Il descendait de Grégoire (Krikor) Makisdros (1), fils de Vassag le Bahlavouni. Après que Basile fut mort, des évêques et des pères tinrent une assemblée à Garmir-Vank, sur les limites de la province de Kessoun; et, par la volonté de l'Esprit saint, ils consacrèrent le seigneur Grégoire (Krikorès), d'abord évêque de la nation arménienne, et ensuite, le même jour, patriarche universel, et le placèrent sur le trône de saint Grégoire. Il était tout jeune, car la barbe n'avait pas encore commencé à lui pousser; il était haut de taille, beau de visage et humble de caractère.

LXVI. En l'année 563 de l'ère arménienne (1114 de J.-C.), le sultan des Perses, Dap'har, fils de Mélik-Schah, rassembla une armée et en confia le commandement au grand émir Boursoukh (Pouroukh). Celui-ci, ayant pris avec lui le fils du sultan, encore enfant, marcha contre Édesse, à la tête de forces imposantes. Le 24 du mois de sahmi, un vendredi, il arriva sous les murs de cette ville, et ne cessa de l'attaquer vi-

vement pendant trente jours. De là, il atteignit l'Euphrate et ravagea tout le pays qui longe ses bords ; puis, il se porta contre la ville de Bir, située sur l'Euphrate. Toutes les troupes frankes du côté occidental de ce fleuve se réunirent, mais n'osèrent pas se mesurer avec lui. Boursoukh revint vers Édesse et de là vers Medzpin (Nisibe), ville des Musulmans (Dadjigs). L'émir Ilgazi (Khazi) (1) et Balag, ayant rassemblé leurs troupes, lui livrèrent un grand combat, le vainquirent et le mirent en fuite. Ils firent prisonnier le fils du sultan ; mais plus tard ils le relâchèrent (2).

LXVII. Cette même année, la colère divine éclata contre les créatures. Dieu, dans sa toute-puissance et son courroux, jeta ses regards sur elles. Il était irrité contre les fils des hommes qui s'étaient égarés, en s'écartant du droit sentier, suivant cette parole du prophète : « Il n'y a dans ce temps-ci ni prince, ni prophète, ni chef, ni personne, qui pratique la justice ; il n'y en a pas un seul. » Ce fut ainsi que tous suivirent avec entraînement la route de la perversité, qu'ils prirent en haine les commandements et les préceptes de Dieu ; princes, guerriers, hommes du peuple, chefs, prêtres, moines, aucun ne resta ferme dans la bonne voie. Tous s'abandonnèrent aux penchants corporels, aux voluptés mondaines, choses que le Seigneur considère comme le plus haut degré du péché. On vit alors se réaliser cette menace du prophète : « Voici, il a regardé la terre et la fait trembler ; Dieu ayant jeté un regard courroucé sur ses créatures, elles n'ont pu s'empêcher d'être abattues par la terreur de ses prodiges. » C'est précisément ce qui eut lieu ; car le 12 du mois de maréri, un dimanche, jour de la fête de l'Invention de la Croix, un phénomène terrible éclata, signe de colère tel que jamais de mémoire d'homme un pareil n'était survenu dans les siècles passés, ou dans le nôtre, tel que ne fut jamais aucun de ceux dont l'Écriture fait mention. Tandis que nous étions plongés dans un profond sommeil, tout à coup on entendit un bruit horrible, dont l'univers entier retentit. Un tremblement de terre se fit sentir ; les plaines et les montagnes furent soulevées avec fracas ; les rochers les plus durs se fendirent et les collines s'entr'ouvrirent. Les montagnes et les collines, ébranlées avec

violence, retentissaient et, comme des animaux vivants, s'agitaient en rendant un soufle. Ce fracas arrivait aux oreilles, comme la voix de la multitude dans un camp. Semblables à une mer bouleversée, les créatures se ruaient de tous côtés, éperdues de la crainte que leur inspirait la colère du Seigneur; car les plaines et les montagnes résonnaient avec la sonorité du bronze et s'agitaient en tout sens comme les arbres tourmentés par le vent. Les gémissements des populations s'échappaient en sourdes rumeurs, comme les plaintes d'un homme depuis longtemps malade. La frayeur les faisait courir à leur perte. La terre était comme un fugitif réduit aux abois et tremblant; consternée comme un criminel qui pousse des lamentations et des gémissements accompagnés de larmes. Sa voix se fit entendre encore après le tremblement de terre, pendant une heure environ cette nuit. Dans ce désastre, chacun crut que c'en était fait de sa vie. Tous s'écriaient : « C'est notre dernière heure ! c'est le jour du jugement dernier ! » Ce jour-là formait, en effet, une date déterminée et caractéristique; c'était un dimanche; il était marqué par le sixième ton de la musique arménienne (1), et, de plus, la lune était sur son déclin. Il réunissait ainsi tous les signes du dernier jour. Chacun était plongé dans le désespoir, comme s'il eût été déjà mort. Cette nuit vit la ruine de beaucoup de villes et de provinces; mais ce fut uniquement dans les pays occupés par les Franks; dans les autres et dans ceux des infidèles, rien de fâcheux n'arriva. A Samosate, à Hassan Messour, à Kessoun, à Raban, le fléau exerça ses ravages. A Marasch, il fut terrible, et quarante mille personnes perdirent la vie; car c'était une cité très-populeuse, et personne n'échappa. Il en fut de même dans la ville de Sis (2), où il périt une multitude innombrable d'habitants. Beaucoup de villages et de couvents furent détruits, et une multitude d'hommes et de femmes, écrasés. Dans la célèbre Montagne-Noire, au couvent des Basiliens (3), se trouvaient rassemblés, pour la bénédiction de l'église, de saints moines et docteurs arméniens. Tandis qu'ils étaient à célébrer l'office divin, l'édifice tomba sur eux, et trente moines ainsi que deux docteurs furent engloutis sous les ruines; et leurs corps

y sont restés enfouis jusqu'à présent. Pareil accident se reproduisit auprès de Marasch; le grand couvent des Josuéens (Isourans) écrasa sous ses ruines tous les religieux. Lorsque les secousses cessèrent, il commença à tomber de la neige, et le pays fut enseveli sous ses couches épaisses. L'illustre docteur arménien Grégoire (Krikor), surnommé Maschgévor (4), périt dans le même lieu. Ce fut ainsi que des accidents multipliés et d'effroyables malheurs frappèrent les fidèles, en punition de leurs péchés : car ils avaient abandonné le véritable sentier des préceptes divins et s'étaient jetés avec ardeur dans la voie de l'erreur, s'écartant des règles tracées par les livres saints et agissant en insensés. Comme les hommes, au temps de Noé, mangèrent et burent jusqu'au jour de leur perte, si bien méritée par leurs actions coupables; ceux-ci continuèrent à se livrer à la joie jusqu'au moment où ils furent atteints par le Seigneur, qui détruisit ces ouvriers d'iniquité, parce qu'ils commettaient des crimes énormes.

LXVIII. Cette année mourut le saint docteur arménien Méghrig, homme éminent, religieux admirable. Il avait vécu dans la solitude et dans l'accomplissement des devoirs qu'elle impose, pendant cinquante ans. Il en avait soixante-dix quand il termina sa carrière. Ses jours s'étaient écoulés dans l'abstinence et la pratique des austérités de toute sorte. Il ne se nourrissait que d'aliments secs. Par ses mœurs et sa piété, il fut l'égal des saints des âges antiques. Pendant toute sa vie, il passa le dimanche se tenant debout, en prière. Il était Arménien de naissance, originaire de la province de Vasbouragan, d'un gros village appelé Analjour. S'étant voué dès l'enfance à la vie monastique, il acquit promptement un nom célèbre et s'éleva à une haute perfection. Il devint un exemple pour beaucoup de chrétiens et le confesseur de toute l'Arménie. Il rappelait les peuples à la voie lumineuse et les offrait régénérés par la pénitence, à l'adoption du Père Céleste (1). Il expira dans les sentiments d'une foi parfaite (2). Il fut enterré dans la province d'Anazarbe, au grand couvent de Trazarg qui avait été restauré par l'illustre prince arménien Thoros (3).

LXIX. Dans l'année 564 de l'ère arménienne (1115 de J.-C.), un phénomène terrible eut lieu à Amith (1), ville des Musulmans (Dadjigs). Attiré par le débordement des crimes atroces et infâmes de cette nation, le feu du ciel tomba tout à coup, pendant la nuit, sur la principale mosquée d'Amith. Ce feu avait une intensité telle, et s'enflamma si vivement, qu'il dévora avec rage les pierres des murs comme du bois. Les habitants accoururent, mais sans pouvoir maîtriser cet incendie inextinguible. Au contraire, il s'amoncelait de plus en plus et s'élevait jusqu'aux cieux. Il consuma et ruina entièrement la maison de prières des Musulmans (Dadjigs), ce lieu immonde de leurs réunions. Voilà ce qui se passa dans la ville d'Amith, jadis bâtie par Tigrane (Dikran), roi d'Arménie (2).

LXX. Cette même année, le général des Perses, l'émir Boursoukh, ayant de nouveau rassemblé des troupes, arriva devant Édesse. Après avoir fait une halte de quelques jours, il traversa l'Euphrate et se rendit à Alep (1). De là, il vint s'emparer de Schézar, ville des Musulmans (Dadjigs). Puis, il voulut saccager Thelbaschar et la province d'Antioche. Aussitôt les Franks de toute nation se réunirent à Antioche, auprès du comte Roger. Le roi de Jérusalem et Baudouin, comte d'Édesse, accoururent aussi et se rencontrèrent dans le district de Schézar. En même temps, arriva au camp des Franks le puissant émir perse, Ilgazi (Gazi), fils d'Artoukh, qui vint avec des forces considérables trouver Roger; car Ilgazi était l'ennemi juré de Boursoukh. On vit aussi arriver l'émir de Damas, Toghtéghin. Ils se joignirent aux Franks et firent avec eux une alliance et une amitié cimentées par un serment solennel. De même, l'émir d'Alep (2) se rallia aux Franks. L'armée des infidèles et celle des chrétiens restèrent en présence l'une de l'autre pendant quatre mois, sans que les Turks osassent en venir aux mains. Après quoi, Boursoukh se retira furtivement et à l'insu des Franks. Ayant appris sa retraite précipitée, le roi de Jérusalem, le comte de Tripoli, l'émir Ilgazi, Toghtéghin et l'émir d'Alep, s'en retournèrent chacun dans sa province. Boursoukh, instruit du départ des Franks, marcha

vers Antioche, dans l'intention de ravager le territoire de cette ville. A cette nouvelle, le comte d'Édesse revint à Antioche, et ayant emmené avec lui Roger et 700 cavaliers, s'avança contre Boursoukh, dans le district d'Alep. L'ayant surpris à l'improviste, il fondit sur lui, remporta une victoire complète et le mit en fuite. Les Franks firent prisonniers des officiers distingués et enlevèrent un butin considérable, que leur fournit le pillage du camp des Turks. Les infidèles échappés à cette défaite se sauvèrent honteusement.

LXXI. Cette même année, le comte d'Édesse, Baudouin, entreprit de faire la guerre à Vasil (Dgha), le grand prince arménien.

LXXII. Baudouin vint assiéger la place forte de Raban. Il continua ses attaques pendant un temps assez long, sans en venir à bout, quoiqu'il la tint bloquée de tous côtés.

LXXIII. Vasil [Dgha] s'étant rendu auprès du grand prince arménien Léon (Lévon), fils de Constantin (1), fils de Roupén et frère de Thoros, pour épouser sa fille, Thoros, frère de Léon, invita Vasil [Dgha] à venir le trouver, s'empara traitreusement de sa personne et le conduisit à Édesse, auprès de Baudouin, comte de cette ville. Celui-ci fit torturer cruellement cet illustre guerrier, lui arracha la cession de ses États, et enleva ainsi tout ce pays à la domination arménienne. Vasil se retira auprès de Léon, son beau-père, et de là s'en vint à Constantinople, où il fut accueilli très-honorablement, ainsi que les troupes qui l'accompagnaient, par le roi des Romains.

LXXIV. L'année 566 de l'ère arménienne (1117 de J.-C.), le comte d'Édesse, Baudouin [Du Bourg] ayant rassemblé des troupes et s'étant associé le comte de Seroudj, marcha avec lui contre le chef arménien Abelgharib, frère de Ligos et fils de Vassag (1), tous les deux d'une bravoure éprouvée (2). Ces deux frères avaient conquis sur les Perses, par la vigueur de leurs bras, un grand nombre de lieux et entre autres la ville de Bir, qu'ils restaurèrent pour en faire leur résidence; car c'étaient d'intrépides et illustres guerriers. Ils comptaient mille hommes sous leurs ordres. Le comte ayant porté ses regards sur la province qui leur appartenait, l'en-

vie prit violemment empire sur son cœur, et il ne put résister à ce sentiment criminel. Il vint, à la tête de ses troupes, attaquer Bir. Il avait plus de haine contre les chrétiens que contre les Turks. Il tint pendant un an Abelgharib assiégé avec une rigueur extrême et en lui faisant endurer des souffrances de toute sorte. Dans cette situation critique, Abelgharib, voyant qu'il n'y avait plus d'espoir pour lui, livra Bir et tout le district à Baudouin, et se retira auprès de Thoros, petit-fils de Roupén, à Anazarbe. Le comte céda Bir et le territoire qui en dépend à Waléran (Kalaran) (3), prince frank. Il sévit successivement contre les divers chefs arméniens et les renversa tous, se montrant plus impitoyable envers eux que les Perses eux-mêmes. Il persécuta ces princes, restes échappés à la férocité des Turks; il les proscrivit avec une barbarie inouïe. Il détruisit la principauté de Kôgh Vasil, et força tous les nobles attachés à son service à chercher un refuge à Constantinople. Il ruina également le brave chef arménien Pakrad (4), qui résidait à l'orient de la Cilicie, non loin de Gouris (5), et le dépouilla de ses Etats. Il abattit aussi Constantin, seigneur de Gargar (6), lequel mourut misérablement dans les fers, renfermé dans la forteresse de Samosate. La nuit du tremblement de terre, on le trouva sur les bords de l'Euphrate, précipité de haut en bas et cloué à un chapiteau de colonne, comme il l'avait été dans sa prison. Ce fut dans cette position et par cette chute qu'il périt. Boëmond, de son côté, avait chassé le chef romain, prince des princes, qui gouvernait la ville de Marasch. Une foule d'autres grands personnages, recommandables à divers titres, finirent leur vie en prison, dans les tortures ou dans les fers. Un grand nombre eurent les yeux crevés, les mains ou le nez coupés, les parties génitales tranchées, ou expirèrent attachés à une croix; ils sévissaient contre les enfants innocents, en haine de leurs parents. Ces supplices multipliés et indicibles n'avaient d'autre motif que le désir cupide de s'emparer des trésors que possédaient ces chefs arméniens. C'est ainsi que par les plus iniques et les plus affreux moyens ils désolèrent ces contrées. C'était là leur occupation de chaque instant; ils n'avaient autre chose dans l'esprit que la méchan-

costé et de fraude; ils aimaient toutes les œuvres de mal; n'ayant aucun souci de faire le bien ou une noble action. Nous aurions voulu énumérer leurs nombreux forfaits, mais nous n'avons pas osé la faire, parce que nous étions placés sous leur autorité.

LXXV. En l'année 567 de l'ère arménienne (1118 de J.-C.), Baudouin Du Bourg, comte d'Édesse, se rendit en triomphateur à Jérusalem, un des jours du carême. Le roi de la cité sainte, Baudouin, frère de Godofroy, ayant rassemblé ses troupes, s'était dirigé vers l'Égypte afin de ranger ces barbares sous son obéissance; mais il trouva tout le pays désert; les populations ayant pris la fuite. Alors il se remit en route pour retourner directement à Jérusalem; dans le trajet il tomba malade et mourut. Avant d'expirer, il avait recommandé d'envoyer à Édesse chercher Baudouin et de l'établir lieutenant-général du royaume de Jérusalem, jusqu'à ce que son frère fût arrivé du pays des Franks, et de donner la couronne à ce dernier. Le corps du roi fut placé dans une litière et transporté à Jérusalem; où il fut inhumé devant le saint Golgotha. C'était un homme de bien, ami de la sainteté et humble de cœur. Ceux qui l'avaient accompagné dans cette expédition ayant trouvé Baudouin [Du Bourg] à Jérusalem, furent tout étonnés et en même temps ravis de joie, par la pensée que son arrivée était un effet de la bonté divine. D'après les dernières dispositions du roi, ils lui conférèrent la régence. Mais Baudouin, qui ambitionnait le rang suprême, n'accepta pas ces fonctions. Il promit cependant d'attendre un an, en stipulant que si passé ce délai le frère du roi n'était pas arrivé, il serait libre de monter sur le trône. Toute la nation des Franks s'empressa d'adhérer à ces conditions. Le dimanche des Rameaux, le comte d'Édesse fut conduit au temple de Salomon et élevé sur le trône, et à la fin de l'année, on lui posa la couronne sur la tête. Ce prince était un des Franks les plus illustres par son rang, vaillant guerrier, d'une pureté de mœurs exemplaire, ennemi du péché et rempli de douceur et de modestie; mais ces qualités étaient ternies par une avidité ingénieuse à s'emparer des richesses d'autrui et à les accapaler; par un amour insatiable de l'argent et un

défaut de générosité; du reste très-orthodoxe dans sa foi, très-ferme dans sa conduite et par caractère. Voilà donc deux rois qui sortirent d'Édesse et qui se nommaient l'un et l'autre Baudouin.

LXXVI. Cette année fut signalée par la mort du sultan de Perse, Dap'har, fils de Mélik-schah. C'était un prince cruel à l'excès; car, dans ses derniers moments, il fit une chose horrible et inouïe jusqu'alors. Lorsqu'il sentit approcher sa fin, songeant à l'intérêt de ses fils, il ordonna d'appeler dans son palais sa femme Kohar Khathoun (1) qui était la fille de l'émir Ismaël (2), et de l'égorger en cachette des troupes, en sa présence, afin qu'elle ne pût se remarier et frustrer ses enfants du trône et de l'héritage qu'il leur laissait. Car il descendait de puissants monarques, et possédait une armée considérable. Il avait rassemblé, d'entre toutes les nations, quatre cents jeunes filles qui se tenaient devant lui debout, parées des plus beaux ornements, de pierres précieuses et de perles enchâssées dans de l'or d'Arabie, ayant un diadème sur la tête, les cheveux tressés et entremêlés d'or; elles brillaient par leur magnifique parure, que rehaussait l'éclat de couleurs variées. Son but, en faisant périr sous ses yeux la grande reine, était d'éviter qu'elle épousât son frère (3) qui régnait avec le titre de sultan dans l'intérieur de la Perse, dans la ville d'Ozkend (Ozgan) et à Ghizna (Khizn) (4), qui est à trois mois de marche plus avant dans le royaume qu'Asbahan (Ispahan). Après cette exécution, Dap'har fit asseoir sur le trône son fils aîné Mahmoud (5), et lui remit le gouvernement de toute la Perse. Il établit son fils cadet Mélik (6) en qualité de sultan dans la ville arménienne de Kandzag et lui laissa l'empire de tout l'Orient. Il avait encore deux autres fils, mais aucun de Kohar Khathoun.

Cette même année, mourut le khalife des Perses (Arabes) (7), qui occupait le trône de Mahomet (Mahméd) à Baghdad.

LXXVII. Cette même année le grand comte des Franks, Roger, seigneur d'Antioche, ayant levé des troupes, vint attaquer Azaz (1), ville qui appartenait aux Musulmans (Dadjigs) et située non loin d'Alep. Le prince arménien Léon (Lévon), fils de Constantin, fils de Roupên, s'ad-

joignit avec ses forces à cette expédition. Roger tint Azaz assiégée pendant trente jours, empêchant les Turks d'introduire du renfort dans la place. Après quoi il céda aux Arméniens le soin de l'attaque. Il appela Léon et lui dit : Demain tu marcheras au combat, afin d'éprouver un peu la valeur des Arméniens. Léon ayant donné l'ordre à ses soldats qui étaient dans le camp de se grouper autour de lui, ce brave champion du Christ les exhorta l'un après l'autre à se bien comporter. Le lendemain, les Turks s'ébranlèrent pour attaquer les Franks, et aussitôt Léon ayant commandé aux siens de s'armer pour repousser les Musulmans (Dadjigs), les Arméniens, au signal qu'il donna, se précipitèrent sur les infidèles. Léon, poussant des cris comme un lion, les culbuta et les poursuivit l'épée dans les reins jusqu'aux portes de la ville, les massacrant et leur enlevant des prisonniers. Dès lors, les Musulmans (Dadjigs) ne tentèrent plus de sortie. Léon s'acquit une réputation de bravoure dans cette journée, et son nom devint l'objet des éloges universels parmi les Franks. Dès ce moment Roger se prit d'affection pour les troupes arméniennes. Par ses assauts réitérés, il força Azaz à se rendre. Mais il usa de clémence envers les habitants et, loin de leur faire aucun mal, il les laissa se retirer tranquillement. Une grande inimitié naquit entre Ilgazi (Khazi) et Roger, qui étaient auparavant intimes, et ils devinrent irréconciliables, parce que Alep et Azaz appartenaient à Ilgazi. Cet émir turk, fils d'Artoukh, frémissait de rage dans son cœur.

LXXVIII. Au commencement de l'année 568 de l'ère arménienne (1119 de J.-C.), Ilgazi rassembla une armée formidable ; et comme il était considéré à cette époque comme un chef suprême par les Musulmans, ils vinrent à lui avec un concours empressé. Il marcha contre Roger, comte d'Antioche, à la tête de 80,000 hommes. Ce fut avec ces forces imposantes qu'il arriva sous les murs d'Édesse. Il s'arrêta là quatre jours (1) sans rien entreprendre contre cette ville. Puis, il se dirigea vers l'Euphrate, qu'il traversa. Il marchait, pareil à un coursier qu'un galop long et rapide met hors d'haleine. Il saccagea un grand nombre de

lieux, aucune des provinces occupées par les Franks n'était préparée contre cette subite invasion. Il s'empara de forteresses, de villages, de couvents, massacrant les populations, jusqu'aux vieillards et aux enfants. Parvenu à Resah (2), il fit halte. Cependant Roger, dans l'orgueil de sa puissance, n'avait songé à faire aucun préparatif de défense; plein de confiance en ses forces, il se souvenait de la fierté de la race de laquelle il descendait, et méprisait profondément les troupes turques. Il négligea toutes les précautions que réclamait la prudence en cette occasion. Sans s'être entouré de troupes suffisantes, sans avoir appelé des Franks ses alliés, il partit, plein de présomption, à la rencontre des Turks. Il avait sous ses ordres 600 (3) cavaliers franks, 500 cavaliers arméniens et 400 fantassins; il était suivi en outre de 10,000 hommes, toute recrutée parmi toute espèce de gens. Les Turks avaient recouru à tous les moyens possibles pour s'assurer de la victoire, et avaient disposé quantité d'embuscades. Le territoire de la ville d'Alharab (Khorab) fut le théâtre de la lutte terrible qui s'engagea entre les deux armées. La multitude des Perses enveloppa les chrétiens, qui se virent cernés de tous côtés, sans moyen pour s'échapper. Tous furent passés au fil de l'épée. Le grand comte des Franks, Roger, périt avec les siens. Quelques-uns à peine parvinrent à se sauver. A partir de l'Euphrate jusqu'à l'océan, des Turks étendirent partout leurs ravages, répandirent le sang et firent une foule de captifs. L'armée chrétienne avait été anéantie. Ce désastre eut lieu le 6 du mois de kaghotz (4), le samedi du carnaval qui précède la Transfiguration (5). Le roi de Jérusalem, Baudouin, se rendit à Antioche et, ayant réuni le reste des troupes franks, marcha contre les Turks. Le 25 du mois d'aratz (6), c'est-à-dire le 16 août, un nouveau combat fut livré dans le même endroit que de précédent. Les chrétiens immolèrent nombre de Turks, puis les deux armées prirent la fuite, chacune de son côté, sans avoir eu l'une ou l'autre l'avantage ou le dessous, car chaque parti avait éprouvé beaucoup de pertes. Celle des infidèles s'éleva à 5,000 hommes. Ce ne fut pas seulement de fer qui fit tant de victimes, mais aussi la chaleur, elle fut mortelle, surtout pour le camp de Jérusalem. Les Franks se

tièrent dans leurs provinces, et le roi Baudouin entra dans la cité sainte.

Cette année, mourut le roi des Romains, Alexis, prince vertueux et sage; intépide à la guerre, miséricordieux pour tous les fidèles, excepté pour notre nation qu'il haïssait profondément. Il se rendit illustre; il est vrai, mais il viola les commandements de Dieu; car il ordonna de conférer une seconde fois le baptême, réprouvant avec mépris ce sacrement tel qu'il a été institué par le concile de Nicée, et propageant les dogmes du concile de Chalcédoine (7). Il faisait, sans remords, rebaptiser les Arméniens, et sans redouter l'Esprit saint qui a fondé avec éclat ce auguste sacrement. Il mit en oubli la prescription de l'apôtre saint Pierre, qui a dit : « Baptiser une seconde fois celui qui l'a été déjà, c'est crucifier de nouveau le fils de Dieu et débiter par une œuvre de mort (8). » Cette année, le fils et successeur d'Alexis, Porphyrogénète (Berp'hérogén) (9), monta sur le trône; prince remarquable par son courage militaire, par sa clémence et sa mansuétude. Il se déclara également contre les Arméniens et exigea, avec encore plus de rigueur que son père, l'obligation des seconds baptêmes, rejetant le baptême spirituel pour y substituer un sacrement imparfait.

LXXIX. Cette même année, le roi de Jérusalem, Baudouin donna Thelbaschar et Edessan comte Joscelin et le renvoya dans cette dernière ville. A l'époque de la mort de Tanocrède, il avait arraché Joscelin de sa maison et de ses domaines, et, après l'avoir ainsi dépouillé, il l'avait jeté dans un cachot, où il infligea à ce noble guerrier les tortures de la faim et des mauvais traitements. Puis, l'en ayant retiré avec violence, et le traitant comme un homme souillé de crimes, il le chassa et le contraignit à aller servir dans les pays étrangers. Le roi précédent de Jérusalem, appelant auprès de lui Joscelin, l'avait reçu avec une haute distinction; il lui avait cédé la ville de Tibériade (Dabar), avec le territoire qui en dépend. Là, Joscelin résista victorieusement aux ennemis de la croix. Lorsque Baudouin mourut et qu'il fut remplacé sur le trône par Baudouin Du-Bourg, celui-ci fit revenir Joscelin à Edesse, en le chargeant d'opposer une barrière aux invasions des Perses. C'était, en effet, un chef

renommé parmi les Franks pour sa brillante valeur. Josselin reprit des sentiments de bienveillance et d'humanité pour les habitants d'Édesse, et abjura les sentiments de cruauté qu'il avait montrés auparavant. Baudouin [Du Bourg] régna sur Antioche, sur la Cilicie entière, sur Jérusalem et toutes ses possessions, qui s'étendaient jusqu'aux confins de l'Égypte.

LXXX. Vers le commencement de l'année 569 de l'ère arménienne (1120 de J.-C.), l'émir Ilgazi (Khazi) rassembla de nouveau et équipa ses bataillons qui comptaient 130,000 hommes. Il marcha contre les Franks et se porta avec rapidité sous les murs d'Édesse. Les plaines environnantes furent couvertes de ses soldats. Il campa quatre jours devant cette ville, pendant lesquels il ravagea toute la campagne. De là, il vint passer par Seroudj et fit traverser à la dérobée l'Euphrate à une grande partie de ses troupes. Depuis Thelbaschar jusqu'à Kessoun, il fit prisonniers les hommes et les femmes, les massacra impitoyablement et fit brûler et rôtir les enfants avec une barbarie sans exemple et en nombre incalculable. Ayant franchi l'Euphrate avec des forces considérables, il extermina les populations d'une foule de villages; les prêtres et les moines périrent par le fer ou le feu. Le comte Josselin, qui se trouvait en ce moment sur le territoire de la ville forte de Raban, courut à Kessoun et à Behesni, et convoqua ses troupes. A l'aurore, s'étant mis à la poursuite des Turks, il fondit sur eux et en tua un millier. Ilgazi se retira avec les siens et vint camper près d'Azaz. Sur ces entrefaites, le roi de Jérusalem, à la tête de tous les Franks, se porta vers Azaz, à la rencontre des Turks. Josselin arriva à Antioche et vint grossir l'armée du roi. Les infidèles et les chrétiens restèrent plusieurs jours en présence les uns des autres, sans engager de combat. Alors, Ilgazi opéra sa retraite et vint dans la partie du pays de Mélitène, que l'on nomme Garmian (1). Le roi rentra dans Jérusalem et Josselin dans Édesse.

LXXXI. En l'année 570 de l'ère arménienne (1121 de J.-C.), un émir de la contrée de Kandzag, nommé Gazi (Khazi), homme sanguinaire,

effronté, pervers et assassin, lequel était voisin des Géorgiens, ami et vassal de leur souverain, conçut un mauvais dessein. Ayant recruté trente mille Turks, il pénétra sur le territoire géorgien et traîna en captivité une partie des habitants arrachés à leurs foyers; puis, il vint asseoir son camp dans le pays de sa résidence. En apprenant cette agression, David (Tavith), roi de Géorgie (1), envoya ses troupes pour chasser les Turks. Celles-ci étant parties à la dérobée, tombèrent sur les infidèles et exterminèrent ces 30,000 hommes; elles s'emparèrent de leurs femmes, de leurs enfants, de troupeaux immenses de brebis et de moutons, et s'en retournèrent chargées de butin. Les Turks qui avaient échappé au glaive des Géorgiens, accablés par ce revers, déchirèrent leurs vêtements et répandirent de la poussière sur leurs têtes. Vêtus de deuil et le front découvert, ils allèrent à Kandzag porter leurs doléances à leur sultan, Mélik, fils de Dap'har, et implorer, en fondant en larmes, sa pitié pour le malheur qui les avait frappés. D'autres se rendirent chez les Arabes, dans la contrée de Garmian, auprès de l'émir Ilgazi, fils d'Artoukh, et lui racontèrent, en pleurant amèrement, ce désastre. Celui-ci, dans sa puissance et son orgueil, ordonna de lever une armée considérable et d'appeler tous les Turks, depuis les contrées des Grecs, jusqu'à l'Orient, ainsi que dans le pays de Garmian. Il fit le dénombrement de ses soldats, dont le chiffre était de 150,000 hommes. Il envoya dans les contrées du Midi, chez les Arabes, mander le roi de cette nation, nommé Sadaka (Sagha), fils de Doubaïs (2), qui arriva à la tête de 10,000 soldats. Ce prince était un valeureux guerrier; il avait saccagé la ville de Bagdad; trois fois combattu avec succès Dap'har, sultan des Perses. Il était Rafédhite (Ravadi) d'origine, blasphémateur de Mahomet et de sa religion (3). Il avait planté ses tentes au milieu de l'Éthiopie et de l'Inde. Il vint alors et épousa la fille d'Ilgazi (Khazi), l'émir perse. Cette année, ce dernier arriva à Kandzag avec des forces considérables, en se dirigeant vers la Géorgie.

LXXXII. Mélik, sultan de Kandzag, à la tête de 40,000 cavaliers aguerris, pénétra en Géorgie du côté de la ville de Tiflis (Dep'khis),

par la montagne de Tégou (1). Le roi de Géorgie, David, fils de Pâharab, fils de Georges (Kouki), instruit de l'approche des Turks, s'avança contre eux avec un corps de 40,000 guerriers intrépides. Il avait en outre sous ses drapeaux 15,000 hommes d'élite que lui avait donnés le roi des Kap'hchaks (2); 5,000 que lui avaient fournis les Alans (3), et une centaine de Franks. Ce fut le 15 août, le cinquième jour de la semaine du jeûne observé pour la fête de la Mère de Dieu (4), qu'eut lieu la bataille. Elle fut terrible; les deux montagnes entre lesquelles elle fut livrée retentissaient du choc des combattants. Mais le Seigneur vint au secours des Géorgiens, et leurs héroïques efforts réussirent à mettre les Turks en déroute. Le carnage fut horrible, les cadavres comblèrent les fleuves et les vallées et s'accumulèrent jusqu'à la crête des montagnes, qui disparut cachée sous cet amas de corps. Les Turks laissèrent 400,000 hommes sur la place, 30,000 furent faits prisonniers; les chevaux et les armes des morts couvraient au loin la surface des plaines. Pendant huit jours, les Kap'hchaks et les Géorgiens poursuivirent l'ennemi jusque sur les limites de la ville d'Ani. Le sultan perse Mélék et Ilgazi (Khazi), couverts de honte, regagnèrent leurs États. Les infidèles qui parvinrent à se sauver, mais avec beaucoup de peine, ne dépassaient pas 20,000, faible reste de cette innombrable armée.

Cette même année, David enleva Tiflis (Dep'hkis) aux Perses, et y répandit des flots de sang. Il fit enfiler et empaler l'un sur l'autre 500 hommes, qui expièrent dans cet affreux supplice.

LXXXIII. Cette même année, au mois d'août, le foudre éclata et brûla la principale mosquée de Bagdad, édifice construit sur un plan magnifique par le sultan Thoghriï (Doughriï), frère d'Alp-Arslan (Abaslan), le conquérant de la Perse. Ce prince avait guerroyé pendant vingt ans contre les Perses avant de les réduire sous le joug et de se rendre maître de leur empire. A cette époque, étant venu à Bagdad, il fit élever cette maison de prière pour les Turks, afin de leur éviter d'entrer dans celle des Arabes. Ce fut ainsi que le feu du ciel dévora la mosquée des Turks, le lieu immense de leurs réunions.

LXXXIV. En l'année 571 de l'ère arménienne (1122 de J.-C.), Ilgazi (Khazi), général des Perses, rassembla des troupes et marcha contre les Franks. Il se porta d'abord vers Alep, de là il vint camper à Schézar, ville des Musulmans (Dadjigs). Baudouin, roi de Jérusalem, accourut, et Josselin, comte d'Édesse, vint se joindre à lui. Ayant réuni leurs forces, ils allèrent camper en présence de l'armée turke. Mais tout l'été s'écoula sans qu'il y eût d'engagement, quoique les deux partis fussent face à face. Au mois de septembre, ils se retirèrent, et chacun des chefs revint chez lui. L'émir Ilgazi reentra dans Alep. L'émir Balag, fils de sa sœur, qui était un valeureux guerrier, partit secrètement pour se rendre dans ses provinces de Handzith (1). Josselin et Waléran ayant eu avis de son départ, coururent sur ses traces, à la tête de 100 cavaliers, et l'atteignirent sur le territoire d'Édesse, au village de Dap'hthil. Balag stationnait avec 800 cavaliers dans un endroit où coulait un fleuve et que des marais environnaient de toutes parts, et s'était retranché dans cette forte position. Les Franks, comme des inconsidérés et des fous, s'élançèrent sur les Turks; mais ils ne purent franchir les ravins profonds qui les protégeaient. Balag leur tint tête avec tous les siens. Les infidèles à coups de flèche blessèrent leurs chevaux et mirent les Franks en fuite. Ils firent prisonniers Josselin et Waléran, et taillèrent en pièces tous les chrétiens. Les deux comtes, chargés de chaînes, furent conduits à Kharpert (2) et jetés en prison. Vingt-cinq de leurs compagnons furent emmenés à Palou (3). Ce désastre fut un deuil pour les fidèles, qu'il plongea dans la consternation. Il eut lieu le 13 septembre.

A cette époque, mourut le grand émir Ilgazi (Khazi), fils d'Artonkh, laissant ses États au fils de sa sœur, l'émir Balag, ainsi que le soin de sa maison et de ses enfants; Souliman et Timour-Fasch (Démour-Dasch) (4). Son corps fut transporté dans une litière d'Alep à Kharran, et de là à sa ville de Mousanghis (5) où il fut enterré. Balag se trouva ainsi maître d'un grand nombre de contrées.

LXXXV. En l'année 572 de l'ère arménienne (1123 de J.-C.), le raide

Jérusalem, Baudouin, réunit des troupes pour attaquer l'émir Balag et venger les deux comtes Josselin et Waléran, que celui-ci retenait dans les fers. Le roi arriva avec toutes les forces frankes à Raban, tandis que Balag était déjà sur les limites de cette province, où il était venu piller et enlever des captifs. Les deux armées ignoraient la présence l'une de l'autre. Baudouin étant venu avec un faible détachement à Schendché Kanthara (Pont de Schendché) (1), traversa le fleuve sur ce pont et choisit pour camper un lieu nommé Schendchrig. Balag, avec des forces considérables, était posté non loin de là en embuscade. Lorsque l'on eut planté la tente du roi, il voulut se donner le plaisir de la chasse au faucon. Tout à coup Balag se précipita avec tous les siens sur les chrétiens, en fit un massacre épouvantable et s'empara du roi ainsi que de son neveu (fils de sa sœur). Cet événement arriva dans le mois de *hori* (2), le quatrième jour après la Pâque. Balag conduisit aux portes de Gargar Baudouin qui lui fit cession de cette ville. De là le roi fut traîné avec son neveu à Kharpert, où, après avoir été chargés de chaînes, ils furent jetés dans un profond cachot où gémissaient déjà Josselin et Waléran.

LXXXVI. Cette même année, cinq mois plus tard, il se passa un trait admirable, mais qui occasionna de grands malheurs. Quinze hommes s'étant associés, partirent de la place forte de Béhesni, méditant une entreprise héroïque; ils accomplirent une action immortelle. S'étant rendus dans la province de Handzith, ils se mirent en observation devant la forteresse de Kharpert, où étaient renfermés le roi de Jérusalem, Josselin et Waléran. S'étant aperçus que la garnison était peu nombreuse et qu'elle ne se tenait pas sur ses gardes, ils s'approchèrent de la porte, vêtus d'habits misérables et sous l'apparence de plaideurs. Ils se ménagèrent des intelligences avec un homme de l'intérieur. Au bout d'un peu de temps, ils s'élancèrent dans la forteresse et cherchèrent à se faire jour jusqu'à la prison. Les soldats qu'ils rencontrèrent à l'entrée furent égorgés; puis, fermant la porte, ils parvinrent, en poussant de grands cris, jusqu'à celle du fort où étaient détenus le roi de Jérusalem, Josselin et Waléran ainsi que d'autres chefs, et les déli-

vrèrent avec des transports d'allégresse. Ils rendirent aussi la liberté à une foule de guerriers, à des hommes et des femmes. Quelques habitants du pays s'étaient introduits dans la prison pour aider les libérateurs. Le roi et ses compagnons d'infortune, dégagés de leurs fers, s'emparèrent de la forteresse et de toute la maison de Balag. En apprenant ce qui venait d'arriver, les troupes infidèles qui stationnaient dans la province la quittèrent en s'enfuyant. Une nuit, à l'aurore du quatrième jour de la semaine (mercredi), Josselin étant parti secrètement avec une escorte de fantassins, se rendit à Kessoun et de là à Antioche, afin de rassembler des troupes et de porter secours au roi et à ses compagnons de captivité. A cette époque, le général des Franks était le comte Geoffroy (Djop'hré), guerrier intrépide et le croyant le plus fervent qu'il y eût. Il défendait par la vigueur de son bras, contre les Turks, les provinces qui formaient le domaine des Franks, Jérusalem, Antioche et Édesse. Il les protégeait par son habileté, sa prudence et son courage. Lorsque l'émir turk, Balag, qui se trouvait à Alep, eut connu dans tous ses détails le coup de main qui avait rendu les chrétiens maîtres de Kharpert, il partit avec la rapidité d'un aigle, et en quinze jours il arriva devant cette ville, dont il assiégea vigoureusement la forteresse. Ayant dressé ses machines et miné les remparts, il renversa la tour du Grand-Emir, et terrifia par ce succès les chrétiens. Le comte Waléran, partageant cette frayeur, alla trouver Balag et lui livra Kharpert. Ce jour même, l'émir fit périr tous les prisonniers, au nombre de 65 environ, et 80 femmes charmantes; il les condamna à être précipités du haut de la forteresse. Dans sa fureur, il fit de nouveau charger de chaînes le roi, Waléran et le neveu du roi. Cependant Josselin s'avancait à leur secours à la tête des Franks. Lui et Geoffroy ayant su ce fatal événement, furent saisis d'une extrême douleur et rentrèrent, le cœur navré, chacun de son côté. Le roi, Waléran et le neveu du roi restèrent en captivité (1).

LXXXVII. Cette même année, la guerre éclata entre les oiseaux, dans la province de Mélitène. Les cigognes, les grues et les ards (1) accoururent de toutes parts et se combattirent. Les grues vainquirent

les cigognes et les exterminèrent. A peine s'il en resta quelques-unes.

LXXXVIII. Cette année vit mourir le grand philosophe arménien Paul (Boghos), ce docteur qui brilla du plus vif éclat, et qui était profondément versé dans la connaissance de l'ancien et du nouveau Testament. Il atteignit à la perfection des docteurs des temps primitifs. Il apparut comme le second Illuminateur (1) de notre nation; comme un rocher de diamant contre lequel vinrent se briser les efforts des hérétiques; comme le champion de l'orthodoxie. Il fut toute sa vie d'une sévérité excessive contre les corrupteurs de la foi. Il était natif de la province de Daron. Il fut enterré dans le couvent de saint Lazare, non loin de Sassoun.

LXXXIX. Cette année, David, roi de Géorgie, extermina 60,000 Perses; voici à quelle occasion. Le sultan de Kandzag vint avec des forces considérables établir sur le fleuve Cyrus (Gour) (1) un pont de bateaux où passèrent 60,000 hommes, qu'il conduisait dans le pays des Ap'hkhaz (2). A cette nouvelle, le roi de Géorgie fit partir des troupes et détruire le pont, et tailla en pièces toute l'armée des infidèles. Le sultan s'enfuit en Perse, dans la ville d'Ozkend (Ozgan) (3), auprès du frère de son père (4).

Le roi David était un brave; il déploya un rare courage dans les guerres qu'il soutint contre les Perses. Il remporta de nombreuses victoires sur les infidèles et renversa leur puissance de fond en comble. Il enleva aux Perses de magnifiques provinces à la pointe de l'épée et par la vigueur de son bras. Il s'empara des villes de Tiflis (Dep'hkis), Tmanis (5), Schirvan (6), Schaki (7), Schamkar (8) et autres lieux. C'était un saint et vertueux monarque, d'une haute piété et d'une justice accomplie. Il se montra toujours bienveillant pour notre nation, et notre ami. Il avait attiré auprès de lui les restes de l'armée arménienne. Il fonda en Géorgie une ville arménienne, qu'il appela Kôra (9), et y bâtit nombre d'églises et de couvents. Il prodigua à notre nation toute sorte de consolations et de joies. Il avait un fils légitime nommé Démétrius

(Témédre) (10), qui lui était né d'une femme arménienne; et un frère nommé Theodormé.

XC. En l'année 573 de l'ère arménienne (1124 de J.-C.), l'émir Balag réunit des troupes et marcha contre les Franks. Il se rendit d'abord à Alep, et au bout de quelques jours il vint attaquer Menbédj (1), ville des Musulmans (Dadjigé). Ayant dressé ses catapultes contre la forteresse, il les fit jouer vigoureusement et causa beaucoup de mal aux assiégés. L'émir qui défendait la place envoya demander du secours aux comtes Josselin et Geoffroy, leur promettant que dès qu'ils seraient arrivés il céderait la ville à Josselin. Ces deux chefs se rendirent à cet appel avec les débris des troupes frankes que Josselin avait réunis. Mahufs (Mahi), comte de Delouk, Ain-tab (Anthap'h) (2) et Raban, accourut aussi. Dès que Balag eut connaissance de leur approche, il s'avança à leur rencontre, non loin de Menbédj. L'action fut terrible; car, les infidèles étaient aussi nombreux que les Franks l'étaient peu. L'avantage fut d'abord pour ces derniers, et les Turks furent repoussés. Les chrétiens mirent en fuite une aile de leur armée, tandis que Josselin taillait l'autre aile en pièces. Mais un corps de Turks enveloppa le comte de Marasch et une foule d'autres guerriers, ainsi que la noblesse de Josselin, et ils périrent de la mort des martyrs. En apprenant ce malheur, Josselin lâcha pied et fut vaincu sur ce même champ de bataille. Le lendemain, il se réfugia dans sa ville de Thebaschar. Cette journée vit tomber une foule de grands personnages d'entre les Franks; elle fut désastreuse pour les chrétiens, et ce fut le 10 du mois de sahmi, date qui correspond au 4 mai, qu'elle eut lieu. Après cette victoire signalée, Balag se porta contre la ville de Menbédj, et donna l'ordre à ses troupes d'en commencer l'attaque. Dans la joie que son succès lui inspirait, il se dépeçilla de sa cotte de mailles en fer. En même temps, un adorateur du soleil (Arevascht) (3) lança de la forteresse une flèche qui l'atteignit à l'aîne et le blessa mortellement. Ayant mandé auprès de lui Timour-Tasch, fils d'Ilgazi (Khazi), il lui remit ses États, et à l'instant il rendit le dernier soupir. A cette nouvelle, ses troupes se

dispersèrent. Sa mort causa une joie universelle parmi les Franks; mais, dans les contrées qui lui appartenaient, ce fut un deuil général et une tristesse profonde, car il avait toujours montré de la bienveillance pour les Arméniens qui étaient sous sa domination.

XCI. Lors de cette bataille, le roi, son neveu et Waléran se trouvaient à Alep. Le comte Josselin et la reine traitèrent avec Timour-Tasch de la rançon du roi, et lui donnèrent en otage sa fille et le fils de Josselin, avec quinze autres personnes. La rançon fut fixée à 100,000 tahégans. Dans le mois de septembre, le roi Baudouin fut délivré des mains des infidèles. Étant arrivé à Antioche, son retour excita des transports de joie parmi les chrétiens. Mais le comte Waléran et le neveu du roi restèrent au pouvoir de Timour-Tasch et furent mis à mort. Ainsi, par les soins de Josselin, Baudouin fut affranchi deux fois de la captivité.

XCII. Cette même année, grâce au secours de Dieu, Gargar fut enlevée aux Turks. Le seigneur de cette ville, Mikhaël, fils de Constantin, entreprit de s'en rendre maître, à la tête de cinquante hommes. Il accabla par une lutte opiniâtre les Turks qui étaient renfermés dans la forteresse. Ceux-ci, dénués de tout secours et réduits à l'extrémité, se rendirent et lui livrèrent Gargar. Ce fut de cette manière et par les mêmes efforts que Mikhaël enleva la forteresse de Bébou (1) aux Turks. Ce succès répandit l'allégresse parmi les fidèles (2).

XCIII. Cette même année, le roi de Géorgie, David, fit de nouveau un horrible massacre des Perses. Il en tua 20,000 environ. Il s'empara d'Ani, et prit dans ses murs les fils de Manoutché (1), qu'il emmena à Tiflis (Dep'hkhis). Ainsi fut affranchie cette cité royale du joug qui avait pesé sur elle pendant soixante ans. L'auguste et vaste cathédrale, que les infidèles avaient convertie en mosquée, réunit dans son enceinte, par les soins de David, des évêques, des prêtres et des moines de l'Arménie, et fut bénie avec une pompe solennelle. Ce fut un grand bonheur pour notre nation de voir ce saint édifice arraché au pouvoir tyrannique des infidèles.

XCIV: Cette même année, un duc arriva du pays des Franks avec

des forces considérables. Il établit son camp devant la ville de Tyr (Sour), située sur les bords de l'Océan. Il la tint investie pendant longtemps et la pressa vigoureusement. Il l'avait bloquée par mer avec une flotte, tandis que du côté du continent il la cernait avec une nombreuse armée, l'environnant ainsi de tous côtés. Il éleva des tours en bois, dressa des catapultes et des balistes pour battre les murailles. Les assiégés eurent à supporter à la fois et la famine et de continuel assauts. Leur position devint si critique qu'ils consentirent à se rendre, et, après avoir obtenu du général frank le serment d'épargner leur vie, ils lui livrèrent la ville et se retirèrent à Damas. En quelques jours Tyr, le tombeau du Christ, fut évacuée. Le duc s'en retourna avec son armée chez les Franks (1).

XCV. Cette même année, le roi de Jérusalem, Baudouin et Josselin convoquèrent toutes les troupes frankes et marchèrent contre Alep. Josselin alla trouver le roi des Arabes, Sadaka (Salé), fils de Doubais (1) et gendre d'Ilgazi (Khazi); ils firent alliance et amitié ensemble, et le roi des Arabes se joignit avec ses troupes à Josselin. Le petit-fils du sultan Te-tousch (2), ainsi que le sultan de Mélitène, fils de Kilidj-Arslan (3), accoururent aussi. Ces divers contingents formèrent une masse imposante de forces réunies devant Alep. Les habitants, après avoir longtemps et cruellement souffert du manque de vivres et des attaques des assiégeants, envoyèrent à Mossoul demander du secours à Boursoukh. Celui-ci réunit des troupes considérables et, au bout de six mois, arriva en vue d'Alep. Il repoussa les Franks et la ville fut sauvée. Les chrétiens opérèrent leur retraite sans éprouver aucune perte. Le roi des Arabes, en se retirant, vint saccager Mossoul et tout le territoire de Boursoukh. Ce dernier, ayant passé quelques jours à Alep, se rendit à Damas où il fit alliance avec Toghtéghin, émir de cette ville.

XCVI. Cette même année, Gazi (Khazi), émir de Sébaste et fils de Danischmend, marcha contre Mélitène. Il attaqua vivement cette ville et lui fit beaucoup de mal. Le siège s'étant prolongé pendant six mois, les habitants furent en proie à une cruelle famine qui, augmentant

chaque jour, les emportait par milliers. Dans la pénurie qui les accablait, ils sortaient des murs et se rendaient au camp des ennemis. Enfin, n'y pouvant plus tenir, ils renirent Mélitène à Gazi; et la femme de Kilidj-Arslan (1), qui en était la souveraine, se retira à Meschar (2).

XCVII. En l'année 574 de l'ère arménienne (1125 de J.-C.), le général perse, Boursoukh et Toghthéghin, se mirent à la tête d'une armée de 40,000 hommes d'élite, recrutés dans toute la Perse. Ils s'avancèrent avec ces forces imposantes contre Azaz, forteresse des Franks, et l'attaquèrent avec vigueur. Boursoukh se vantait insolemment de l'emporter d'assaut, et de fouler aux pieds avec mépris la puissance des chrétiens. Les infidèles établirent une batterie de douze balistes, et ayant miné deux des murailles qui flanquaient la forteresse, elles s'écroulèrent. Azaz était en grand danger, et la garnison avait perdu tout espoir. Cependant le roi de Jérusalem ayant appris que Boursoukh était retourné à Alep, se rendit aussitôt à Antioche et, ayant rassemblé les troupes frankes, il fut rejoint par le comte Josselin qui accourut en toute hâte, ainsi que par le comte de Tripoli, fils de Saint-Gilles, et Mahuis (Mahi), comte de Delouk. L'armée chrétienne se composait de 1,300 cavaliers frankes, de 500 cavaliers arméniens, et de 4,600 fantassins. Le roi de Jérusalem se porta sur Gouris. A cette nouvelle, le général perse vint avec un détachement camper auprès d'Alep. Les Franks, laissant leurs bagages à Gouris, volèrent vers Azaz. Cette cité leur présenta le spectacle d'un monceau de ruines prêt à tomber entre les mains des infidèles. Les Perses s'avancant alors contre les Franks les enveloppèrent et, les harcelant, les mirent dans un péril extrême, car toute issue pour se procurer des vivres leur était fermée. Ceux-ci n'attendaient plus que la mort, et ne conservaient plus aucun espoir. Les Turks les défiaient par des paroles pleines de menaces et d'arrogance, et les tenaient cernés de tous côtés. Puis, avec des cris terribles et comme un aigle qui fond sur une troupe de colombes, ils se précipitèrent en masse sur eux. Les Franks, réduits aux abois et frappés de terreur, ne désiraient plus rien que la mort, et croyaient

toucher à leur dernière heure. Tandis qu'ils étaient dans cette douloureuse perplexité, le roi eut une excellente inspiration. Il dit au commandant de ses troupes : Allons, marchons directement vers Athareb (Thereb), nous ferons croire aux Turks que nous prenons la fuite, et ceux d'entre eux qui sont en embuscade courront après nous; alors, nous reviendrons sur eux et nous verrons ce que le Christ fera pour nous. En même temps, il prescrivit à la garnison d'Azaz que, lorsque les infidèles se grouperaient pour les poursuivre, ils lui en donnassent le signal, en élevant une colonne de fumée sur le sommet de la forteresse. Le roi s'étant dirigé avec ses troupes vers Athareb (Thereb), Boursoukh, s'imaginant que les Franks prenaient la fuite, commanda aux siens de les poursuivre. Les infidèles se précipitèrent tous à la fois sur leurs traces, comme des loups après des brebis, et en poussant des clameurs. Après avoir parcouru une distance d'environ deux milles, ils serrèrent leurs rangs pour attaquer les chrétiens. En ce moment, les gens d'Azaz firent le signal convenu. Le roi de Jérusalem et ses officiers l'ayant aperçu, bénirent le Seigneur en versant des larmes et en gémissant; dans leur douleur, ils élevaient leurs voix suppliantes vers Dieu, pour le prier de venir au secours de son faible troupeau.

Aussitôt le roi ordonna de faire retentir les trompettes pour donner le signal de la charge, et les chrétiens fondirent par un mouvement simultané sur les infidèles, en invoquant l'aide du Seigneur, et se signalèrent par d'héroïques efforts. Leurs prières furent exaucées. Ils repoussèrent avec fureur les Turks, les firent passer sous le tranchant du sabre et les dispersèrent au loin sur la surface de la plaine. Le comte Josselin, emporté par son impétuosité et pareil à un lion rugissant qui poursuit des bœufs, se jeta sur eux et se gorgea de sang. Le roi et toute l'armée du Christ, acharnés de leur côté, les taillèrent en pièces sans leur faire quartier, en les poursuivant jusqu'aux portes d'Alep. Il y eut 5,000 Turks de tués. Le général perse et Toghtéghin s'en retournèrent couverts de honte. Quinze émirs avaient péri dans ce combat. Les chrétiens s'en revinrent ivres de joie et avec un riche butin. Cette victoire répandit

l'allégresse parmi les fidèles. Elle fut remportée le 24 du mois de dré, un jeudi. Quelques jours après, Boursoukh emmena la fille du roi et le fils de Josselin à Kala (Klath) Djabar (1), où il les déposa, et partit pour Mossoul.

Au bout d'un an, des gens de sa nation, de ceux que l'on nomme *Hadchi* (*Hadji*) (2), pénétrèrent dans son palais sous leurs vêtements de pèlerins, et le tuèrent à coups de couteau. Les meurtriers furent massacrés par ses serviteurs, qui firent subir le même sort à tous ceux qu'ils trouvèrent dans la ville portant un pareil costume, au nombre de quatre-vingts.

XCVIII. Cette même année, le général des Perses, émir de l'Orient, Ibrahim (Aprèhim), fils de Soukman, ainsi que l'émir de Handzith, Davoud (Davouth), fils de Soukman, fils d'Artoukh, firent une levée immense de troupes. Une foule d'autres émirs leur amenèrent des renforts considérables, et tous ensemble marchèrent contre la Géorgie. Le souverain de ce pays s'étant avancé à leur rencontre, en fit un grand carnage, les mit en fuite et les maltraita encore plus que dans les occasions précédentes. Il les poursuivit pendant cinq jours, et inonda de sang les plaines et les montagnes. Tout le pays fut infecté de l'odeur qu'exhalaient les cadavres.

XCIX. Cette année, mourut le saint roi de Géorgie, David. On plaça sur le trône après lui Démétrius (Témédre), son fils, prince belliqueux, rempli de piété, et qui, par ses belles actions, se montra l'émule de son père. Il renvoya les fils de Manoutché à Ani, après leur avoir fait jurer d'être ses fidèles vassaux, et de lui rester soumis toute sa vie. Il leur donna cette ville qui avait beaucoup souffert de la part des Perses, lorsque David mourut. Il leur fit cette cession, parce que d'autres guerres et l'administration de ses États réclamaient des soins dont il était surchargé. Il était né d'une femme arménienne. Les fils de Manoutché s'engagèrent en outre, par un serment solennel, à laisser toujours les Arméniens en possession de la cathédrale et d'empêcher tout Dadjig ou musulman d'y entrer.

C. En l'année 575 de l'ère arménienne (1126 de J.-C.), arriva du pays des Franks le fils de Boëmond, fils de Robert, lequel se nommait Boëmond comme son père (1). Il vint avec des troupes à Antioche et épousa la fille du roi de Jérusalem. Celui-ci lui promit la couronne après sa mort; il lui céda Antioche et toute la Cilicie. Boëmond, fils de Boëmond, soumit à son autorité, par sa puissance et son ascendant irrésistible, toute la nation des Franks. Le comte d'Édesse, Josselin, et le fils de Saint-Gilles reconnurent sa suprématie. Boëmond était cependant tout jeune; il n'avait pas plus de vingt ans, et son menton était sans barbe, mais déjà il avait fait ses preuves dans les combats. Il était de haute taille, à face de lion; il avait les cheveux de couleur fauve. Une foule de nobles et de grands étaient accourus avec lui de Rome.

CI. En l'année 576 de l'ère arménienne (1126 de J.-C.), mourut le docteur arménien Cyrus (Gurou), l'égal des saints de l'ancien temps. Il avait appris la Bible en entier, et était exercé aux investigations les plus profondes. Il possédait à fond l'intelligence de l'ancien et du nouveau Testament. Il avait été le compagnon du saint docteur Georges (Kéork), surnommé Méghrig. Il fut enseveli dans le couvent de Trazarg, appelé le *Tombeau des saints docteurs*, où était aussi la sépulture du bienheureux Méghrig. Celui-ci, ayant rassemblé dans ce couvent une congrégation d'athlètes du Christ, y établit les règles et la discipline des saints Pères des premiers siècles.

CII. En l'année 577 de l'ère arménienne (1128 de J.-C.), le général des Perses, l'émir Zanghi (Zanki) (1), fils d'Ak-Sonkor (Agh-Senkour), l'ancien maître de la ville d'Alep, arriva avec des troupes sur le territoire d'Édesse et fit amitié avec le comte Josselin. Il parvint jusqu'à Alep sans avoir été inquiété en route. Désirant se lier avec le comte Boëmond, seigneur d'Antioche, il employa dans cette négociation Josselin, comme médiateur. Après avoir séjourné quelque temps à Alep, il se rendit avec toutes ses forces à Damas; car l'émir de cette ville, Toghtéghin, était mort et avait été remplacé par son fils (2).

Cette même année vit mourir le sultan de Perse, Mahmoud, fils de

Baptiste; il eut pour successeur son frère Mèlik (3), le même qui résidait à Karszoug, et qui fut défait par David, roi de Géorgie, et forcé de s'enfuir en Perse.

CIII. En l'année 585 du calendrier arménien (1136 de J.-C.), le sultan Melikamissal (Mahmad), fils d'Amer Gazi (Khasi), fils de Damischmend (4), vint avec une armée considérable dans la contrée de Marasch, auprès de Kessoun, et incendia les villages et les couvents. On était à l'époque des vendanges. Il demeura six jours campé devant la ville, mais sans élever de fortifications, ni dresser des machines, ou lancer des flèches. Il restait tranquille, occupé seulement à couper l'eau du fleuve, à ravager les jardins, à faire des incursions çà et là et à recueillir et entasser le butin qu'il enlevait. Cependant les habitants, qui s'attendaient de jour en jour à un assaut, à l'effusion du sang et au triomphe des ennemis, tombèrent dans un tel excès de découragement, qu'une nuit ils abandonnèrent le rempart extérieur. Mais leurs chefs et les prêtres parvinrent à les ranimer à force d'exhortations. Alors, adressant leurs supplications à Dieu, ils résolurent de mourir plutôt que de tomber entre les mains des infidèles et de devenir un objet de raillerie et d'opprobre pour les païens, en se livrant à eux avec leurs familles. La croix à la main, et les bras étendus, ils passaient la nuit entière en prières, chantant à haute voix les louanges de Dieu. Aussi Celui qui est infiniment bon et miséricordieux ne voulut pas nous abandonner, quoique pécheurs, à nos ennemis; il eut compassion de nous, qui avons été rachetés par le sang de son fils bien-aimé, Jésus-Christ. Il ne commanda pas aux infidèles d'investir et d'attaquer la ville, et le vendredi, qui est le jour de la Passion de notre Sauveur, Kessoun fut délivrée. L'ennemi brûla Garnair-Vank (le Couvent-Rouge), la chapelle et les cellules des religieux, brisa les croix de bois et de pierre, et s'empara des croix en fer et en bronze; et, démolissant les autels où s'offrait le pain du saint Sacrifice, en dispersa les débris. Il enleva la porte, où se dessinaient des enroulements admirables, ainsi que d'autres objets, et les emporta dans son pays pour les montrer à ses concubines et à la po-

pulace, comme fit autrefois le Babylonien (2). C'est ainsi qu'il donna lieu à l'accomplissement de ces paroles : « J'ai abandonné la fille de Sion, comme une tente au milieu des vignes, ou comme la cabane de ceux qui gardent les fruits (3), ou bien comme une tourterelle plaintive restée seule après avoir été délaissée par sa compagne, ou comme le corbeau à l'aspect hideux qui plane sur des cadavres. » Mohammed battit subitement en retraite, un vendredi, comme nous l'avons dit plus haut, en apprenant que le roi des Romains accourait au secours de Kessoun assiégée et de notre comte Baudouin (4), qui l'en suppliait à genoux. Déjà le roi des Grecs approchait d'Antioche, ravageant les pays musulmans (Dadjgasdan) (5). Après avoir dépouillé notre prince Léon de sa souveraineté, il se rendit maître de ses villes, de ses forteresses, et s'étant assuré de sa personne, il l'emmena dans la contrée des Grecs, de l'autre côté de la mer, sur les limites de l'Asie.

FIN DE LA CHRONIQUE DE MATTHIEU D'ÉDESSE.



ANNOTATIONS.

Préface. (1) La version latine de la traduction arménienne de la Chronique d'Eusèbe a pour auteurs le docteur J. Zohrab et le cardinal Angelo Mai, et a été publiée à Milan, 1818, grand in-4°. Une autre traduction latine accompagnée du texte arménien, due au savant Mekhithariste J.-B. Aucher, a paru la même année, en 2 vol. in-4°, à Venise.

(2) On peut voir le catalogue raisonné de ces versions, donné par feu Mgr. Placido Soukias de Somal, archevêque de Siounik, abbé général de la Congrégation des Mekhitharistes de Saint-Lazare, dans son ouvrage intitulé : *Quadro delle opere di vari autori anticamente tradotte in armeno*, Venise, 1825, in-8°.

(3) *Histoire d'Arménie*; elle a été traduite en latin (1736), en français et en italien (1841), ainsi qu'en russe. Cette dernière traduction a paru dans les premières années de notre siècle.

(4) Il existe une version libre en français de l'ouvrage d'Élisée, publiée par M. l'abbé Grégoire Kabaragy Garabed, sous le titre de *Soulèvement national de l'Arménie chrétienne contre la loi de Zoroastre*, in-8°, Paris, 1844.

(5) Dans l'année 972. — (6) Vers 1074. — (7) En 1079. — (8) Vers 1080.

(9) Voici le témoignage décerné aux Arméniens par Grégoire XIII, dans une bulle donnée en 1584, à l'occasion de la fondation, par cet illustre Pontife, du Collège arménien à Rome : « Et vero inter alia ejusdem nationis de Ecclesia romana publica christiana merita, illud praecipuum ac singulari memoria dignum est, quod principibus exercitibusque christianis saepius olim ad recuperationem Terrae Sanctae proficiscentibus, nulla natio, nullus populus promptius alacriusve eis suppetias tulit quam Armeni, qui viris, equis, armis, commentu, consilio ac denique omni ope christianos, sacro illo in bello fortissime ac fidelissime juvarunt. » *Bullarium Romanum*, t. IV, part. IV, p. 78. Ed. Ch. Coquelines, Rome, 1747. — Cf. le tome III, p. 557-565 de l'ouvrage intitulé : *Compendio storico di memorie chronologiche concernenti la religione e la morale della nazione armena, del Marchese Gio. de Serpos*. Venise, 1786, 3 vol. in-12.

(10) *Histoire d'Arménie*, t. III, p. 67.

(11) Ce manuscrit est, en effet, tracé dans le genre d'écriture appelé par les Arméniens *nôdrakir*, ou écriture de chancellerie, lequel ne commença à être en usage que dans le seizième siècle.

(12) Voir la Notice sur deux manuscrits arméniens de la Bibliothèque Impériale,

n^{os} 97 et 99, contenant l'Histoire écrite par Matthieu Eretz, et un Extrait relatif à la première croisade, par M. Chahan de Cirbied, dans le Recueil des notices et extraits des manuscrits publié par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, t. IX, p. 279-364.

Chap. I. (1) Notre Extrait de Matthieu d'Édesse commence au chap. CLXXVIII de la Chronique originale.

(2) Le commencement de l'ère arménienne date du 11 juillet 552 de J.-C.

(3) Saint Nersès le Grand, patriarche d'Arménie, issu de la famille des rois Arsacides. Il rendit les armes de ses compatriotes victorieuses des Perses, par l'ardeur qu'il sut leur inspirer pour la défense de la foi chrétienne. Après avoir exercé pendant quelque temps les fonctions de grand-chambellan à la cour d'Ar-sace III, roi d'Arménie, il fut élu, à l'unanimité, patriarche de sa nation, et devint le restaurateur de l'Église arménienne. Saint Nersès occupa le trône pontifical pendant vingt ans, de 364 à 384 de J.-C.

(4) Notre auteur entend, par *Romains*, les peuples de l'Europe occidentale, ou les Franks.

(5) Daniel, VII, 7.

(6) Matthieu se sert indifféremment du nom de Perses, ou de Turks, pour désigner les Turks seldjoukides, qui étaient, à cette époque, maîtres de la Perse.

(7) Psaume XLIV, 24.

(8) Cette dernière citation se compose de pensées prises, d'un côté et d'autre, dans l'Écriture sainte.

(9) Le mot *Dadjig* fut appliqué anciennement par les Arméniens, comme le mot *Scythe* par les Grecs et les Romains, à tous les peuples nomades. Dans Matthieu d'Édesse, les Dadjigs sont les Musulmans en général, et quelquefois, dans un sens spécial, les Arabes. Ce mot paraît tirer son origine du nom *Tayoyo*, au pluriel *Tayoyé*, par lequel les Syriens désignaient autrefois d'une manière générale les Arabes, et en particulier ceux de la tribu *Thay*, la plus considérable des tribus arabes nomades qui habitaient les plaines sablonneuses de la Syrie. Les Chaldéens les appelaient *Tiyia*, et les anciens Perses *Tazi*.

Plus tard, les Turks païens qui vivaient à l'est de l'Yaxarte ou Sihoun, ainsi que les Mongols, donnèrent la dénomination de *Tazik* ou *Tadjik* aux Musulmans qui habitaient les villes et les campagnes cultivées, soit que ceux-ci fussent d'origine turke, persane, ou arabe, et comprenaient sous le nom de Turks, qu'ils s'appliquaient à eux-mêmes, les peuples de race turke ou tartare. Voir M. C. d'Ohsson, *Histoire des Mongols*, tome I^{er}, page 217, note 1.

(10) Les noms placés entre parenthèses offrent la forme sous laquelle les Arméniens les transcrivent, ou la manière dont ils les prononcent.

(11) On sait que Godefroy descendait de Charlemagne par sa grand'mère Mathaut de Louvain. Cette illustre origine est attestée par le pèlerin Richard, qui composa, au treizième siècle, la *Chanson d'Antioche*, éditée pour la première fois par M. Paulin Paris, 2 vol. in-8°, Paris, 1848. On lit au t. II, chant VII, p. 178 :

Et le seul ont eslit Godefroy de Buillon,
Qui est pressé et delivres, del lignage Charlen.

C'est probablement pour cette raison que la tradition rapportée par Matthieu attribuait à Godefroy, comme issu des empereurs d'Occident, la possession de la couronne et de l'épée de Vespasien. On peut voir dans ce poème (chant V, t. II, p. 12, 13) une tradition analogue sur la célèbre épée *Raquite*, que le trouvère prétend avoir appartenu aussi à Vespasien.

(12) Baudouin Du Bourg, cousin de Godefroy. Cf. Guillaume de Tyr, XII, 1, 2.

(13) Matthieu d'Édessa qualifie toujours l'empereur de Constantinople du titre de *thakaror*, littéralement qui a une couronne, c'est-à-dire roi, monarque. Il n'emploie que rarement le titre de *césar* ou *empereur*.

(14) Les Arméniens donnent quelquefois à la Méditerranée le nom d'*Océan*, comme on peut le voir déjà dans un de leurs historiens du cinquième siècle, Moïse de Khoren, liv. II, chap. II. Cf. Mekhithar-abbé, *Dict. des noms propres*, p. 331.

(15) Kildj Arslan Daoud, en arménien, Khildj Aslan, ou Ghildj Aslan, fils de Soliman et sultan d'Iconium, de la dynastie des Seljoukides du Roum, ou Asie Mineure. Matthieu lui donne quelquefois le titre de *Sultan de l'Occident*, à cause de la situation de ses États par rapport à ceux des Seljoukides de la Perse, et autres souverains orientaux.

Chap. II. (1) Les Arméniens, depuis la seconde moitié du troisième siècle jusqu'à la fin du sixième, n'eurent qu'un seul patriarche universel, ou *Catholicos*. A partir de cette époque, ils en eurent deux à la fois, ayant chacun une résidence et une juridiction particulières; l'un dans la partie de l'Arménie qui était soumise aux Grecs; l'autre dans la partie qui dépendait de la Perse. En l'année 1082, il y en avait quatre en même temps, et plus tard, à l'époque où nous place ici Matthieu, il y en eut jusqu'à six, deux en Égypte et quatre en Arménie. Les vicissitudes politiques que subit la nation arménienne contribuèrent à accroître ou à restreindre, dans les différents âges, les sièges patriarcaux. Cf. Indjadjé, *Archéologie arménienne*, t. III, p. 280, 281. — Le patriarche Grégoire II, dit Vahram, et surnommé Vghinssér (Ami des martyrs), résida quelque temps à Bzantz, dans la Cappadoce, puis en Égypte, et enfin vint mourir en Cilicie, auprès du prince arménien Kogh Vasil (chap. XXXVII). Le patriarche Basile (Pasogh) avait son siège à Ani, dans la grande Arménie (voir chap. I, note 3).

(2) Roupén fonda, en 1080, la dynastie arménienne dite des *Roupéniens*, dont la capitale était la ville de Sis en Cilicie. Ces princes reçurent le titre de *baron*, des chefs de la croisade, en reconnaissance des services qu'ils leur rendirent, et portèrent ce titre jusqu'à Léon II, le huitième de cette dynastie, lequel, en 1178, prit celui de *roi*.

(3) Gobidar, forteresse dans le voisinage du Taurus, et dans la partie nord de la Cilicie. Voir la carte de l'Arménie, dans le Dictionnaire de Mekhithar et le nouvel Atlas arménien publié à Venise, 1849.

(4) Maraba, nom qui est écrit plus loin, chap. LV, Marba, district duquel dépendait Gobidar. Je n'ai trouvé ce nom expliqué nulle part ailleurs que dans le Dictionnaire de Mekhithar-abbé. Ce district doit correspondre à la partie sud de la province de Dchahan.

(5) Kakig II, dernier souverain de la dynastie arménienne des Bragatides. Voir les détails donnés plus bas sur ce prince, à la note 1 du chap. LVII.

(6) Troade, ou Nouvelle Troie, surnom que reçut la ville d'Anazarbe, ou Anazarbe, en Cilicie, à cause, sans doute, de la célébrité que lui valurent ses fortifications, regardées comme inexpugnables.

(7) Baghi-sian, dans les auteurs arabes. Nos chroniqueurs occidentaux écrivent le nom de ce général, *Acxianus*, *Ansians*, etc. Le roi de Perse, Mélik-schah, lui avait confié le gouvernement d'Antioche l'an 535 de l'ère arménienne (1086 de J.-C.), suivant Matthieu d'Edesse.

(8) Soukman, émir de la race des Turkomans d'Arménie, fils d'Artoukh (Ortok), ou Ortok-Beg, fondateur de la dynastie des Ortokides, dont une branche régna à Mardin et à Méïafarékin, et l'autre à Hisn-Keïfa et à Emed ou Amit, dans la Mésopotamie. Soukman appartenait à cette dernière branche.

(9) Dhahir-eddin Toghtéghin, d'abord simple mamelouk au service de Tetousch ou Toutousch, prince seljoukide d'Alep, devint ensuite le ministre de Dekkak, fils de Tetousch, lequel, après la mort de son père, s'était mis en possession de Damas. Plus tard, Toghtéghin s'empara de cette ville au préjudice des enfants de Dekkak.

(10) Constantin I^{er} succéda à son père Roupén dans le gouvernement de la Cilicie, en 1095, et régna jusqu'en 1100. Après la prise d'Antioche, les croisés lui envoyèrent de riches présents et lui décernèrent le titre de marquis ou chevalier (*Markes*) et de consul (*Hypatos*). Tchamitch, *Hist. d'Arménie*, t. III, p. 19.

(11) Pazouni et Ôschin étaient deux frères, compagnons d'armes de Constantin. Le premier possédait la principauté de Tarse, et le second la forteresse de Lampron, située au nord et à six heures de marche de la ville de Tarse.

Ôschin était décoré du titre d'*Asbed* ou *Chevalier*. Suivant Tchamitch, t. III,

p. 10, c'est ce prince qui est désigné dans l'*Alexiade* d'Anne Comnène, sous le nom d'Aspiétés, et qui prit part en l'année 1061, avec ses troupes, à l'expédition de l'empereur Alexis en Illyrie, contre Robert Guiscard. Anne célèbre la valeur et l'illustration d'Ôschin et rapporte un trait de courage par lequel il se distingua dans cette guerre. Liv. XII, p. 276 et 277, éd. de Venise. Plus tard, Tancredé le battit complètement en Cilicie et lui enleva cette province, qu'Aspiétés avait été chargé par l'empereur de défendre.

(12) La Montagne-Noire ou Mont Amanus fait partie de la chaîne du Taurus, et s'étend au nord-est de la Cilicie, sur les confins de Raban. Il y avait sur cette montagne un très-grand nombre de couvents arméniens, syriens et grecs. Tchamitch, tome III, tables, p. 183. Cf. Guillaume de Tyr, IV, 10; XV, 14.

Chap. IV. (1) Maréri, dixième mois de l'année arménienne. Il correspond, dans le calendrier fixe des Arméniens, à l'intervalle du 8 mai au 6 juin.

(2) Matthieu veut évidemment décrire ici une aurore boréale.

Chap. V. (1) Thelbaschar, dénomination arabe qui signifie *Colline de la bonne nouvelle*, et qui correspond à l'ancienne dénomination arménienne *Thel-Avdiats*, ville et forteresse situées sur la rive droite de l'Euphrate, au nord-ouest de Hrom-gla, ou Château des Romains, et à deux journées de chemin d'Alep, du côté du nord. C'est Turbessel de Guillaume de Tyr.

(2) Thoros, abréviation arménienne du nom de Théodore. Il avait le rang de *caropalate*, c'est-à-dire de *maître* ou *maréchal du palais* des souverains de Byzance. Ce titre était aussi l'équivalent de *préfet des prétoriens*, c'est-à-dire commandant de la garde impériale. C'était une des dignités les plus considérables de l'empire, et elle fut conférée quelquefois à des princes ou chefs arméniens et géorgiens. Elle était au-dessus de celle de *magistres*, *magister officiorum*. Voir chap. LXV, note 1. Cf. Ducange, *Glossarium mediae et infimae latinitatis*, et Indjidji, *Archéol. armén.*, t. I, p. 226-8.—Thoros, fils de Héthoum, avait été investi, en 1094, du commandement de la ville d'Édesse par Tetousch, sultan d'Alep. *Matthieu*, chap. cxlv.

(3) Gargar, place forte de l'Euphratèse, ou Comagène, sur la rive occidentale de l'Euphrate, et placée sur une montagne fort élevée.

(4) Bakloukh, émir turkoman de Samosate. Il eut, en 1098, la tête tranchée par ordre de Baudouin I^{er}, comte d'Édesse. Guillaume de Tyr, XII, 7. Suivant l'historien Vartan (Ms. de l'Académie impér. de Saint-Pétersbourg, folio 900), Bakdoukh était fils d'Amer Ghazi, fils d'Ibn-el-Danischmend. Cf. chap. xviii et ciii, note 1.

(5) Thi ou Thil de Hamdoun, forteresse de la Cilicie, située dans la plaine d'Anazarbe, au midi du Djeihan ou rivière de Mesisah.

(6) La croix de Varak était l'une des reliques les plus célèbres, les plus vénérées de l'Arménie. C'était un fragment de la vraie croix conservé dans le monastère de Varak, situé dans la partie sud du district de Dosb ou de Van, lequel était compris dans la province de Vashbouragan. Tchamitch, tome III, tables, p. 189 et 192.

(7) Le couvent de Makénis ou Makémik était dans le district de Kegharkounik, autrement appelé Kegham, qui faisait partie de la province de Siounik, dans le nord-est de l'Arménie. Tchamitch, *ibid.*, p. 168.

(8) Les Quarante Martyrs de Sébaste, qui souffrirent la persécution sous Licinius.

Chap. VI. (1) Kara-boga était émir de la ville de Mossoul et au service des sultans seljoukides de Perse. Guillaume de Tyr le nomme *Corbagath, Corbagax*.

(2) Barkiarok, souverain de la dynastie des Seljoukides de Perse. Voici la liste des souverains de cette dynastie qui figurent dans la Chronique de Matthieu et dans la continuation de Grégoire :

1. Thoghrit-beg régna de 1067 à 1068 de J.-C. — 2. Alp-Arslan, son neveu, mort en 1072. — 3. Mélik-Schah, fils d'Alp-Arslan, mort en 1092. — 4. Barkiarok, fils de Mélik-Schah, mort en 1104. — 5. Dap'har ou Mohammed, fils de Mélik-Schah, mort en 1118. — 6. Mahmoud, fils de Dap'har, mort en 1131. — 7. Mélik ou Thoghrit, fils de Dap'har, mort en 1134.

(3) Le Khorassan, province orientale de la Perse, comprenant le Khorassan persique ou occidental, et le Khorassan oriental ou Afghanistan, dit aussi royaume de Hérat.

(4) Les Arméniens donnent la dénomination d'*Orient* ou de *Nation orientale* à la Grande-Arménie. Quelquefois ils l'appliquent aussi à la Petite-Arménie et à la Cilicie. Cette expression leur a été suggérée par la situation qu'occupe le pays qu'ils habitent, par rapport à l'empire grec, dont il forme la limite orientale.

(5) Philarète (Philardos), Arménien de naissance et précédemment général au service de l'empereur Romain Diogène, s'étant révolté (en 1073), rassembla un corps de 20,000 hommes, Perses, Turcs et Arméniens, et entreprit, à leur tête, de ravager la Cilicie. Il s'empara des villes de Marasch, Kessoun et Raban, d'Édesse et d'Antioche. Mais Antioche ne tarda pas à lui être enlevée par Soliman, fils de Koutoulmisch, fondateur et premier souverain de la dynastie des Seljoukides d'Iconium. C'est à cette dernière circonstance, placée par Matthieu d'Édesse en 1084, que ce chroniqueur fait allusion. Cf. Tchamitch, *Hist. d'Arm.*, t. II, p. 997-1001, et t. III, p. 8 et 9; Aboulfaradj, *Chronique Syriacque*, p. 271-273; Seylitzès, p. 677; Zonaras, XVIII, p. 12; Anne Comnène, *Alexiade*, VI, p. 134, 135.

(6) J'ai traduit littéralement le mot arménien *ariedzattm*, à la face de lion, c'est-à-dire ayant l'aspect redoutable et martial du lion.

(7) Un autre manuscrit porte 300,000 hommes.

Chap. VII. (1) Les Arméniens divisent la nuit en quatre veilles, *baA*, de trois heures chacune. La première commence au coucher du soleil, vers six heures du soir; la seconde à neuf heures; la troisième à minuit, et la quatrième se prolonge de trois à six heures du matin. La quatrième heure de la nuit est, par conséquent, dix heures du soir.

Chap. VIII. (1) Cette prophétie de saint Nersès le Grand est rapportée par son biographe Mesrob, le prêtre, auteur du dixième siècle, dont l'ouvrage a été publié à Madras en 1772, in-8°.

(2) Arka, petite ville dans le voisinage et au nord-est de Tripoli; Archis dans Guillaume de Tyr.

Chap. IX. (1) Le mot *Sguth*, écrit aussi *Sgouth*, est la transcription arménienne du mot *Scythia* ou *Scythiaca regio*, le désert de Schété, qui se trouvait au sud-ouest d'Alexandrie, et qui est célèbre par le grand nombre de saints anachorètes qui vécurent dans cette solitude. Les Noubi sont les peuples de la Nubie. Matthieu d'Édèse entend probablement, par les expressions *Sguth* et *Noubi*, les peuples du nord et du midi de l'Égypte, jusqu'au fond de la Nubie.

(2) L'Éthiopie, que les anciens appelaient l'Inde, ou les Indes, comme on peut le voir dans Virgile, *Georg.*, IV, v. 395. Cette dénomination se rencontre aussi dans les livres de nos anciens géographes. — Matthieu décrit dans ce chapitre la bataille d'Ascalon, dont le succès appartient principalement à Saint-Gilles.

Chap. X. (1) Aschornék, Aschornik, ou bien Arscharounik, district de la haute Arménie, voisin du district de Pasén, et compris dans la province d'Ararad.

(2) Gaghzouan, village du district d'Aschornék.

(3) Ani, l'une des capitales et des villes les plus célèbres de l'Arménie, la résidence des rois Dragatides, située dans le district de Schirag, qui faisait partie de la province d'Ararad.

(4) Les Bahlavouni, ou Bahlaviens, sont une dynastie de souverains qui tirent leur nom de la ville où ils régnerent, Pahl Aravadin, capitale de la Parthie, ou Bactriane, que l'on suppose avoir existé dans les environs ou peut-être sur l'emplacement même de Bactres. Ils furent la tige des souverains Arsacides de Perse et d'Arménie. Cf. *Moyse de Khoren*, livre II, chap. II, LXXVIII, LXXIX et LXXXIV.

Chap. XI. (1) Matthieu entend par le pays des Français, l'Europe. Raymond de Saint-Gilles, dans ce voyage, n'alla pas plus loin que Constantinople.

Chap. XII. (1) Vahga, château fort, situé au pied du Taorus, dans la Cilicie, et qui appartenait aux princes Roupéniens.

(2) Gasdaghôn monastère placé dans le voisinage de Vahga.

Chap. XIV. (1) Les habitants d'Édesse sont appelés très-fréquemment, par les auteurs arméniens, *peuple d'Abgar, maison d'Abgar*, parce que ce prince fut le fondateur et le premier souverain de cette ville. C'est lui qui, suivant la tradition, ayant appris les miracles que Jésus-Christ opérait en Judée, lui écrivit pour le prier de venir le guérir d'une maladie très-douloureuse, et auquel le Sauveur adressa une réponse, devenue très-célèbre dans les premiers siècles du Christianisme. Eusèbe, *Hist. Eccl.*, I, 13; et Evagre, *Hist. Eccl.*, IV, 7.

Chap. XVI. (1) L'auteur, en plaçant Césarée de Philippe ou Panéas sur le bord de la mer, confond cette ville avec Césarée de Palestine. Peut-être les mots, *qui est sur le bord de l'Océan*, sont-ils une interpolation de copiste. Dans une expédition entreprise par Tancrede et Godefroy sur le territoire de Damas, contre Dekkak, prince de cette ville, Godefroy, en s'en retournant, fut invité par l'émir de Césarée à un repas, pendant lequel il se trouva indisposé. Suivant le témoignage de Guibert (*Gesta Dei per Francos*, p. 548), on pensa que les mets qui avaient été servis à Godefroy avaient été empoisonnés. Cf. Wilken, *Histoire des Croisades* (en allemand), t. II, p. 57.

(2) Muratori, s'appuyant sur l'autorité d'Ordéric Vital, dit que le père de Tancrede s'appelait Odon le Bon. Cet Odon épousa Emma, fille de Tancrede de Hauteville, père du fameux Robert Guiscard, et Boëmond était le fils de ce dernier; par conséquent, Boëmond aurait été le cousin de Tancrede du côté maternel. L'historien de Tancrede, Raoul de Caen, dont l'autorité sur ce point est d'un très-grand poids, affirme la même chose. Suivant l'abbé Guibert et Baudouin d'Avesnes, d'accord en cela avec Matthieu, Tancrede aurait été le neveu de Boëmond. Cf. Ch. Mills, *the History of the Crusades*, t. I, p. 108, note. Le savant éditeur de la *Chanson d'Antioche*, M. Paulin Paris, a émis la conjecture que Tancrede était le fils d'un émir sarrasin du nom de Makrisi (Table des noms de lieux et de personnes, article *Tangré* ou *Tancrede*, p. 372). M. de Saulcy, dans un curieux travail sur Tancrede, publié dans la *Revue de l'Ecole des Chartes*, n'a pas osé trancher la question de la naissance de ce prince. Ce n'est pas ici le lieu de nous occuper des difficultés que cette question soulève. Cf. Michaud, *Bibliothèque des Croisades*, II^e partie, p. 507, note.

Chap. XVII. (1) Notre chroniqueur désigne indifféremment par le nom de Grecs ou de Romains, les sujets de l'empereur de Constantinople.

(2) En arménien *Ischkhan ischkhanatz*, le Prince des princes, ou le Chef des chefs; c'était le titre officiel du gouverneur suprême de la Cilicie et de la petite Arménie pour les Grecs. Il avait sa résidence dans la ville de Marasch. Le nom

de Thathoul que portait celui dont il est ici question, et qu'on lit un peu plus bas, indique qu'il était Arménien d'origine.

(3) Marasch, ville de la troisième Arménie, située sur les limites de la Comagène, et à vingt lieues nord-est d'Anazarbe. Elle faisait partie, du temps des croisades, du *royaume de Léon*, ainsi appelé du nom de deux princes de la dynastie Roupénienne, qui vécurent dans le douzième siècle. Sous le Bas-Empire, elle s'appelait *Germanicia*, en arménien *Kermanig*. Elle passa sous la domination des princes latins de Thelbaschar, auxquels elle fut enlevée, en 1147, par Massoud, sultan des Seljoukides d'Iconium ou de Roum. Cf. Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*, tome I, p. 201.

(4) Richard du Principat, cousin de Boëmond, par Guillaume, frère de Robert Guiscard, père de Boëmond.

Chap. XVIII. (1) Kumusch-téghin, fils de Thilou, autrement dit Mohammed-ben-el-danischmend, c'est-à-dire fils du *savant* ou du *docteur*, parce que son père avait été maître d'école, était un chef turkoman qui fut la tige des émirs de Cappadoce. Cf. chap. ciii, note 1.— Guillaume de Tyr écrit ce nom *Danisman*, Albert d'Aix *Doniman*, et l'historien grec Cinnamus *Tanisman*.

(2) Le *Pays Romain*, c'est-à-dire la Cappadoce, le Pont, et quelquefois, dans un sens plus général, toute l'Asie Mineure.

(3) Guillaume de Tyr, IX, 21, nomme ce commandant de Mélitène Gabriel, d'accord avec Grégoire Bar-Hebraeus, autrement dit Aboulfaradj, *Chron. Syr.*, p. 283. Albert d'Aix, *Hist. Hierosol. expedit., apud Bongars*, p. 301, l'appelle Gaveras. Khôril ou Khauril était, selon Matthieu, le beau-frère de Thoros, gouverneur d'Édesse.

(4) Néo-Césarée, ville du Pont, sur le fleuve Lycus.

Chap. XIX. (1) Seroudj, ville de la Mésopotamie arménienne, au sud-ouest d'Édesse. C'est la Sororgia des chroniqueurs latins.

(2) *Folkerus Carnutensis*, Foulcher de Chartres, dans Albert d'Aix. Voici ce que dit ce chroniqueur en parlant de la prise de Seroudj par Baudouin, comte d'Édesse, en 1098 : *Baldwinus, civitate cum praesidio suscepta, Folkerum Carnutensem, virum militem et belli peritissimum, ad procuranda et tuenda moenia in eis reliquit*. Bongars, p. 223.— On lit dans Guillaume de Tyr, IX, 7 : *Præerat autem prædictas urbi Sororgias quidam Fulcherus Carnotensis, vir in militaribus negotiis expertissimus, centum expertissimos sub se habens equites*.

La transcription arménienne de ce nom montre évidemment qu'il faut lire non point *Fulbertus*, mais bien *Folkerus* ou *Fulcherus*. Cette dernière leçon se trouve dans le sommaire des chapitres du livre VII de Guillaume de Tyr, édition donnée par l'Académie des inscriptions et belles-lettres ; le texte porte *Fulbertus*.

(3) Le mot *Bahîs* est notre mot *Papa*, titre qui était attribué, dans les Églises d'Orient, aux archevêques et aux patriarches, et qui, en Occident, a été affecté exclusivement au chef suprême de la religion catholique.

Chap. XXI. (1) Ces paroles font allusion au miracle du feu sacré, que la multitude des fidèles qui visitaient Jérusalem croyaient voir descendre du ciel sur les lampes du Saint-Sépulcre. Cf. Michaud, *Histoire des Croisades*, 4^e édit., t. I, p. 58, et t. II, p. 28. Voir dans la *Bibl. des Croisades*, t. I, p. 93 et 526, les récits de Fouleher de Chartres et du Génois Caffaro, témoins oculaires de ce miracle, ainsi que la dissertation de Mosheim intitulée : *De lumine Sancti Sepulchri commentatio* dans ses *Dissertationes*, t. II, Lubeck, 1727, et Ducange, *Notes sur le XIII^e livre de l'Alexiade*, p. 99.

(2) Les Grecs, les Latins, les Syriens, les Arméniens et les Géorgiens.

(3) Ici se trouve la préface de la troisième partie de la Chronique de Matthieu d'Édesse. Comme ce morceau ne contient aucun fait historique relatif aux croisades, je l'ai supprimé dans ma traduction.

Chap. XXII. (1) Le comte de Toulouse s'était rendu, en l'année 1099, comme nous l'avons vu, à Constantinople auprès de l'empereur Alexis. Notre chroniqueur est d'accord avec Guillaume de Tyr, IX, 13, sur l'époque de ce voyage. D'après Anne Comnène, *Alexiade*, liv. XI, p. 261, ce ne fut qu'après la mort de Godefroy et pendant la vacance du trône de Jérusalem (1100), que Saint-Gilles alla à Constantinople; et cette opinion a été suivie par le nouvel éditeur de l'*Histoire de Langue-doc*, de dom Vaissette, M. Al. Du Mége (additions et notes du liv. XV, p. 119). Notre savant compatriote me paraît avoir soutenu avec raison contre l'auteur de l'*Histoire des Croisades*, M. Michaud, que l'empereur Alexis ne donna pas la ville de Laodicée à Raymond. Anne Comnène, qui, mieux que personne, aurait pu être instruite de ce fait, non-seulement n'en dit pas un mot, mais elle nous fournit la preuve du contraire en rapportant (p. 261) une lettre de son père Alexis à Boëmond, écrite après la mort de Saint-Gilles, et dans laquelle l'empereur réclame au prince de Tarente Laodicée, que celui-ci retenait encore, au mépris du serment qu'il avait fait avec les autres chefs de la croisade, de rendre à Alexis les places qu'ils enlevaient aux infidèles et qui avaient appartenu à ce dernier. Guillaume de Tyr, en racontant le voyage de Raymond à Constantinople (liv. et chap. précités, et X, 12), dit que ce prince passa à Laodicée en Syrie, où il laissa sa femme; qu'il fut parfaitement accueilli à la cour d'Alexis, et qu'après cela il revint en Syrie. Mais quelle part il ne donne à entendre que l'empereur eût fait don de Laodicée au comte de Toulouse. Il y a plus, il affirme positivement que Laodicée était au pouvoir des Grecs, lorsque Tanocrède s'empara de cette ville : *Unde eadem, ut dicitur, die Laodiciam perveniens (Tanocrades), quas a Graecis pas-*

sinebatu, cum in manu recepit dittonem (X, 23). Enfin, l'historien arabe Ibn-Khaldoun, en parlant de la mort de Raymond, survenue pendant qu'il faisait le siège de Tripoli, nous dit que l'empereur des Grecs avait défendu aux habitants de Laodicée d'apporter par mer des vivres aux Franks occupés à ce siège. Voir *Ibn-Khalduni Narratio de expeditionibus Francorum in terras islamismo subjectas*, Ed. C. J. Tomberg, p. 65, Upsalæ, in-4°, 1840.

(2) Albert d'Aix dit que Raymond gagna d'abord le château de Pulveral, ensuite Sinope, puis Constantinople. Suivant le même auteur, le comte de Toulouse fut retenu prisonnier par Bernard l'Etranger (*Extranus*), au port Saint-Siméon, et remis ensuite entre les mains de Tancrède, qui le garda en prison à Antioche. Il recouvra plus tard la liberté à la sollicitation des autres princes, qui lui confièrent la défense de Tortose, dont ils venaient de s'emparer. *Apud Bongars*, p. 326.

(3) Dans l'un des manuscrits de la chronique de Matthieu, conservés dans la Bibliothèque de Saint-Lazare, à Venise, on lit *Sarouantoui*. Ce doit être la forteresse dont le nom est écrit ordinairement *Sarouantikar* (le rocher de Sarouant), en turk *Serfendkiar*, à la distance d'une journée de marche, et au sud-ouest d'Anazarbe; elle est située au sommet d'un rocher. Dans le voisinage, et au sud, coule le fleuve Djeihan. — Iadjidji, *Arménie moderne*, p. 366, et Hadji-Khalfa, *Djihan-Nama*, p. 603.

(4) Matthieu veut parler ici du Château Pèlerin que Raymond de Saint-Gilles avait fait construire devant Tripoli.

(5) Il y a, dans le texte arménien, le comte des Franks *Bédérin*, c'est-à-dire *Poitevin*. On trouve ce mot écrit sous la même forme dans un état des redevances qui appartenaient à l'église du Saint-Sépulcre. Cf. *Cartulaire de l'église du Saint-Sépulcre de Jérusalem*, publié par M. Eug. de Rozière, p. 330. Paris, in-4°, 1849.

Matthieu veut parler de Guillaume IX, comte de Poitiers. Il y eut à cette époque (1101-1102), à ce qu'il paraît, trois expéditions différentes des Franks, pour la Terre-Sainte, et qui, parties d'Europe, vinrent échouer complètement dans les plaines de l'Asie Mineure. La première, celle des croisés lombards, auxquels s'étaient joints le connétable Conrad avec deux mille guerriers allemands, le comte de Chartres, les évêques de Laon et de Soissons, et où figura le comte de Toulouse, fut anéantie par les Turks, dans les environs de Nicée, suivant notre chroniqueur. La seconde armée, conduite par les comtes de Nevers et de Bourges, fut écrasée dans la Galatie, près de Stancon. Le troisième corps, commandé par Guillaume IX, comte de Poitiers, auquel s'étaient réunis Wolf, duc de Bavière, et la margrave d'Autriche, Ida, fut exterminé dans la Lycaonie, sur les

bords du fleuve Halys. — Matthieu ne mentionne que deux de ces expéditions, la première et la troisième.

(6) *La contrée de Kamir* est le nom que les Arméniens donnent à la Cappadoce et qu'ils tirent de Gomer (Kamer), fils de Japhet. Ils comprennent souvent sous cette dénomination la plus grande partie de l'Asie Mineure.

(7) C'est la troisième armée franke dont Matthieu veut ici parler, celle qui était sous les ordres de Guillaume de Poitiers; elle pénétra sur le continent asiatique par la province de Nicomédie.

Chap. XXIII. (1) Un des manuscrits lit *Ólav*, ce qui est évidemment une mauvaise leçon, car *aulos* est un mot grec qui signifie *vallon, ravin*. — Il faut chercher la position de la plaine d'Aulos aux environs de Relei ou Héraclée, dans la Lycaonie. L'armée du comte de Poitou, suivant Albert d'Aix, après avoir saccagé les villes de Phinimnis et de Salamia, arriva à Relei, sur les bords d'une rivière (Halys). C'est là qu'elle fut détruite par les Turks.

Chap. XXIV. (1) Delouk, Doliché, château fort de la Comagène, situé sur la croupe d'une chaîne de montagnes qui, en se détachant de l'Amanus, se prolonge vers l'Euphrate. C'est la *Tulupa* de Guillaume de Tyr.

(2) Lemot *Sanzavel* me paraît être une corruption des deux vieux mots français, *Senz avehor, Sans avoir*, qui formaient le surnom de tous ceux qui n'ayant plus de fief, étaient considérés comme *sans avoir* dans le système féodal. Ce surnom était aussi celui de Gauthier, qui guidait l'avant-garde de l'armée de Pierre l'Hermite.

(3) Ce combat eut lieu aux environs de Ramla. Les Égyptiens étaient commandés par le fils d'Afdhal, visir du khalife d'Égypte. Cf. M. Reinaud, *Extraits des historiens arabes, relatifs aux croisades*, p. 18.

Chap. XXV. (1) La chronique de Matthieu d'Édesse est divisée en trois parties. C'est à la troisième qu'appartient le fragment que nous publions.

(2) La lettre de Grégoire est rapportée tout au long par Matthieu : je l'ai omise comme n'ayant qu'un intérêt purement religieux.

Chap. XXVI. (1) L'auteur veut parler de la bataille de Jaffa. Cf. M. Reinaud, *Extraits*, p. 18.

Chap. XXVII. (1) L'ancienne année liturgique ou vague des Arméniens était composée, comme celle des Égyptiens et des Perses dans l'antiquité, de 365 jours, qui se divisaient en 12 mois de 30 jours chacun, ce qui produisait 360 jours, et de 5 jours épagomènes appelés *avélik* ou additionnels. Je crois que l'expression *Petite Semaine*, dont se sert Matthieu, doit être entendue de cette période complémentaire.

Chap. XXVIII. (1) L'on ne connaît point aujourd'hui la valeur exacte du tahégan (persan *dehgani*); il paraît qu'il équivalait au dinar des Arabes. Au-dessous

du tahégan, les Arméniens avaient le *tram*, la drachme ou dirhem arabe, et ensuite le *p'hogh*, l'obole ou folous arabe. Il y avait des tahégans d'or et des tahégans d'argent. Dans les différents passages de la version arménienne de la Bible où ce mot est employé, il a le sens vague du grec *nomisma* et du latin *nummus*. *Traité des poids et mesures des anciens* (en arménien), par le R. P. Pascal Aucher, p. 71-74.

(2) Kôgh Vasil, c'est-à-dire *Basile le voleur* : on lui avait donné ce surnom parce qu'il tombait toujours à l'improviste sur l'ennemi. Ce prince possédait la province de Germanik ou Comagène, et faisait sa résidence ordinaire à Kessoun, ville située au nord de Marasch. Il la gouverna depuis 1082 jusqu'en 1112, et fut toujours en relation avec les chefs de la croisade, et particulièrement avec Tancrède. Tchamitch, *Hist. d'Arménie*, t. III, p. 8.

Chap. XXIX. (1) Mardin, ville de Mésopotamie, située à l'occident et au nord-ouest du Nisibe. — Un de nos manuscrits porte : *Melitène*.

(2) Ces deux mots sont plutôt un titre [qu'un nom propre, *Oulough* en turk oriental signifie grand, excellent, et *Salar* en persan, prince, général, chef. Ainsi, *Oulough Salar* doit se traduire par *grand chef* ou *général en chef*. On lit dans un de nos manuscrits, *Sarkh Salar*.

Chap. XXXI. (1) L'Albanie, en arménien Aghouank, pays au nord-est de l'Arménie et qui s'étend jusqu'à la mer Caspienne.

(2) Kandzag, ville de l'Albanie arménienne dans le district d'Artzakh. Elle est nommée Kandzag d'Arménie, pour la [distinguer de Tauriz, appelée quelquefois Kandzag Schahasdan ou Kandzag la royale, et située, plus au sud, sur les frontières de la Perse. Indjidji, *Arménie ancienne*, p. 311.

Chap. XXXII. (1) Kharran, Harran, *Charrae*, ville de la Mésopotamie, à dix lieues sud-est d'Édesse.

(2) Djeghermisch, émir turk, avait succédé depuis deux ans à Kara-boga, dans la principauté de Mossoul, dont il était le gouverneur au nom des Seljoukides de Perse.

(3) Harsenkev, aujourd'hui Hesnkif ou *Hassankéf*, c'est-à-dire le *Château fort de Ketfa* (le mot *Hesn* est l'arabe *Hisn*, forteresse), bourg qui s'élève sur la rive orientale du Tigre, un peu au midi de la ville d'Amit. Indjidji pense que c'est peut-être l'ancienne forteresse de Kendzi. *Arménie moderne*, p. 234.

(4) Ce récit sur le voyage et la [fin]de]Boëmond, en Europe, est évidemment apocryphe. Chacun sait que ce prince s'étant présenté à la cour de Philippe I^{er}, roi de France, en 1106, fut accueilli par ce souverain avec la plus grande distinction, et reçut de lui en mariage sa fille Constance, femme séparée de Hugues, comte de Champagne. Il mourut en 1111 dans sa petite principauté de Tarente, ne laissant qu'un seul fils en bas âge, qui plus tard lui succéda en Palestine.

Chap. XXXIII. (1) Voir, au sujet de Gazi, la note 1 du ch. CXX.

Chap. XXXV. (1) Dup'har est apparemment, comme l'a fait observer Silvestre de Sacy (*Notices et extraits des manuscrits*, t. IX, p. 321), le nom turk d'Abou-Schodja Mohammed Gayah-éddin, frère et successeur de Barkiarok. Arne Comnène (p. 143) l'appelle *Taparès*; mais elle le fait fils de Barkiarok. Ducange, dans ses *Notes sur l'Alexiade* (p. 68 B), s'est également mépris sur l'identité de ce prince.

(2) Suivant Matthieu d'Édesse, cette femme était fille du sultan de Samarkande, de la race des Tartares du Kiptchak, lequel faisait sa résidence dans la ville d'Ozgan. Ms. arm., n° 99, Bibl. nat., fol. 214 et 215. La ville d'Ozgan ou Ozkend est sur la rive droite du Yaxarte ou Sihoun, au nord de Samarkande.

Chap. XXXVI. (1) [Thoros ou] Théodore I^{er}, troisième prince de la dynastie Roupénienne, régna en Cilicie depuis l'année 1100 jusqu'en 1123. Il ne faut pas le confondre avec Thoros, curopalate, gouverneur d'Édesse, dont notre chroniqueur a raconté la fin tragique, à l'année 1098, chap. V.

Chap. XXXVII. (1) J'ai abrégé l'énumération très-longue que retrace Matthieu des vertus ascétiques qui distinguaient le patriarche Grégoire II, dit Vahram, ainsi que de ses travaux théologiques.

(2) Grégoire III, le Bahlavouni, c'est-à-dire issu de la race royale des Arsacides, était fils du prince Abirad, fils d'une sœur de Grégoire II. C'est lui qui acheta au fils de Josselin le jeune la forteresse de Hrom-gla, où il établit sa résidence patriarcale et qu'il transmit à ses successeurs. Il occupa le trône pontifical de 1113 à 1166.

(3) Le mois de dré est le quatrième de l'année arménienne, dans lequel, à cette époque, tombait, d'après le système du calendrier vague des Arméniens, la première semaine du carême de l'été, c'est-à-dire du jeûne qu'ils observent pendant quarante jours à partir de la Pentecôte, et qui précède la fête de la Transfiguration. Leur année vague n'admettant que 365 jours sans fraction, est par conséquent en avance, chaque quatre ans, d'un jour sur l'année julienne. Il faut une période de 1461 années vagues pour que le calendrier arménien coïncide, au commencement de l'année, avec le calendrier julien. L'année fixe arménienne commence le 11 août. *Traité du Calendrier (en arménien)*, par le R. P. Katchadour Sarméli, p. 17-27.

(4) Garmir-Vank, littéralement le *Convent rouge*.

(5) Kessoun, ville de la Cilicie, située sur les limites du territoire de Marasch, au nord, et dans le voisinage de Behesni.

Chap. XXXVIII. (1) Mog, l'une des quinze provinces de la Grande-Arménie, au nord-est de la Mésopotamie syrienne.

(2) *Kharsîna*, en arabe *Kharschêna*. Suivant le dictionnaire des noms ethniques arabes, intitulé *Lobb-el-Lobab* (éd. Veth, p. 91), c'est une localité de Syrie. L'auteur du dictionnaire géographique arabe, intitulé *Moracid-el-isthila* (Ms. de la Bibl. nat., fol. 222-3), écrit ce nom *Kharschenys*, et dit que c'est une ville du pays des Romains, dans le voisinage de Mélitène. D'après ces indications et celles de Matthieu, il faut placer Kharschêna dans la partie de la Syrie appelée Euphratèse, vers le Nord.

Chap. XL. (1) C'est-à-dire le Château-Pèlerin.

(2) *Matthieu se trompe* : Bertrand était fils de Raymond de Saint-Gilles. Son erreur vient de ce qu'il a confondu Bertrand avec le petit-cousin de Raymond, Guillaume Jourdain, comte de Cerdagne, qui prenait part avec ce dernier au siège de Tripoli, et qui après sa mort, le continua pendant quatre ans. Au bout de ce temps-là, Bertrand arriva en Palestine avec une flotte génoise pour réclamer les conquêtes de son père Raymond. Guillaume Jourdain refusa d'abord de les lui rendre, mais par suite d'une entrevue qui eut lieu entre eux, et grâce à l'intervention d'amis communs, il fut convenu que Guillaume aurait les villes d'Arka et Tortose, et Bertrand, Tripoli, Biblos et le Mont-Pèlerin. Guillaume Jourdain étant mort quelque temps après, Bertrand resta seul maître des possessions de son père. Guill. de Tyr, XI, 9.

Chap. XLI. (1) Ablastha, ville appelée aujourd'hui par les Arméniens, Albesthan ou Elbisthan, et située auprès de la source du Seyhan ou Syhan, au nord de la Cilicie. Indjidji, *Géogr. mod.*, p. 378. — La province de Dchahan occupe le sud de la troisième Arménie.

Chap. XLIII. (1) C'est la partie septentrionale de la Syrie qui est ici désignée par ces mots : *le pays des Dadjigs*.

Chap. XLIV. (1) Djawali Sakawou fut d'abord émir de Mossoul, puis de la province de Fars en Perse. Il mourut en l'année 510 de l'hégire (1116-7 de J.-C.). Voir Aboulféda, *Annal. Moslem*, t. III, p. 360, 362.

(2) Djézira Ben-Omar, *l'île du fils d'Omar*, ville bâtie par les descendants du khalife Omar, dans une île du Tigre, située au-dessous de Mossoul.

Chap. XLVII. (1) Je conjecture que c'est le même château fort qui est appelé ordinairement Pertouk ou Pertoug, en Cilicie. — Un de nos manuscrits lit : *Pertous*.

(2) Il s'agit, sans doute, du territoire de quelque église ou monastère.

Chap. XLVIII. (1) Hassan Messour, ville de la petite Arménie, située dans le district du même nom, au sud de Mélitène et sur la rive droite de l'Euphrate. Mekhithar-abbé, *Dict. des noms propres*. Hassan Messour est la corruption de la dénomination arabe Hisn Mansour ou Forteresse de Mansour, ainsi appelée

parce qu'elle fut bâtie du temps de Merwân, le dernier des khalifes Ommiades, par Mansour Ben-Djou'ounah Alamery.

(2) Harthan, forteresse qui s'élevait non loin de Hassan Messour, au temps de Kôgh Vasil. Mekhithar-abbé, *Dict.*

(3) La qualification de *sultan d'Arménie*, que l'on lit dans tous nos manuscrits, pourrait peut-être conduire à penser que Matthieu a voulu parler de Soukman Elkothby, roi de Khelath, ville située au nord-ouest du lac de Van, lequel porta, ainsi que ses successeurs, le titre persan de *Schah-armen* ou *Roi d'Arménie*. Tchamitch, t. III, p. 27, 28, prétend que cette seconde expédition des Perses contre la Cilicie, entreprise en 1107 était commandée par le sultan seljoukide de Perse Mohammed (Dap'har) en personne. Mais Matthieu d'Édesse, qu'il cite comme garant de cette assertion, ne donne pas le nom du sultan chef de cette expédition.

Chap. XLIX. (1) Raban, ville de l'Euphratèse, entre Marasch et Kessoun et au sud-ouest de cette dernière ville. Mekhithar-abbé, *Dict.*, et Tchamitch, T. III, tables, p. 180.

(2) Les Patzinaces ou Petchénègues, peuples fixés originellement sur les bords du Volga et du Jaïk (Oural), d'où ils furent chassés par les Ouzes et les Khozars. Une partie resta confondue avec les Ouzes, et les autres passèrent dans le pays dont les Turks s'étaient emparés cinquante ans environ auparavant; ils se partagèrent toutes les terres qui sont sur les bords du Danapris ou Borysthène. Leurs incursions s'étendirent dans la Russie et désolèrent l'empire de Constantinople. Sous Alexis Comnène, en 538 de l'ère arménienne (1089 de J.-C.) suivant Matthieu, les Patzinaces vinrent piller la Thrace et la Macédoine, et défirent l'armée impériale. Mais, dans une seconde action, l'armée des Grecs, qui était forte de 300,000 hommes recrutés chez diverses nations, parvint à mettre le feu aux chars sur lesquels les Patzinaces combattaient, et remporta ainsi une victoire complète. Le roi des Patzinaces resta sur le champ de bataille, sa famille fut exterminée, et son royaume réduit en province grecque. Depuis cette époque, les empereurs de Constantinople se servirent des soldats patzinaces comme garnison, principalement dans les villes d'Asie.

(3) Msis est le nom vulgaire de la ville de Mamesdia ou Mopsueste, en Cilicie.

(4) Areventan, forteresse de l'Euphratèse, à l'ouest, et près de la ville de Gouris ou Kouris; à cette époque, elle appartenait, avec le district qui en dépend, à un chef arménien, nommé Pakrad. Tchamitch, t. III, p. 40. Les Arabes la nomment Rawendan, et Guillaume de Tyr Ravandel.

Chap. LI. (1) Bosra ou Bostra, ville de l'Idumée orientale, dans le pays de

Theman. C'est la capitale de la partie de l'Arabie située au midi de Damas et appelée Hauranide ou pays de Hauran.

Chap. LII. (1) Dadjad était issu des Mamigoniens, ancienne famille satrapale d'Arménie, dont il est fait mention dans l'historien Moïse de Khoren, liv. II, chap. LXXVIII. Son fils, Ablasath, périt en 1110 dans un combat livré en Cilicie contre les Turks. Tchamitch, t. III, p. 31.

(2) Daron, canton du Douroupéran, l'une des provinces de la grande Arménie, lequel correspond aujourd'hui au pachalik de Mousch.

Chap. LIV. (1) Scheref-Eddaula Maudoud, fils d'Altoun-téghin ou Altountasch. Il était émir de Mossoul et général des armées de Mohammed (Dap'har). Aboulféda, *Ann. Moslem*, t. III, p. 367, 379 et 383. Guillaume de Tyr le nomme Menduc, Albert d'Aix, Malducus.

(2) Le Ms. de la Bibl. nat. lit *Phakiav*, « il fuyait », en parlant du comte d'Édesse, qui cherchait à éviter la présence de Maudoud. Les Mss. de Venise portent *Khap'heizav*, « il avait été trompé », en appliquant ce mot à Maudoud, qui se serait alors regardé comme ayant été la dupe de Baudouin. Ces deux leçons donnent l'une et l'autre un sens également admissible.

(3) Matthieu désigne ici par ces mots le *sultan, émir de l'Orient*, ce même Mohammed (Dap'har), qui occupa le trône de Perse depuis 1105 jusqu'en 1118.

(4) Ce nom, porté par un chef arménien, est arabe et signifie *le père de l'étranger* (Aboulgarib). Ce n'est pas le seul exemple de pareils emprunts faits par les Arméniens aux Arabes, dans le temps où ceux-ci se rendirent maîtres de leur pays. Cet Abelkharib était fils de Vassag et s'était emparé sur les Perses de la ville de Bir.

(5) Bir, en arabe Birah, place forte de la Mésopotamie, située sur la rive orientale de l'Euphrate, à quelque distance et au nord-ouest de Kharran.

(6) Schénav, place forte au nord-est et à trois heures de marche de Kharran. On voit, au chap. LVI, que l'émir arabe qui était alors maître de cette place s'appelait *Mani*, nom que Matthieu a transcrit sous la forme *Mni*.

(7) Balag, fils de Bahram, fils d'Artoukh ou Ortok, occupait d'abord la place forte de Seroudj, qui lui fut enlevée par Baudouin. Il vint plus tard (517 de l'hégire=1123 de J.-C.) s'emparer d'Alep sur Soliman, son cousin. L'année suivante, il alla assiéger Menbédj ou Hiéropolis, qui appartenait à un émir, nommé Hassan. Guillaume de Tyr raconte (XIII, 11) que, comme cette ville était voisine des possessions de Josselin le Vieux, comte d'Édesse, le prince frank rassembla aussitôt les troupes d'Antioche et celles de sa principauté, et marcha vers Menbédj. Un grand combat fut livré, dans lequel Balag périt de la main de Josselin. Nous verrons (chap. XC) un récit de la mort de Balag, tout différent de celui du savant archevêque de Tyr et qui est conforme à ce que disent les auteurs arabes. —

Matthieu d'Édesse entend ici par le *sultan*, *grand émir de l'Orient*, le prince de Khelath Sokman Elkothby, auquel appartenait le pays de Daron et la forteresse d'Ädzik, où il renferma Balag. Voir chap. LV, note 5.

(8) Atharab, château fort, non loin d'Alep, appelé Gérez, par Albert d'Aix, l'ancienne Sarepta Sidoniorum.

Chap. LV. (1) Le Vasbouragan [est] l'une des quinze provinces de la Grande-Arménie. Cette province, qui est très-étendue, est bornée à l'est par la Persarménie, au sud par le pays de Gordjaik, à l'ouest par le Dourospéran, au nord par la province d'Ararad.

(2) La mer de Vasbouragan, autrement appelée Lac d'Ourmia, ou bien encore Mer de Tauriz, du nom de la ville de Tauriz qui est dans le voisinage et au nord-ouest.

Chap. LVI. (1) Theigouran ou Thoulkouran, en arabe Tell-Kouran, bourg fortifié de la Mésopotamie, situé à deux journées, au sud d'Amid.

(2) Kaudéthil, bourg au sud-est et à six heures de marche de Bir, dans la Mésopotamie. Il est aujourd'hui en ruines.

(3) Dchoulman ou Dchölman, village situé au sud-est d'Édesse et habité par des Arabes.

(4) Ahmed-il ou Ahmed-yel, c'est-à-dire Ahmed le héros, le brave, originaire de la tribu *kavde* des Réwady, était prince de la ville de Méraga, dans l'Azerbeïdjan. D'après l'historien arabe Ibn-Férat, cité par M. Quatremère, dans son Mémoire sur les Ismaéliens, inséré au tome IV des *Mines de l'Orient*, il périt en 509 ou 510 de l'hégire (1115 ou 1116 de J.-C.), de la main des Bathéniens ou Assassins. L'historien Aboul-Méhasen (Ms. arabe de la Bibl. nat., n° 660, fol. 187, r°) place sa mort en 508 (1114-1115 de J.-C.). Cf. M. Reinaud, *Extraits*, p. 29, et Recueil des historiens arabes relatifs aux croisades, publié par le même, sous les auspices de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

(5) Dans le nombre de nos manuscrits, les uns portent le *sultan*, les autres *Souliman*; mais ce sont de mauvaises leçons. Il faut lire Soukman; car nous savons positivement que Soukman-Elkothby prit part à l'expédition dont il est ici question. Après avoir été l'esclave de Kothb-Eddin-Ismaël, prince Seljoukide, qui régnait dans l'Azerbeïdjan, il devint maître de Khelath et de plusieurs villes voisines, et forma la tige de la dynastie des rois musulmans de Khelath. Il régna depuis l'an 493 de l'hégire (1099 de J.-C.) jusqu'en 506 (1112).

(6) Ak-Soukor Boursooky, prince de Mossoul, fils ou plutôt affranchi de Boursouk; il fut au service du sultan Seljoukide de Perse Mohammed et de son successeur Mahmoud. Guillaume de Tyr le nomme Borsequin, et Albert d'Aix, Bergoldus.

(7) Schêzar, ville de Syrie, dans le voisinage et au nord-ouest de Hamah, anciennement *Larissa*. Caesara de Guillaume de Tyr.

Chap. LVII. (1) Kakig est le dernier roi de la dynastie des Bagratides, laquelle régna sur l'Arménie de 885 à 1045. Ce prince monta sur le trône en 1042 et le perdit en 1045, trompé par Constantin Monomaque, qui l'attira à Constantinople. L'empereur, pour l'indemniser, lui assigna en apanage la ville de Bizou en Cappadoce. Kakig y resta trente-trois ans, ou trente-cinq ans, suivant d'autres, après quoi il essaya de retourner en Arménie. Dans son chemin il passa à Césarée, où il se vengea des Grecs en faisant mettre à mort l'archevêque de cette ville. Ce meurtre ne resta pas impuni, car les fils de Pantakéon, qui possédaient la forteresse de Gizisdra ou Gentrôsgavis, située dans le voisinage et au sud-est de Césarée, se saisirent de Kakig par surprise et, après l'avoir lié, l'emmenèrent dans cette forteresse, où ils le firent périr dans des tourments affreux, et pendirent son corps au rempart. Tchamitch, t. II, p. 931-936, 1002-1003, 1004-1005.

(2) Mot persan qui signifie *Roi des rois*, titre que portèrent plusieurs souverains Bagratides, et qui leur fut conféré par les khalifes de Bagdad.

(3) Matthieu donne à l'un des assassins de Kakig l'épithète de *déicide*, en assimilant le meurtre d'un roi, qui avait reçu l'onction du sacre, au crime des Juifs qui crucifièrent Jésus-Christ.

Ch. LVIII. (1) Dans l'Église arménienne, le lendemain de Pâques, ainsi que des autres grandes fêtes, Épiphanie, Transfiguration, Assomption, Exaltation de la Croix, est consacré à prier pour les morts.

(2) Le mois de sahmi est le troisième dans le calendrier fixe arménien; il commence le 10 octobre et finit le 8 novembre.

(3) Sassoun, district montagneux et considérable de la Mésopotamie arménienne, compris dans l'Aghedznik, l'une des quinze provinces de la Grande-Arménie.

(4) Le samedi d'Élie est celui qui suit la Pentecôte; pendant cette semaine les Arméniens observent le jeûne. Ils la nomment *la semaine du prophète Élie*.

(5) Un autre manuscrit porte *dix hommes*.

(6) Thelmouzen, ville de la Mésopotamie, à dix milles de distance de Rasain ou Resaina, et dans le voisinage de Kharran (*Veracid-al-itthila*, Dict. arabe ms. de la Bibl. nat.)

Ch. LIX. (1) Thourer, ville de la Cilicie, dans le voisinage et à l'ouest de Hassan-Messour.

(2) Ourem, ville de la Comagène ou Euphratèse.

Ch. LX. (1) Le mois d'arek, le huitième de l'année arménienne, correspond à l'intervalle du 9 mars au 7 avril inclusivement.

(2) Le mot *Dgha*, surnom du jeune Vasil, signifie, en arménien, *jeune enfant*. On lit, dans une note marginale qui se trouve dans deux de nos manuscrits, que Vasil Dgha était de l'ancienne famille des princes Arsacides nommés Gamsaragans, ou autrement Arscharounis et Bahlavounis, et qu'il avait été élevé, dès son enfance, dans le palais de Khôgh Vasil, dont il fut l'héritier. L'historien Vartan, qui vivait au treizième siècle, rapporte les faits à peu près de la même manière que Matthieu. Ms. de l'Acad. impér. de Saint-Pétersbourg, fol. 211. Cf. Indjidji; *Archéol. armén.*, t. II, p. 174-177.

(3) Phrase biblique, empruntée à l'évangile de saint Jean, I, 18, et dont le sens est ici : *comme à un fils véritable et légitime* ; c'est-à-dire que Vasil Dgha succéda à Khôgh Vasil, qui l'avait adopté, comme s'il eût été son propre fils.

Ch. LXI. (1) Le chronographe arménien, Samuel d'Ani, auteur du douzième siècle, affirme que Tancrede mourut empoisonné par le patriarche d'Antioche : *Samuelis presbyteri Aniensis temporum usque ad suam aetatem ratio*, trad. par le R. P. Zohrab, et publié à la suite de la chronique d'Eusèbe. Milan, 1818, in-4°, p. 77. Ce patriarche était Rodolphe, qui fut exclu de son siège dans un concile tenu à Antioche en 1141, sous la présidence du légat du pape, Albéric, évêque d'Ostie. Tchamitch dit que peut-être ce crime fut un des chefs d'accusation portés contre Rodolphe. Guillaume de Tyr n'en fait pas mention parmi ceux qui furent imputés au patriarche, et qu'il a mentionnés, XV, 15-17.

(2) Roger, fils de Richard du Principat, lequel, après la mort de Tancrede, gouverna la principauté d'Antioche, pendant la minorité du fils de Boëmond. Cf. Guill. de Tyr, XI, 18, 22.

Ch. LXII. (1) L'heure du repas dans les communautés religieuses, ou midi.

Ch. LXIII. (1) Le lac de Génésareth ou mer de Tibériade, ou de Galilée. Guill. de Tyr, XIII, 18.

(2) Le comte de Tripoli dont parle ici Matthieu est Pons, fils de Bertrand et petit-fils de Raymond de Saint-Gilles. C'est donc à tort qu'il le nomme *fils de Saint-Gilles*. Bertrand était mort en 1112.

Notre auteur s'accorde, pour la date de la bataille de Génésareth, avec les chroniqueurs latins, dont les récits ont été mis à contribution par M. Michaud, *Hist. des Crois.*, t. II, p. 60. Guillaume de Tyr, XI, 19, affirme, comme Matthieu, que la défaite des chrétiens fut occasionnée par l'impatience du roi de Jérusalem, qui ne voulut pas attendre l'arrivée de ses alliés. Cf. M. Reinaud, *Extraits*, p. 32.

Ch. LXIV. (1) Behesni ou Behesdin, place forte de l'Euphratèse, à deux journées de marche et au nord-ouest d'Aïn-Tab, entre Raban et Hassan-Messour. Baudouin, comte d'Édesse, en fit la conquête en 1116; elle passa ensuite au pouvoir des Atabegs de Syrie et, après eux, du sultan d'Égypte. Saint-Martin,

Mém. sur l'Armén., t. I, p. 61 ; Tchamitch, t. III, tables, p. 178 ; Indjidji, *Arm. mod.*, p. 324.

Le R. P. Tchamitch, en rapportant, t. III, p. 35, l'accident qui fit périr le patriarche Basile, dit qu'il se brisa la colonne vertébrale. La gravité et les funestes suites de cet accident prouvent que la leçon suivie par ce savant historien est préférable à celle qui est donnée par nos manuscrits.

(3) Schougr, couvent de la Montagne-Noire, situé entre Marasch et Sis, à deux journées de distance de la première de ces deux villes. L'ancienne église de Schougr, bâtie en pierres, subsiste encore aujourd'hui. Indjidji, *Arm. mod.*, p. 376.

Ch. -LXV. (1) *Makisdros*, ou *Majisdros* en arménien, mot grec qui est le latin *Magister*. C'est le titre d'une dignité considérable, *magister officiorum*, à la cour des empereurs grecs, et qui répond à celle de conseiller aulique, ou conseiller d'État. Il n'y eut d'abord qu'un *magistros*, plus tard on en compta jusqu'à quatorze. Des généraux d'armée furent aussi décorés de ce titre, qui était l'équivalent de celui de *magister militiae*. Ce fut vers la fin du dixième siècle, et par l'empereur Basile II, que cette dignité fut conférée pour la première fois à un Arménien, au rapport de l'historien Assolig, *apud* Indjidji, *Arch. armén.*, t. II, p. 229. Le prince Grégoire (Krikor) Makisdros dont il est ici question, vivait dans le onzième siècle, et compte parmi les plus savants écrivains qu'ait produits la littérature arménienne.

Ch. LXVI. (1) Nedjm-eddin Ilgazi, fils d'Artoukh (Ortok) et frère de Soukman. Il fut d'abord gouverneur de Bagdad pour le compte des sultans Seljoukides de Perse. Dans la suite, il succéda à Soukman comme seigneur de Mardin, et devint un des princes les plus puissants de la Syrie (1117). Il soutint de nombreux combats contre les croisés. Il mourut en 516 de l'hégire (1122-1123 de J.-C.), suivant le chroniqueur arabe Aboul-Méhasen (Ms. précité, fol. 191, v°), ou 515 (1121-1122 de J.-C.), suivant d'autres auteurs musulmans, d'accord en cela avec Guillaume de Tyr.

(2) M. Renaud, *Extraits*, p. 35, place, d'après les auteurs arabes, cette expédition de Boursoukh (Boursouky) en 509 de l'hégire (1115 de J.-C.).

Ch. LXVII. On voit, par la date du 12 de maréri assignée par Matthieu au tremblement de terre qu'il décrit, que ce mois qui est le dixième du calendrier arménien et qui, dans l'année fixe, coïncide avec mai et juin, correspondait en 1111, par suite du mouvement de rotation de l'année vague, à notre mois d'octobre, dans les premiers jours duquel les Arméniens célèbrent la fête de l'Exaltation de la Croix.

(1) C'est le ton appelé *var*, le sixième des huit tons de la musique des Armé-

nions. Chacun sert tour à tour à régler le mode d'après lequel doit être chanté l'office du jour dans leur église. Le ton var a un caractère plaintif et est un des derniers de l'échelle musicale. Cette circonstance, jointe à la coïncidence du dimanche et du déclin de la lune, explique les idées superstitieuses que se formaient les populations du phénomène physique raconté par notre chroniqueur. La nuit du samedi au dimanche, consacrée à la mémoire de la Résurrection de Notre-Seigneur, doit être témoin, suivant l'antique croyance arménienne, de la résurrection générale et du jugement dernier. Voir le Discours synodal du patriarche Jean Odznetzi, p. 40 de ses Oeuvres complètes.— Ce même tremblement de terre est décrit par Guillaume de Tyr, XI, 23.

(2) Sis, capitale de la Cilicie, située dans une plaine, à vingt-quatre milles d'Anazarbe, au nord, sur les bords d'une petite rivière qui se joint au Djeihan. Il parait qu'elle existait déjà au dixième siècle. Le roi Léon II l'agrandit considérablement et l'embellit de plusieurs beaux édifices. Elle fut la capitale du royaume jusqu'à la destruction de la monarchie Roupéenne en 1375 par les Égyptiens.

(3) Le couvent des Basiliens est le même que celui de Schougr (ch. LXIV, note 2). Il était ainsi appelé, parce que les moines suivaient la règle de saint Basile.

(4) Maschgévor ou Maschgour, couvent de la Cilicie, ainsi nommé, sans doute, parce que les religieux qui l'habitaient étaient vêtus de peaux d'animaux, dépouillées de leurs poils.

Ch. LXVIII. (1) C'est une phrase empruntée au Scharagan ou Recueil des hymnes de l'Église arménienne.

(2) Matthieu, qui était monophysite, nous apprend par ces paroles que Georges Méghrig avait la même croyance religieuse que lui.

(3) Thoros I^{er}, le troisième des princes Roupéens de Cilicie. Voir ch. XXXVI, note 3.

Ch. LXIX. (1) La ville d'Amith ou Amit, nommée Amic'a par les Grecs et les Romains, et plus anciennement Tigranoerte, est située sur la rive gauche du Tigre, à une distance de quatre heures de marche. Cette ville acquit une grande importance dans les guerres survenues entre les empereurs de Constantinople et les rois de Perse; elle fut souvent assiégée, prise et reprise par les uns et par les autres, jusqu'à ce qu'au milieu du septième siècle, elle passa sous la domination musulmane. Cf. Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 167-173; Indjidji, *Arm. anc.*, p. 74-84, et *Arm. mod.*, p. 211-219.

(2) Dicran II ou Tigrane le Grand, le quatrième souverain de la dynastie des Arsacides arméniens, régna depuis l'an 89 jusqu'en 35 avant J.-C.

Ch. LXX. (1) Cette expédition de Boursoukh (Boursouky) et la précédente paraissent avoir été réunies en une seule par les chroniqueurs arabes. Cf. M. Reinaud, *Extraits*, p. 35-36.

(2) Cet émir se nommait Loulou. C'était un esclave qui, après la mort de Radhouan, arrivée en 509 de l'hégire (1113-1114), fut chargé du gouvernement de cette ville au nom du fils de Radhouan, nommé Alp-Arslan Elakhras ou le Bègue, et qui n'avait encore que seize ans. L'année suivante, le jeune prince fut tué par ses propres officiers, et Loulou mit à sa place Sultan-Schah, autre fils de Radhouan. Lorsque Loulou apprit que le sultan de Perse allait envoyer une armée en Syrie, sous les ordres de Boursouky, craignant qu'on ne voulût lui ôter Alep, il se jeta dans le parti de Toghtéghin. Deguignes, *Hist. des Evens*, t. III a, p. 113; M. Reinaud, *Extr.*, p. 35.

Ch. LXXIII. (1) Léon I^{er} est l'un des plus illustres d'entre les princes Roupéniens. Il eut de fréquents rapports avec les croisés. Son frère Thoros (Théodore) I^{er} étant mort sans enfants en 1123, il lui succéda. Léon s'empara de la ville de Mopsueste ou Msis sur les Grecs, et, s'étant avancé jusqu'à Tarse, il parcourut, les armes à la main, la Cilicie et conquit les villes que ceux-ci avaient enlevées à son père Constantin. Les exploits qu'il fit dans ces expéditions répandirent son nom dans tout l'empire grec et lui valurent de nombreuses marques d'estime de la part des croisés. Après la mort de Roger, comte d'Antioche, dont il était l'ami, Raymond de Poitiers (Bédévin), qui succéda à Roger, jaloux de Léon, conçut le projet de lui enlever ses Etats. Mais, n'osant pas recourir à la force ouverte, il s'entendit avec Baudouin, comte de Kessoun et de Marasch, qui invita Léon à venir faire une visite à Raymond. Ce dernier s'empara du chef arménien et le renferma dans une forteresse. Après y être resté deux mois, Léon consentit à livrer à Raymond deux villes, Mopsueste et Adana, à lui payer une rançon de 80,000 tahégans et à lui donner un de ses fils en otage. A ces conditions, il recouvra la liberté. A peine dégagé de ses fers, Léon reprit les villes qu'il avait cédées, et battit si complètement les princes latins ses voisins, que ceux-ci furent obligés d'appeler à leur secours Foulques, roi de Jérusalem. De grands combats furent livrés sur les frontières de la Cilicie. Mais les efforts des croisés étant restés impuissants contre Léon, ils lui renvoyèrent son fils et lui donnèrent à leur tour des otages. Ayant imploré la médiation de Josselin, dont la femme était sœur de Léon, le comte d'Édesse rétablit la paix. Comme les Latins étaient alors en guerre avec l'empereur de Constantinople, ils firent prier Léon de marcher avec eux. Léon battit les Grecs dans plusieurs rencontres, et leur prit encore d'autres forteresses. Tchamitch, *Hist. d'Arm.*, t. III, p. 50, 51. Nous verrons, plus tard (1132), comment l'empereur Jean Comnène, à la tête de forces

considérables, entreprit une expédition contre la Cilicie et soumit ce pays. Léon ayant été surpris par un détachement de l'armée grecque dans une vallée, y fut cerné et obligé de se rendre. L'empereur l'emmena à Constantinople, avec ses deux fils Roupén et Thoros, où il le mit en prison. Léon y mourut en 1141. Tchamitch, *ibid.*, p. 61. Cf. Vahram's, *Chronicle of the Armenian kingdom of Cilicia, translated by M. Fr. Neumann*, p. 30, 31.

Ch. LXXIV. (1) Il a déjà été question de cet Abelkharib, ch. LIV, note 3.

(2) J'ai omis ici une phrase du texte arménien, tellement altérée par les copistes, qu'elle est tout à fait inintelligible.

(3) Waléran ou Galéran était cousin, *consanguineus*, de Josselin de Courtenay. Guill. de Tyr, XII, 17; Cf. Kemal-eddin, *apud M. Reinaud, Extraits*, p. 16.

(4) Relativement à ce Pakrad, voir ch. XLIX, note 4.

(5) Gouris ou Kouris, l'ancienne *Cyrrhus*, ville forte de Syrie, qui était, à ce qu'il paraît, dans la montagne au nord d'Alep, et dans le voisinage du château fort d'Arentan (Ravendan). Tchamitch, t. III, p. 40. Coricium, Corice de Guillaume de Tyr, X, 24; XV, 14 et 16; XVII, 17; aujourd'hui Khoros.

(6) On peut voir, chap. v, ce que notre chroniqueur dit de Constantin, seigneur de Gargar.

Ch. LXXVI. (1) Le mot *Kohar* en arménien, *Gueuher* en persan, signifie *perle, pierre précieuse*. Khathoun est un mot mongol qui a le sens de *dame noble, princesse, reine*.

(2) L'émir Ismaël était le frère de la femme de Mélik-Schah, sultan Seljoukide de Perse, et il fut envoyé par ce monarque, en l'année 1090, en Arménie, en qualité d'osdigan ou gouverneur. Il fut tué par deux de ses officiers en 1094. Cf. l'historien Vartan, *apud M. Brosset, Hist. de la Géorgie*, 1^{re} partie, 1^{re} livraison, p. 350, note 3, et 368, note 2. Il était en même temps cousin de son beau-frère. Cf. M. Defrémery, *Hist. des Seljoukides*, p. 47, note 3.

(3) Ce frère de Dap'har était Sandjar, qui régnait dans le Khorassan. Dap'har redoutait avec raison son ambition, car, lorsque ce dernier fut mort, Sandjar attaqua son neveu Mahmoud dans l'Irak Persique et le défit entre Reï et Saveh. Après quoi il lui accorda la paix, mais en ne lui laissant qu'un pouvoir restreint. Deguignes, t. III, p. 239, 240.

(4) Ghizna, Ghazna ou Ghiznin, capitale de la province du Zablestan, dans le royaume actuel de Kaboul, et autrefois la métropole de la puissante dynastie des Gaznévides, qui possédait une partie de l'Inde, la Perse et la Transoxiane, et dont le premier souverain, Mahmoud, régnait au commencement du onzième siècle.

(5) Voir au sujet du prince Seljoukide Mahmoud, chap. VI, note 2.

(6) Mélik ou Roi est le titre de ce prince, qui se nommait Thoghrih. Mat-

thieu nous apprend qu'il avait reçu en apanage *l'empire d'Orient*, c'est-à-dire la province de l'Arménie orientale, et qu'il avait sa résidence à Kandzag d'Arménie.

(7) La qualification de *Khalife des Perses*, donnée par notre auteur au khalife de Bagdad, Mostadhir-billah, s'explique par le fait que cette ville était alors au pouvoir des sultans Seljoukides, et que le souverain pontife de l'islamisme n'y exerçait qu'une autorité purement nominale.

Ch. LXXVII. (1) Azaz ou Ezaz, place forte au nord-ouest d'Alep; Hasarth de Guillaume de Tyr.

Ch. LXXVIII. (1) Dans un de nos manuscrits, on lit : *trois jours*.

(2) Bezah ou Bezaga, ville située à une journée de distance et au nord-est d'Alep.

(3) Un autre manuscrit porte : *cent cavaliers*.

(4) Le mois de kaghotz est le cinquième dans le calendrier fixe arménien et coïncide avec l'intervalle du 9 décembre au 7 janvier.

(5) Le carnaval de la Transfiguration est le dimanche qui précède celui où l'on célèbre cette fête, à laquelle les Arméniens se préparent par une semaine de jeûne. La Transfiguration étant placée par l'Église arménienne vers le commencement de juillet, il en résulte que le mois de kaghotz coïncidait, en 1119, avec notre mois de juillet.

(6) Le mois d'aratz est le sixième de l'année arménienne et correspond, dans le calendrier fixe, à l'intervalle du 8 janvier au 6 février.

(7) Il faut se rappeler que Matthieu était monophysite, c'est-à-dire qu'il professait l'opinion qui n'admet qu'une nature en J.-C., la nature divine, et qui fut condamnée par le concile de Chalcédoine. Les monophysites prétendaient que les catholiques, en reconnaissant en J.-C. deux natures, l'une divine, l'autre humaine, avaient altéré l'ancienne et véritable foi de l'Église, telle qu'elle avait été établie par le concile de Nicée.

(8) Cette citation de saint Pierre est apocryphe.

(9) Le mot Porphyrogénète, c'est-à-dire *né dans la pourpre*, était, à Constantinople, le titre des princes et princesses du sang impérial. Notre chroniqueur désigne ici Jean Comnène, fils et successeur d'Alexis, appelé aussi *Kalotoannès*, ou le *Beau Jean*. Il monta sur le trône en 1118.

Ch. LXXX. (1) La dénomination de *Garmian* ou *Guermian*, donnée à une partie du territoire de Mélitène, date de l'époque des Seljoukides, et vient probablement de quelque émir turkoman de ce nom. Lors de l'extinction des Seljoukides de l'Asie Mineure, vers le commencement du quatorzième siècle, parmi les chefs turkomanes qui se partagèrent leurs Etats, il y en avait un appelé Guermian, qui s'appropriâ l'ancienne Carie, avec une partie de la Lydie et de la Méonie, et qui

en forma une province, depuis appelée de son nom. Deguignes, *Hist. des Huns*, t. III, p. 76, et M. de Hammer, *Hist. de l'empire ottoman*, liv. I. Cf. M. Quatremère, *Meslek-Alabsar*, dans les *Notices et Extraits des manuscrits*, t. XIII, p. 340-357.

Chap. LXXXI. (1) David II, dit le Réparateur, l'un des plus illustres souverains de la Géorgie. Il monta sur le trône en 1089.

(2) Matthieu est dans l'erreur : il s'agit ici de Doubaïs, fils de Sadaka, d'après le témoignage unanime de l'historien chrétien Abou'lfaradj, et des auteurs musulmans Novéïri, Kemal-eddin et Ibn-Khallican. Il était souverain de Hella sur le Tigre. Cf. Deguignes, t. III, p. 241, et M. Reinaud, *Extraits*, p. 45. Le père de Doubaïs, nommé Sadaka, était mort en 1108. Doubaïs fut assassiné par ordre du sultan Seljoukide de Perse, Massoud, sur la fin de 529 de l'hégire (1135).

(3) Rafédhite ou Schyyte, c'est-à-dire hérétique de la secte de ceux qui ne reconnaissent pas Abou-bekr, Omar ni Othman pour légitimes khalifes ou vicaires de Mahomet, mais qui soutiennent, au contraire, qu'Ali et ses descendants en ligne directe sont ses légitimes et véritables successeurs. Cette secte, à laquelle appartiennent les Musulmans de la Perse, donna naissance à celle des Bathéniens, Ismaéliens ou Assassins, dont le chef est connu par les récits de nos chroniqueurs occidentaux et de Marco-Polo, sous le nom de *Vieux de la Montagne*. La secte des Ismaéliens savait la doctrine du Koran et en général de toute religion révélée. Cf. Silvestre de Sacy, *Exposé de la religion des Druses*, Introd., p. XLVII, XLVIII et LXIV ; Sale's Koran, *Preliminary discourse*, § VIII. Ce qui explique encore la qualification de blasphémateur de Mahomet, que notre auteur attribue à Doubaïs, c'est que celui-ci fut en guerre continuelle avec le khalife Mostarsched, qui le dépouilla de ses Etats. Mostarsched périt sous le poignard d'une troupe d'assassins envoyés, comme l'affirment Abou'lfaradj (*Chronique*, p. 315) et Novéïri (Ms. arabe de la Bibl. nat., n° 645, fol. 58, r°), par le sultan Sandjar.

Chap. LXXXII. (1) La montagne de Tégor est dans le voisinage de la ville de Tiflis, en Géorgie. Tchamitch, t. III, p. 43, et Tables, p. 146.

(2) Les Khap'htchak, Khep'htchak ou Khep'htchik, peuples habitant au nord de la Géorgie, depuis le Tanaïs, en s'étendant vers l'est, tout le long du bord septentrional de la mer Caspienne, jusqu'au delà du Jaïk.

(3) Les Alans ou Alains habitaient au nord de la Grande-Arménie, et étaient bornés à l'ouest par la Géorgie, au nord par le pays des Massagètes, et à l'est par la mer Caspienne. Une colonie d'Alains vint s'établir sur les bords du Danube, d'où, vers 406, ces peuples allèrent avec les Suèves et les Vandales ravager la Germanie. Ils se répandirent dans les Gaules et dans la péninsule Hispanique.

(4) Dans le calendrier arménien, la fête de l'Assomption est célébrée le dimanche qui suit le 15 août.

Dernier cinquième. — Les chroniqueurs musulmans varient sur la date de la prise de Tiflis par le roi David. Aboulféda et Hadji Khalifa la placent en 514 de l'hégire (1120-1 de J.-C.) ; Yakout et Elainy en 515 (1121-2) ; Deheby et Haméky en 516 (1122-3) ; et Ibn-Késir en 517 (1123-4). Cf. M. Brosset, *Hist. de Géorgie*, 1^{re} part., 1^{er} livr., p. 367, note 3. Ce savant orientaliste pense que la durée de deux ans, assignée au siège de Tiflis par Débéby, peut servir à concilier ces différentes dates. Mais l'ordre de la narration de Matthieu semble impliquer une durée moins longue.

Chap. LXXXIV. (1) Handzith, l'une des provinces de la quatrième Arménie, sur la rive droite du Mourad-tchai ou Euphrate méridional. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 43.

(2) Kharpert, place forte de la Sophène, dans la quatrième Arménie, au sud du Mourad-tchai, au nord-ouest d'Amid. Sa forteresse domine une montagne. La population de Kharpert, qui est aujourd'hui de 3,000 âmes environ, est mi-partie de Musulmans et d'Arméniens. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 50, *Arm. mod.*, p. 236. C'est le lieu appelé Quarta-Piert, Quart-Pierre, par Guillaume de Tyr, XII, 17.

(3) Palou, place forte sur la rive septentrionale de l'Euphrate, et chef-lieu du district de Palakovi I ou Palahovid (vallée de Palou), dans la province de Khozan, qui fait partie de la quatrième Arménie. Palou est à trois journées au nord d'Amid. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 46 ; *Arm. mod.*, p. 225.

(4) Houssâm-eddin Timour-Tasch succéda à son père Igazi dans la principauté de Mossoul, et son frère Souliman à Meïafarekin.

(5) Moulargin, en arabe Meïafarekin, autrement appelé Nép'herguerd, Martyropolis, ou bien encore Justinianopolis, du nom de l'empereur Justinien, qui l'avait restaurée et fortifiée et en avait fait la capitale de la quatrième Arménie. Le nom de Martyropolis lui vient de ce qu'au cinquième siècle l'évêque Maroutha y rassembla les reliques de tous les martyrs qu'il trouva en Arménie, en Perse et en Syrie. Cette ville était sous la domination musulmane au neuvième et au dixième siècle, d'après le témoignage de l'historien arménien Asséniq, *apud* Indjidji, *Arm. anc.*, p. 52-56. Cf. le même, *Arm. mod.*, p. 222.

Chap. LXXXV. (1) Le Schendjé ou Sindja, en arabe Nahr-Elazrak (fleuve bleu), le Singas de Ptolémée, est une rivière considérable qui coule au sud de Samosate et se jette dans l'Euphrate du côté occidental. Le pont de Sindja est de construction romaine, et les écrivains arabes le citent comme une des merveilles du monde. Voir M. Reinaud, *Géographie d'Abou'lféda*, Intrud., p. xvi, et Schlo-tens, *Index geographicus in vitam Saladini*, au mot *Fluvius Sogja*.

(2) Hori, second mois de l'année fixe arménienne, correspondant à l'intervalle du 10 septembre au 9 octobre.

Chap. LXXXVI. (1) Ce coup de main si hardi, entrepris par quelques Ar-

méniens, contre la forteresse de Kharpert, pour délivrer les prisonniers chrétiens que Balag y tenait renfermés, et la fatale issue qu'il eut, ont été racontés par Guillaume de Tyr, XII, 18.

Chap. LXXXVII. (1) Les arôs sont une sorte d'oiseau que nous ne connaissons que très-imparfaitement. Le dictionnaire arménien vulgaire de Mekhithar-abbé rend le mot par *tchig, thôil*. Tchig me paraît être l'arabe *schik*, sorte d'oiseau aquatique du genre *anas*; thôil est sans doute l'arabe *thouwel*, qui désigne un oiseau aquatique, à longs pieds, ayant la queue noire et le plumage cendré.

Chap. LXXXVIII. (1) Matthieu fait allusion à saint Grégoire, le premier patriarche d'Arménie, surnommé *l'Illuminateur*, Lousavoritch, parce que, suivant le Scharagan ou Recueil des hymnes de l'Église arménienne, « il tira ses compatriotes des épaisses ténèbres de l'idolâtrie, et fit luire à leurs yeux la lumière incréée du Verbe fait chair. » Il occupa le siège pontifical de 302 à 332. Les grands travaux accomplis par saint Grégoire pour répandre la connaissance du christianisme dans son pays qu'il régénéra, ses austérités et son martyre, ont fait de lui le plus illustre apôtre des Arméniens, et pour eux un saint tout national.

Chap. LXXXIX. (1) Le Gour ou Cyrus, l'un des plus grands fleuves d'Arménie, prend sa source dans le mont Barkhar, le Paryadres des anciens, qui est dans le Daïk, province au nord-ouest de l'Arménie, pénètre en Géorgie, où il passe à Kôri et à Tiflis; descendant ensuite vers le sud-est, il rentre sur le territoire arménien et, grossi par l'Araxe, va se jeter par plusieurs embouchures dans la mer Caspienne. Mekhithar-abbé, *Dict.*; Indjidji, *Archéol. arm.*, t. I, p. 121-123; *Arm. mod.*, p. 27, 28; Saint-Martin, *Mém.*, t. I, p. 38.

(2) Les Ap'hkhaz ou Abkhaz, peuple chrétien qui occupait le pays situé entre la Géorgie et la Circassie.

(3) Voir, pour la position de la ville d'Osgan ou Ozkend, ch. xxxv, note 2.

(4) L'oncle de Mélik Thoghrih, que Matthieu a ici en vue, est Sandjar, prince Seljoukide dont nous avons parlé ch. lxxvi, note 3.

(5) Tmanis ou Toumanis, ville d'Arménie, sur les confins de la Géorgie, à l'extrémité de la province de Koukark, vers le nord-est.

(6) Schirvan, ancienne capitale de la province de ce nom, aujourd'hui en ruines. La province de Schirvan s'étend au nord-est de l'Arménie, entre le fleuve Cyrus et la mer Caspienne. Indjidji, *Arm. mod.*, p. 413-5. Ce pays est appelé aussi Aghouank ou Albanie. Voir ch. xxx, note 1.

(7) Schaki ou Schaké, ville arménienne qui a donné son nom à une contrée située sur la rive gauche du Cyrus. Cette ville est mentionnée par Guiragos et Étienne Orpélian, historiens du treizième siècle, *apud* Indjidji, *Arm. anc.*, p. 533.

(8) Schamkar ou Schamkor, ville de la province arménienne d'Oudi, à l'ouest et sur les bords du Cyrus. Guiragos en attribue la fondation à Schath le khazir (khazar), fils de Dchapoukh, sous le règne de Khosrov (Chosroès), roi de Perse au sixième siècle. - Il bâtit, dit-il, cinq villes au nom de Schath, savoir : Schathar, Schamkor, Schaki, Schirvan, Schamaki, ainsi que Schabóran. Guiragos, *apud* Indjidji, *Arm. anc.*, p. 532. Jean Catholicos, historien du neuvième siècle, cite la ville de Schamkar. (Ms. arménien, n° 91, Bibl. nat., folio 309.)

(9) Kóra, et en arménien vulgaire Kóri, ville de Géorgie, au nord du Cyrus et à l'ouest de Tiflis. Mekluthar-abbé, *Dict.*

(10) Démétrius I^{er}, en arménien Témédré, en géorgien Dimitri, fils de David II, régna sur la Géorgie vingt-huit ou vingt-neuf ans, de 1125 à 1154 ou 1155. Brosset, *Hist. de Géorgie*, p. 381.

Chap. XC. Menbédj, ville de Syrie, appelée par les habitants du pays Mabog, et par les Grecs, Bambyce ou Hierapolis. Elle était placée dans le voisinage et à l'ouest de l'Euphrate, et formait la métropole de la province Euphratéenne.

(2) Ain-tab, place forte de la Syrie, au nord d'Alep; Hamtap ou Hatab de Guillaume de Tyr.

(3) On appelait *Arévasacht*, adorateur du soleil, ou *Arévorti*, fils du soleil, les Arméniens qui avaient conservé l'ancien culte du feu, professé par cette nation avant qu'elle se convertit au christianisme, vers le commencement du quatrième siècle. Les Arévorti se maintinrent dans la Mésopotamie, principalement dans la ville de Samosate. Ils y vivaient mêlés avec les Musulmans. Grégoire Makisdros, qui écrivait au onzième siècle, fait mention de ces sectaires dans une lettre adressée au patriarche des Syriens. Ceux de Samosate voulurent embrasser le christianisme dans le siècle suivant, comme on le voit dans une lettre du patriarche saint Nersès le Gracieux, qui florissait à cette époque. Thomas Medzop'hetzi, historien du quinzième siècle, dit, en racontant l'invasion de Timour (Tamerlan) en Mésopotamie : - Il vint à Mardin et saccagea cette ville; il détruisit de fond en comble quatre villages habités par les adorateurs du feu (les Arévorti, savoir : Schól, Schmerschakh, Safari et Maraghi. Mais ensuite, par les instigations de Satan, ces sectaires se multiplièrent à Mardin et Amith. - Ils subsistent encore dans la Mésopotamie. Indjidji, *Arch. arm.*, p. 161, 162; Tchamitch, t. I, p. 378, 395, et t. III, p. 86, 87.

Chap. XCII. (1) Bébou, forteresse de l'Euphratèse.

(2) Tchamitch raconte, t. III, p. 51, 52, que la forteresse de Gargar avait été d'abord enlevée à Mikhael par Baudouin, auquel les Turks la prirent ensuite. Plus tard, les Turks rentrèrent en possession de ces deux places, et enfin ils

en furent chassés par les Latins, qui en confièrent le commandement à Vasil, frère du patriarche saint Nersès le Gracieux.

Chap. XCIII. (1) Manoutché, émir de la famille des Béni-Schédad, laquelle appartenait à la tribu kurde des Réwady. Cette famille se soutint indépendante des khâlifes dans le Karabagh, ou plutôt dans l'Arran, entre 951 et 1076. Elle posséda Kandzag, jusqu'à la prise de cette ville par Bouzan, général au service du sultan de Perse, Mélik-Schah, en 1088, et Ani jusque vers la fin du douzième siècle. Cf. M. Fraehn, *Mém. de l'Acad. impér. de S.-Petersbourg*, vi^e série, t. III, p. 443, et M. Brosset, *Hist. de Géorgie*, p. 344; Tchamitch, t. III, p. 13.

Chap. XCIV. (1) Les chroniqueurs latins fixent, comme Matthieu, la prise de Tyr à l'année 1124. Le duc frank dont celui-ci veut parler est le doge de Venise, Dominique Michieli, qui prit une part active à ce siège, en bloquant avec sa flotte le port de Tyr. Les opérations militaires du côté du continent furent dirigées par Pons, comte de Tripoli, petit-fils de Raymond de Saint-Gilles, lequel était régent du royaume de Jérusalem, en l'absence de Baudouin Du Bourg, alors captif chez les infidèles.

Chap. XCV. (1) C'est Doubaïs, fils de Sadaka, qu'il faut lire ici, au lieu de *Salé, fils de Doubaïs*. Notre auteur commet la même erreur que nous avons signalée précédemment, ch. LXXXI, note 2.

(2) Sultan-Schah, fils de Radhouan et petit-fils du sultan Tetousch.

(3) Aboulfaradj nomme quatre fils de Kilidj Arslan I^{er}, savoir : Massoud, Mélik-Schah, Arab et Thoghrih Arslan. Le premier, en succédant à son père, fixa sa résidence à Iconium, et laissa à Mélitène ses deux frères Arab et Thoghrih-Arslan. Mélik-Schah avait été fait prisonnier par Ibn-el-Danischmend, et aveuglé. C'est l'un des deux frères, Thoghrih-Arslan ou Arab, que Matthieu désigne sous le titre de sultan de Mélitène; mais je crois que c'est ce dernier, comme semble l'indiquer le récit d'Aboulfaradj, p. 292-304.

Chap. XCVI. (1) La veuve de Kilidj-Arslan, souveraine de Mélitène, se nommait Isabelle et était sans doute chrétienne, comme on peut l'inférer de ce nom. Cf. Aboulfaradj, *Chron. Syr.*, p. 304.

(2) Je crois que Meschar est la même ville qui est appelée ailleurs *Mass* par les Arméniens, *Massara* par Aboulfaradj (*Chron. Syr.*, p. 309, 331), et que Ptolémée mentionne en décrivant la Petite-Arménie (v, 7, § 4) sous le nom de *Mas-sara* ou *Massora*. Elle semble répondre aujourd'hui à un village du nom de *Miséra*, situé à huit lieues au sud-est de Malathia (Mélitène), sur la route de Samsat (Samosate). Voir la carte de l'Asie Mineure (Klein Asien), par Kiepert, 1844.

Chap. XCVII. (1) Kala Djabar, en arabe le château fort de Djabar. C'est une

forteresse de la Mésopotamie, sur l'Euphrate, non loin de Rakka. Calogenbar de Guillaume de Tyr.

(2) Hadji, en arabe, *pèlerin, celui qui a fait le pèlerinage de la Mecque, prescrit par la religion musulmane.*—Au rapport du chroniqueur Kemal-eddin, Boursouky fut tué par huit Bathéniens ou Ismaéliens déguisés en derviches, qui l'assaillirent le vendredi après son retour à Mossoul, dans la mosquée où il était allé faire la prière, et au moment où il s'avancait vers la chaire. Il expira le même jour. Cf. M. Reinaud, *Extraits*, p. 55; Deguignes, III, p. 246; Jourdain, *Lettre à M. Michaud*, dans le t. II de l'*Hist. des Crois.*, p. 368; M. de Hammer, *Hist. de l'ordre des Assassins*, trad. franç., p. 133.

Chap. C. (1) Boémond, le père du jeune Boémond, après sa malheureuse expédition contre l'empereur Alexis, et son échec devant Durazzo, était revenu dans sa petite principauté de Tarente, où il mourut en 1106. Son fils, arrivé en Palestine pour lui succéder à Antioche, épousa Alysse, fille de Baudouin II. Il eut de violents démêlés avec Josselin, comte d'Édesse, qui, s'alliant aux Turks, était entré sur les terres de Boémond. Baudouin rétablit la paix entre les deux princes. Plus tard, Eniad-eddin Zanghi étant venu faire une incursion dans la province d'Antioche et mettre le siège devant Atharab, Boémond s'avança contre lui et fut tué dans l'action qui eut lieu (1130). Cf. Guil. de Tyr, XIII, 21, 27.

Chap. CII. (1) Emmad-eddin Zanghi n'avait que dix ans lorsqu'il perdit son père, Kacim-eddaula Ak-Sonkor, émir d'Alep. Il apprit le métier des armes sous les plus grands généraux de son temps, Kara-boga, Djegherm-sch, Maudoud et Boursouky. Le sultan seljoukide de Perse, Mahmoud, le créa émir de Mossoul. Dans nombre de guerres entreprises soit contre les autres princes musulmans, soit contre les chrétiens de Syrie, Zanghi montra de grands talents militaires et s'éleva promptement à une haute puissance. Il ne fut pas moins remarquable par sa politique habile, quoique souvent artificieuse et cruelle. Nos chroniqueurs latins le connaissent sous le nom de *Sanguinus*. Il laissa un fils qui devint encore plus illustre que lui, le célèbre Noureddin.

(2) Ce fils de Toghtéghin, émir de Damas, se nommait Tadj-elmolouk Bouri. Il régna quatre ans et cinq mois et mourut en 1132.

(3) Mélik, c'est-à-dire *roi*, était, comme nous l'avons dit, le titre de ce prince, et son nom était Thoghrit. Il succéda à son père, Mahmoud, en 1131, et après un règne de trois ans et deux mois, mourut à Hamadan, en 1134, à l'âge de vingt-sept ans. Cf. M. Defremery, *Hist. des Seljoukides*, p. 77, 78.

Chap. CIII. (1) La dynastie des princes turkomans de Cappadoce présente, dans Matthieu, Grégoire et Vartan, de notables différences avec celle qui est donnée par Deguignes, *Hist. des Huns*, t. I, p. 252. Voici celle des trois histo-

riens arméniens qui sont d'accord, sur plusieurs points, avec Aboulfaradj dans sa Chronique Syriaque :

1. Kumusch-téghin Ben-el-Danischmend.
 2. Amer Gazi, son fils, lui succéda en 1104 ; il s'empara de Mélitène en 1124.
 3. Mohammed, fils d'Amer Ghazi, avant 1136. Baldoukh, son frère, a Samosate.
 4. Yakoub Arslan, frère de Mohammed, régnait vers 1154.
 5. Alipas, fils de Mohammed (*Ménologe armenien*, 28 juillet).
- (2) L'auteur fait allusion au roi de Babylone, Balthasar, qui, dans le splendide festin qu'il donna et dont parle Daniel, V, 6, se fit apporter les vases sacrés du temple de Jérusalem et y but, lui, ses grands officiers, ses femmes et ses concubines.
- (3) Isaïe, I, 8. — Les paroles qui suivent sont une imitation plutôt qu'une citation de l'Écriture sainte.
- (4) Baudouin, comte de Kessoun et de Marasch, mentionné par Guillaume de Tyr, XVI, 14, 17, sous le nom de Balduinus de Mares. Le continuateur de Matthieu, le prêtre Grégoire, prétend que Baudouin était frère de Raymond de Poitiers, prince d'Antioche, et par conséquent, fils de Guillaume IX, duc d'Aquitaine. Mes notes sur la Chronique de Grégoire me fourniront l'occasion de discuter l'origine de ce Baudouin.
- (5) Les pays musulmans ou Dadjgasdan dont Matthieu veut parler dans ce passage, sont la partie de l'Asie Mineure qui, dans la direction ou le voisinage d'Antioche, appartenait aux Turks.



THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.

3 2044 014 214 498

WIDENER
DEC 26 1991
12765088

WIDENER
DEC 26 1991

WIDENER
AUG 07 1994

